

SIGNIFICATION ET PORTÉE

DU

PERSONNAGE DE MÉNALQUE CHEZ GIDE

by

© Ralph Sciannamblo

A thesis

submitted to

the Faculty of Graduate Studies and Research

in partial fulfilment of the requirements

for the degree of

Master of Arts

Department of French Language and Literature
McGill University
Montreal

© March 1983

Nom: Ralph Sciannamblo

Titre: Signification et portée du personnage de
Ménalque chez Gide

Département de langue et littérature françaises

Grade: M.A.

Résumé

Au premier abord, le personnage de Ménalque ne semble jouer qu'un rôle secondaire dans l'oeuvre gidienne. Toutefois, les circonstances entourant sa création indiquent des liens étroits entre l'auteur et son personnage. De plus, Ménalque est le héraut d'un idéal qui exprime les aspirations profondes de Gide et révèle un tournant capital dans la vie et la pensée de l'écrivain: l'émancipation de certaines inhibitions sexuelles; l'acceptation de l'homosexualité; la manifestation de l'expérience de la catharsis et d'un renouvellement de la conception esthétique. Par les valeurs et l'idéal qu'il incarne, ce héros contraste avec les personnages qui le précèdent et constitue un modèle exemplaire, mais critique, pour les personnages ultérieurs. Tout en manifestant un moment particulier de la conscience de l'écrivain, ce personnage indique l'évolution de l'auteur, l'intérêt croissant envers les rapports entre l'individu et la société, et le rôle d'émancipateur que Gide exerce à travers son oeuvre et dans sa vie.

Name: Ralph Sciannamblo

Title: Signification et portée du personnage de
Ménalque chez Gide

Département de langue et littérature françaises

Degree: M.A.

Abstract

At first sight, the character of Ménalque seems to play only a minor part in Gidian works. However, the circumstances surrounding its creation point out the close ties between the author and his character. Moreover, Ménalque is the herald of an ideal which expresses Gide's deep aspirations and reveals a major turning-point in the writer's life and thought: the emancipation of some sexual inhibitions; the acceptance of homosexuality; the manifestation of the experience of catharsis and a renewal of the aesthetical conception. Because of the values and ideal he embodies, this hero contrasts with the preceding characters and constitutes an exemplary and critical model for the subsequent ones. While manifesting a particular moment of the writer's conscience, this character illustrates the author's evolution, his increasing concern for the relationship between the individual and society, and the influence as an emancipator that Gide exercised through his life and works.

TABLE DES MATIÈRES

	Page
Introduction	1
CHAPITRE I: LA CRÉATION DE MÉNALQUE	3
1. Genèse du personnage	
a. Les circonstances entourant la création	
b. Influences et inspirations	
c. Les modèles vivants	
2. Filiation du personnage	
3. Portrait et évolution à travers les oeuvres	
CHAPITRE II: L'IDÉOLOGIE DE MÉNALQUE	41
1. L'individualisme	
a. Révolte et anticonformisme	
b. L'affirmation de la vie	
c. La disponibilité	
d. L'épanouissement	
2. L'hédonisme	
a. La recherche du plaisir	
b. L'affirmation d'une sensualité particulière	
c. L'instantanéité	
d. L'acte gratuit	
e. La transcendance du plaisir	
3. La croyance individuelle	
a. La solution du conflit entre la satisfaction du désir et l'enseignement de l'Évangile	
b. L'ascétisme gidien	

CHAPITRE III: LA PORTÉE DE MÉNALQUE DANS LA VIE ET L'OEUVRE D'ANDRÉ GIDE	68
---	----

1. 'Rapports entre l'auteur et son personnage
 - a. Le dépassement des inhibitions sexuelles
 - b. L'acceptation de soi et l'expérience de l'émancipation
 - c. Ménalque et l'expérience de la catharsis
 - d. Ménalque et l'expression esthétique d'André Gide
2. Étendue et limites de l'influence de Ménalque dans l'œuvre
 - a. Le mythe du «vieux homme»; Ménalque et Michel
 - b. Le mysticisme et la négation de la vie; Alissa, Jérôme et Ménalque
 - c. L'acte gratuit: Ménalque, Lafcadio et Protos
 - d. La recherche de l'authenticité
 - e. L'engagement social: de Ménalque à Thésée

CONCLUSION	145
----------------------	-----

BIBLIOGRAPHIE	155
-------------------------	-----

I N T R O D U C T I O N

Les personnages gidiens qui atteignent un véritable affranchissement, l'affirmation de leur personnalité et la maîtrise de leur destin sont peu nombreux. Ménalque est un de ces héros parvenant à s'accomplir, et pourtant il reste, dans une certaine mesure, incompris et sujet de controverse. Ceci est dû, en partie, aux déclarations parfois contradictoires de l'auteur, à la violence de la révolte et à l'ambiguïté du rôle de ce personnage. Certains critiques l'ont considéré strictement comme la personnification d'une tendance négative,¹ tandis que d'autres voient en lui l'expression d'un idéal de l'auteur.² Notre étude se propose d'éclaircir cette apparente complexité du personnage et d'interpréter la signification de son message et sa portée dans l'oeuvre d'André Gide. Car, malgré le fait que Ménalque ne semble jouer qu'un rôle secondaire dans les Nourritures terrestres et l'Immoraliste, il est néanmoins un personnage central qui marque un tournant dans l'oeuvre gidienne. Par sa volonté de s'affranchir, d'être maître de son destin et d'atteindre le bonheur, il contraste avec les personnages des ouvrages antérieurs. Il est le héraut d'une nouvelle table de valeurs, d'une nouvelle interprétation de l'homme et ses rapports avec l'univers qui l'entoure, et

1. Certains critiques ont porté un jugement extrêmement sévère et, il nous semble, injustifié sur le personnage de Ménalque de L'Immoraliste: Albert J. Guérard, André Gide, Cambridge, Massachusetts, Harvard University Press, (1951), deuxième édition, 1969, pp. 101-102, 105; Martin Turnell, André Gide and the Disintegration of the Protestant Cell, Yale French Studies, 49e année, No. 7, numéro consacré à Gide, New Haven, Connecticut, 1951, p. 27.
2. Parmi les critiques qui ont jugé Ménalque comme un personnage exprimant un idéal, ou possédant des vertus admirables, on peut remarquer: Germaine Brée, André Gide, l'insaisissable Protée, Paris, Les Belles Lettres, (1953), deuxième tirage, 1970, pp. 166-167. Henri Rambaud, André Gide et l'art du clair-obscur, Entretiens sur André Gide, sous la direction de Marcel Arland et Jean Mouton, Paris-La Haye, Mouton & Cie, 1967, pp. 286-287.

suggère des questions qui seront reprises, avec plus d'ampleur et de profondeur, dans les ouvrages ultérieurs.

Ménalque constitue un archétype des héros qui se révoltent, osent assumer leur différence et veulent s'accomplir. La réussite de leur quête dépend de la nature de l'idéal qu'ils choisissent, de leur capacité de se libérer du déterminisme du passé et d'échapper à l'emprise de leur morale et de leur croyance contraignantes. Car, pour le héros gidien, la source de son succès ou de son échec est enfouie en lui-même. C'est à travers Ménalque que Gide présente l'éthique et les qualités permettant d'atteindre un équilibre intérieur et l'affirmation de soi. C'est aussi par rapport à ce personnage qu'on peut mieux comprendre la médiocrité de certains personnages ou la démesure de l'idéal de quelques autres. Tout en manifestant un moment particulier de la conscience de l'auteur, ce personnage exprime des préoccupations constantes dans la pensée gidienne.

Avant d'aborder l'analyse du personnage, nous allons d'abord examiner les circonstances entourant sa création et l'insatisfaction que Gide témoignait après la publication du fragment «Ménalque».

CHAPITRE I

LA CRÉATION DE MÉNALQUE

1. Genèse du personnage

a. Les circonstances entourant la création

Le personnage de Ménalque fut créé par Gide en 1895 et apparut pour la première fois dans un fragment intitulé «Ménalque», qui fut publié dans le premier numéro de la nouvelle revue de l'Ermitage de janvier 1896.¹ À cette époque, Gide avait déjà écrit toute une oeuvre de jeunesse d'où se dégageait le conflit entre la chair et l'esprit, entre une tendance profondément enracinée dans le mysticisme et la contrainte, et un désir, ardent mais interdit, de la satisfaction des sens.² Le personnage d'André Walter incarnait, en littérature, l'antagonisme déchirant entre l'esprit, qui avait la primauté, et les désirs sensuels. Mais à la suite de la rencontre d'Oscar Wilde et des lectures d'ouvrages qui le rassurent sur la voie de sa libération, Gide commence à remettre en question les principes contraignants de son puritanisme étroit.

Désirant compléter cette révolte qui restait intellectuelle, et enfin résoudre ce conflit, il entreprend son premier voyage en Afrique du Nord. Ce voyage se révèle extrêmement important pour l'orientation sexuelle et le développement de la pensée du jeune écrivain, car après avoir suivi une partie de l'itinéraire, il souffre d'une congestion pulmonaire et croit être près de la mort. Cela le fait réfléchir, et le rend de plus en plus sensible à la beauté de la nature et à la valeur de la vie. Pendant sa convalescence il fait des expériences sexuelles capitales dont l'une semble l'acheminer vers

1. A. Gide, «Ménalque», L'Ermitage No. 1, janvier 1896, Slatkin Reprints, Genève, 1968, pp. 1-7.

2. John Charles Davies, Gide: «L'Immoraliste» and «La Porte étroite», Londres, Edward Arnold Ltd., 1968, p. 10.

son penchant pédérastique¹ et l'autre tend à normaliser son désir.² Cette révolution intérieure, vers laquelle Gide s'acheminait dès le début de 1893, comme le témoigne son Journal,³ et cette nouvelle vision de la vie et de l'univers lui inspirent les Nourritures terrestres.⁴

Lors du deuxième voyage en Afrique du Nord, en 1895, Gide, entraîné par Oscar Wilde, fait une expérience capitale dans l'orientation de son penchant pédérastique,⁵ tandis qu'une autre expérience hétérosexuelle, pourtant réussie, est assujettie à la peur d'avoir été « vitriolé ». ⁶ Pendant ce voyage, l'émancipation de Gide vis-à-vis de l'autorité maternelle se poursuit et donne lieu à une véritable guerre épistolaire où il emploie un ton qui révèle la détermination de ne plus se plier aux exigences de sa mère. Même si le titre des Nourritures terrestres la choque, Gide décide de ne plus le changer⁷ et manifeste la résolution de traduire sa révolte en actes.⁸ Suite à l'attitude révoltée de son fils et craignant un scandale, Mme Gide consent au mariage de son fils avec Madeleine Rondeaux, espérant que l'influence de celle-ci le ramènerait vers une voie plus sage.⁹

Le mariage, tout en permettant au jeune écrivain de

1. A. Gide, Si le grain ne meurt, dans Journal 1939-1949. Souvenirs, Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, 1954, pp. 560-561.
2. Ibid., pp. 566-567.
3. A. Gide, Journal 1889-1939, Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, 1951, pp. 33-45.
4. Jean Delay, La Jeunesse d'André Gide, tome II, Gallimard, 1957, p. 306.
5. A. Gide, Si le grain ne meurt, pp. 593-594.
6. Ibid., pp. 605-606.
7. Lettre de Gide à sa mère, du 31 janvier 1895, citée par Jean Delay, La Jeunesse d'André Gide, tome II, p. 457.
8. Lettres de Gide à sa mère, du 15 et 17 mars 1895, citées par Jean Delay, ibid., pp. 473-477.
9. Jean Delay, ibid., pp. 498-500.

réaliser un de ses souhaits les plus chers, lui fait aussi éprouver une impuissance sexuelle due à des inhibitions psychologiques vis-à-vis de sa femme.

C'est pendant le séjour à Saint-Moritz,¹ lors du voyage de noces, que Gide écrit le fragment «Ménalque». Il répondait à l'invitation d'Edouard Ducôté, directeur de la nouvelle revue l'Ermitage. L'auteur, qui continuait à écrire des notes pour les Nourritures terrestres, fut très flatté par l'invitation venant d'un homme qu'il ne connaissait pas et qui le mettait «au premier rang des jeunes maîtres de la littérature nouvelle...»²

Il y a une coïncidence qui ne semble pas fortuite entre le manifeste de «Ménalque» et la condition des jeunes époux à Saint-Moritz, et plusieurs interprétations ont été suggérées quant à la signification de la création de ce personnage. Jean Delay soutient que la nature excessive de la doctrine sensuelle de «Ménalque» est une réaction de Gide face à son incapacité à consommer le mariage:

La protestation cynique de Ménalque, son appel effréné à toutes les jouissances et à toutes les voluptés, son dithyrambe à Dionysos, son apologie des nourritures terrestres furent l'oeuvre d'un mari impuissant et qu'humiliait son impuissance. Tel est le fait brutal, si gênant à avouer que Gide (...) n'a osé cet aveu considérable que très tard dans sa vie. Or il y a, à mon sens, un lien de cause à effet entre l'échec humiliant de sa virilité et le caractère forcené de sa nouvelle revendication de puissance, comme si celle-ci représentait la surcompensation à un sentiment intolérable d'infériorité virile.³

Selon Jean Delay, pendant ce séjour à Saint-Moritz a lieu la

1. A. Gide, Journal 1889-1939, p. 947.
2. Claude Martin, La Maturité d'André Gide de «Paludes» à «L'Immoraliste», Paris, Editions Klincksieck, 1977, p. 93.
3. J. Delay, La Jeunesse d'André Gide, tome II, pp. 564-565.

révélation bouleversante de l'impuissance de Gide face aux désirs de Madeleine.¹ Il s'appuie sur ce que l'écrivain en dit dans Et nunc manet in te, où ce dernier parle des invites de Madeleine; d'un incident dans le train où Gide se laisse aller frénétiquement à toucher des enfants devant sa femme; et des enfants de Saraginesco qu'il prenait comme «modèles» pour les photographier dans le petit appartement qu'il avait loué, avec sa femme, à Rome.² Or, Claude Martin fait remarquer que l'analyse de J. Delay au sujet des sentiments et des actes de Madeleine est contestable³ puisqu'elle est basée sur ce que Gide en dit très tard, dans Et nunc manet in te où il gauchit la vérité par un besoin de se condamner, et où il confond parfois ce qui s'était passé dans un voyage avec des souvenirs d'un autre voyage. Il a été prouvé que l'incident des caresses des enfants pendant que Gide était dans le train, et une phrase accusatrice de Madeleine se sont passés, plus tard, dans un autre voyage de Gide avec sa femme.⁴

Il est fort possible qu'à Saint-Moritz, pendant que Madeleine connaît une période relativement heureuse, Gide goûte aussi, dans le mariage, un certain bonheur dans le couronnement de son amour de «coeur et d'âme» pour la jeune femme qu'il adorait depuis son adolescence. À ce sujet, Claude Martin écrit:

En l'absence du moindre document contemporain probant, il semble qu'on s'en doive tenir à constater que, aux côtés d'une Madeleine heureuse de leur union de coeur et d'âme telle qu'elle l'a souhaitée, André retrouve le «lyrisme sensationnel» qui a été naguère le secret de sa renaissance (...). 5

Cependant, François J.-L. Mouret, en analysant des billets

1. Jean Delay, La Jeunesse d'André Gide, tome II, pp. 567-569.
2. Ibid., pp. 570-574.
3. Claude Martin, La Maturité d'André Gide de «Paludes» à «L'Immoraliste», p. 98.
4. Henri Rimbaud, «La phrase de Madeleine» Cahiers André Gide 1, Paris, Gallimard, 1969, pp. 319-370.
5. Claude Martin, ibid.

d'Alfred Douglas, démontre que Gide ne s'était pas trompé, par «téléscopage», en disant avoir photographié des «jeunes modèles», lors du voyage de noces.¹ Cela prouve que Gide, au lieu de trouver dans le mariage un amour complet, physique et affectif, se trouve écartelé davantage et qu'il va dès lors chercher ailleurs la satisfaction de ses désirs. Décrivant sa situation dans le mariage, Gide écrit:

L'amour m'exaltait, il est vrai, mais, en dépit de ce qu'avait prédit le docteur, il n'entraîna nullement, par le mariage, une normalisation de mes désirs. Tout au plus obtenait-il de moi la chasteté, dans un coûteux effort qui ne servait qu'à m'écarteler davantage. Coeur et sens me tiraient à hue et à dia.²

Rien ne prouve effectivement que le séjour à Saint-Moritz ait été une étape bouleversante où Madeleine comprend que son mari était sexuellement anormal. Cependant Gide ne connaissait pas un simple «lyrisme sensationnel» dans un bonheur complet. Ce serait oublier la consultation prénuptiale chez un docteur, «spécialiste de certain renom».³ Ce dernier avait rejeté les craintes de Gide qui envisageait le mariage avec le souhait de connaître non seulement un amour total mais aussi d'avoir des enfants.⁴ Le mariage ne lui offre rien de tel et son insatisfaction transparaît dans les lettres et le Journal qu'il écrit durant cette période. Dans une lettre à Paul Valéry, Gide exprime le regret d'une vie libre et une plainte contre la retenue que lui impose le mariage.

-
1. François J.-L. Mouret, «Quatorze lettres et billets inédits de Lord Alfred Douglas à André Gide, 1895-1929», Revue de Littérature Comparée, No. 3, juillet-septembre 1975, Paris, Librairie Marcel Didier, pp. 487-488.
 2. A. Gide, Et nunc manet in te dans Journal 1939-1949. Souvenirs, Bibliothèque de la Pléiade, 1954, Gallimard, pp. 1131.
 3. Ibid., p. 1130.
 4. Lettre d'André Gide à R. M. du Gard, datée du 11 mars 1931, Correspondance, tome I, éd. Jean Delay, Gallimard, 1968, pp. 457-459.

À seize ans, nous eussions pu vagabonder ensemble sur les routes, l'on eût eu la mer à sa droite, l'orient désert à sa gauche, et devant soi, très loin, quelque auberge hasardeuse où tenter l'aventure de rassasier toutes ses faims. (...)

À présent, nous traînons trop de boulets au pied (...). 1

Dans son Journal, à la date du 31 décembre 1895, on peut noter cette nostalgie de l'Orient qui tourne à l'obsession:

Obsessions d'Orient, du désert, de son ardeur et de son vide, de l'ombre des jardins de palmes, des vêtements blancs et larges — obsessions où les sens s'affolent, les nerfs s'exaspèrent, et qui m'ont, au début de chaque nuit, fait croire le sommeil impossible. 2

Le même soir, il sort seul et «file quelques types qui (1)'intriguent». ³ À cette date du 31 décembre, dans le Journal, on peut remarquer cet antagonisme entre le désir de vagabondage et celui d'être proche de Madeleine. Pendant que sa femme est au lit souffrant d'une migraine, et qu'il participe aux jeux et festivités de fin d'année, il perd le goût de fêter:

À la fin du soir, vers minuit, une assez irrésistible tristesse me prend aussi de l'absence de sérieux de tout cela, et de ce que Em. n'y soit pas près de moi. J'aurais voulu pouvoir partir et jamais il ne m'a tant tardé de pouvoir revenir près d'elle. Je songeais aussi, au milieu des rires, à notre veillée si tranquille et si solennelle, Paul et moi, à Biskra, il y a deux ans. (...) Horreur de ce qui n'est pas sérieux, — je l'ai toujours eue. — À quoi pensait Em. toute seule, pendant ce temps?... 4

-
1. Lettre d'André Gide à Paul Valéry, 15 décembre 1895, Correspondance 1890-1942, Éd. Robert Mallet, Paris, Gallimard, 1955, p. 254.
 2. A. Gide, Journal 1889-1939, p. 64.
 3. Ibid.
 4. Ibid., pp. 64-65. (Dans le Journal, Gide parle de sa femme par le nom d'«Emmanuèle».)

Ce désir de liberté, traduit par celui du vagabondage, revient aussi dans le journal inédit de janvier 1896, et associé à des désirs de sensualité.

«... d'horribles désirs de vagabondages, de sentir plus immédiatement, plus corps à corps, plus physiquement la nature comme en s'y baignant. 1

L'exaspération que Gide ressent, pendant cette période, donne lieu à une querelle où il se comporte maladroitement avec sa femme au sujet d'un bouquet de petites roses que voulait vendre un pauvre. Gide regrette son geste, relate l'incident dans son journal du 1^{er} janvier 1896, et termine la description de l'incident par des mots fort significatifs: «Le jour où Madeleine s'écarterait de moi je deviendrais vagabond.»² Dans le même manuscrit, à la même date du 1^{er} janvier 1896, Gide avait écrit un détail révélateur de ce qu'il ressentait par rapport à sa femme, et qui déterminera l'avenir.

Que de fois Madeleine étant dans la chambre voisine, je l'ai confondue avec ma mère. 3

À cette note fera écho celle que Gide écrira plus tard dans Ainsi soit-il, où il précise la portée de cette assimilation de sa mère et sa femme.

Comme aussi, mais dans le rêve seulement, la figure de ma femme se substitue parfois, subtilement et comme mystiquement, à celle de ma mère, sans que j'en sois très étonné.(...) le rôle que l'une ou l'autre joue dans l'action du rêve reste à peu près le même, c'est-à-dire un rôle d'inhibition (...). 4

-
1. A. Gide, journal inédit cité par Jean Delay, La Jeunesse d'André Gide, tome II, p. 572.
 2. Ibid., p. 574.
 3. Ibid., p. 578.
 4. A. Gide, Ainsi soit-il dans Journal 1939-1949. Souvenirs, p. 1213.

Pendant ces premiers mois du voyage de noces, Gide a dû se rendre compte de l'incompatibilité entre ses désirs et la nature de cet amour affectif, quasi mystique, qu'il éprouvait pour Madeleine. Cet amour de «coeur et âme» rendait impossible toute possession physique de la femme qu'il adorait. Durant cette période où «Ménalque» fut rédigé, et la période qui suivit, les moments de bonheur succédaient à ceux de frustrations intenses, et ainsi s'établissait chez Gide une attitude ambivalente envers sa femme; il éprouvait pour elle une grande affection et tendresse, mais devait satisfaire ailleurs, et clandestinement ses désirs charnels. C'est ainsi qu'à Rome, il fait monter des jeunes garçons «modèles» dans son appartement sous le prétexte de mieux les photographier. La plainte des «boulets au pied» et les désirs de vagabondage démontrent que pour Gide, le mariage rétablissait une contrainte, face à laquelle il ressentait encore une fois la nostalgie d'être libre. Dans une lettre du 3 décembre 1895, à Marcel Drouin, dans les jours qui suivent l'envoi de «Ménalque» à Ducôté, Gide écrit:

(...) mais ne me crois pas quand je disais
du mal du Nomadisme: jamais il ne s'est
plus affirmé. 1

C'est dans ces circonstances que fut écrit le fragment «Ménalque». L'appel effréné des jouissances, la volonté d'être libre, en toute disponibilité, du personnage de Ménalque semblent indiquer que Gide était exaspéré par la contrainte que lui imposait le mariage et cela malgré l'amour réciproque des deux époux. C'est en partie, à cette soif de liberté et à la nostalgie de l'Orient, que Gide passe «trois jours de fièvre» à la rédaction du fragment «Ménalque». Dans ce texte, il dépasse certaines inhibitions et obligations morales en

-
1. Lettre inédite du 3 décembre 1895, d'André Gide à Marcel Drouin, citée par Claude Martin, La Maturité d'André Gide de «Paludes» à «L'Immoraliste», p. 95.

créant un personnage fort, dynamique, mais par lequel Gide exprime aussi ses propres inclinations pédérastiques.

Une fois le fragment de «Ménalque» envoyé, Gide semble avoir regretté son geste et montre de l'inquiétude devant l'accueil qu'en font ses amis. Les billets que lui envoyait Alfred Douglas rappelaient l'image d'Oscar Wilde condamné à deux ans de travaux forcés, six mois auparavant. En plus de la crainte d'offusquer sa femme, la possibilité que quelque critique ne publie une analyse audacieuse lui faisait probablement entrevoir les conséquences d'un scandale. Gide éprouve une appréhension quant à l'effet produit par le fragment et fait preuve d'incertitude dans sa défense. À Francis Jammes il écrit avec un ton anodin:

Ah! que vienne le jour où notre liberté soit acquise, la mienne ne s'obtienne que par celle de tous! Auras-tu lu dans l'Ermitage un fragment (...) qui s'intitule on ne sait trop pourquoi Ménalque et que je trouve assez mauvais; mais je voudrais savoir si tu en trouves, toi, la théorie très détestable et si tu ne t'en désolerais pas trop. 1

En attirant l'attention sur le titre du fragment, Gide semble mettre à l'épreuve la perspicacité de son ami et cherche à savoir s'il a décelé les évocations homosexuelles de son personnage. Le nom de Ménalque provient d'un personnage virgilien des Bucoliques, qui s'adonnait à des amours pédérastiques.² Dans sa réponse, F. Jammes attaque surtout ce qu'il perçoit comme étalage ostentatoire des richesses, de luxe moral, et d'ignorance de la misère d'autrui. Il n'avait pas perçu les

1. Lettre, datée du 19 janvier 1896, d'André Gide à F. Jammes, Correspondance, Ed. Robert Mallet, Paris, Gallimard, 1948, p. 63.

2. Justin O'Brien, «Les Nourritures terrestres» d'André Gide et «Les Bucoliques» de Virgile, trad. Elisabeth Van Rysselberghe, Les Éditions de la Revue Prétexte, 1953, pp. 24-26.

allusions homosexuelles.¹ À Paul Valéry, qui avait lu le fragment et lui avait parlé du récit tout en évitant de parler du contenu,² Gide répond le 24 janvier 1896:

(...) Vraiment, as-tu pu aimer Ménalque?
Je voudrais être sûr de tes louanges et
j'ai l'esprit si mal fait que je crois
plus volontiers tes critiques. Ménalque
ne me plaît pas; je l'ai bâclé pour Ducoté
qui m'avait demandé de la copie d'une
façon plus particulièrement pressante.
C'est d'avance une relavure de mon
prochain bouquin (...). Mais mon livre
sera meilleur et Ménalque ne s'y
reconnaîtra pas. 3

À Marcel Drouin, qui était au courant de ses penchants,⁴ Gide écrit en employant le même ton apologétique et réaffirme la nécessité de refondre complètement le fragment.

Valéry trouve le morceau bon; moi je sais
qu'il est gâché, et je le culbuterai
complètement à la retouche. Ce n'est
pas le quart assez hardi. 5

L'attitude de Gide face au fragment est faite d'inquiétude et parfois d'ambiguïté, car tout en mettant ainsi une distance entre lui et le récit, en le dévalorisant, il ne cesse d'en parler. Dans une autre lettre à M. Drouin, Gide répète encore une fois sa critique qui est poussée jusqu'à la dépréciation complète de son fragment. Dans cette lettre, il apparaît que,

-
1. Lettre, du 7 février 1896, de F. Jammes à A. Gide, Correspondance, pp. 63-65.
 2. Lettre du 11 janvier 1896, de Paul Valéry à André Gide, Correspondance, pp. 255-257.
 3. Lettre datée du 24 janvier 1896, d'André Gide à P. Valéry, Correspondance, pp. 257-258.
 4. Lettre de Marcel Drouin à A. Gide, citée par G.W. Ireland, André Gide. A Study of his Creative Writings, Clarendon Press, Oxford, 1970, pp. 140-141.
 5. Lettre de Gide à Marcel Drouin, citée par D.A. Steel in «Deux Textes du 'Récit de Ménalque'». La Revue des Lettres Modernes, André Gide, 2, Nos. 280-284, 1971, Paris, Minard, p. 26.

pour Gide, le fragment contenait non seulement des passages importants mais aussi un certain rapport direct entre l'auteur et le personnage.

À peine oserai-je repêcher à présent, dans ce mauvais ouvrage, quelques phrases et même quelques paragraphes qui me plaisent (et beaucoup) et travailler à leur donner plus tard la forme bien plus abrupte qu'ils doivent avoir dans les Nourritures. J'aurai l'air à présent de me démarquer moi-même. De plus, la plupart de ces phrases étaient écrites comme des notes personnelles et c'est une pudeur, naturelle je sais, mais somme toute regrettable, qui me les a fait mettre sur le dos de Ménalque. Ménalque n'a jamais existé; c'est une création parasite qui prend sa vie à même la mienne et m'aura affaibli d'autant. Ne juge donc point, je t'en prie, de mon livre futur d'après cette annonce — ou du moins ne préjuge que de son esprit. 1

La dernière phrase de cette lettre et le fait que le titre Nourritures terrestres avait été mis immédiatement sous l'épigraphe du «Fragment» démontrent que Gide avait rédigé un récit qui serait plus ou moins représentatif de l'ouvrage qui suivrait. Ce fragment qui reprenait la plupart des thèmes des Nourritures terrestres, servirait, selon G.W. Ireland, comme annonce pour tester la réaction des amis et de la critique.²

Après avoir exprimé des regrets par rapport à la rédaction du fragment, et montré des signes de culpabilité en dévalorisant le récit outre mesure, Gide semble se remettre de l'inquiétude et de la nervosité initiales.

Pendant son voyage de noces, en visitant les musées

-
1. Lettre d'André Gide à Marcel Drouin citée par Yvonne Davet, Autour des «Nourritures terrestres», Gallimard, 1948, 6e édition, pp. 85-86.
 2. G.W. Ireland, André Gide. A Study of his Creative Writings, p. 135

de Florence, et de Rome,¹ Gide constate que de grands maîtres s'étaient affirmés et avaient réussi des oeuvres d'art admirables tout en exprimant une sensualité à tendance homosexuelle.² Par Alfred Douglas, Gide est mis au courant que la pièce d'Oscar Wilde, Salomé, est montée avec succès à Paris.³

Au fur et à mesure que le temps passe, il arrive à accepter le fait que la satisfaction de ses désirs s'adresse ailleurs et il accepte aussi son penchant pédophile, comme le démontrent ses expériences à Rome et Alger.⁴ Ainsi, lorsque F. Jammes fait paraître sa «Réponse à Ménalque» dans l'Ermitage, et répète la dénonciation du luxe outrancier, de la morale égoïste exposée à travers Ménalque, Gide accepte la critique avec bonne grâce, mais sans plus dévaloriser le fragment comme il le faisait auparavant.

A part l'inquiétude qui amenait Gide à dévaloriser à l'excès le fragment, il avait néanmoins répété dans ses lettres que la forme et le fond du fragment ne s'harmonisaient pas parfaitement avec le reste des Nourritures terrestres déjà écrites. Dans la lettre du 24 janvier 1896 à Paul Valéry, Gide avait indiqué une insatisfaction par rapport à la forme du fragment:

J'ai dû assoupir et lénifier tout pour qu'il ne paraisse pas trop que chaque petit paragraphe tirait à lui tout le reste et que le reste n'était pas du tout fait pour suivre. 5

1. A. Gide, Journal 1889-1939, pp. 61, 63, 65.

2. Jean Delay, La Jeunesse d'André Gide, tome II, p. 571.

3. François J.-L. Mouret, «Quatorze lettres et billets inédits de Lord Alfred Douglas à André Gide», p. 488.

4. A. Gide, Si le grain ne meurt, p. 595.

5. Lettre d'André Gide à Paul Valéry, (déjà citée en partie), Correspondance, pp. 257-258.

À Marcel Drouin, Gide avait exprimé son mécontentement relatif à la forme et au contenu. Il avait parlé de garder des paragraphes qui lui plaisaient et de: «travailler à leur donner plus tard la forme bien plus abrupte qu'ils doivent avoir dans les Nourritures.» Quant au contenu, Gide ajoute: «la plupart de ces phrases étaient écrites comme des notes personnelles et c'est une pudeur, (...) regrettable, qui me les a fait mettre sur le dos de Ménalque.»¹ Cette insatisfaction, parce que le contenu et la forme du récit de Ménalque ne s'intégraient pas complètement avec le reste des Nourritures terrestres, est reprise par Gide dans son Journal de 1935 où il écrit:

Jef Last estime que le récit de Ménalque fait tache et trou dans mes Nourritures. Il a raison. C'est un morceau surajouté; (...) d'une éthique assez différente de celle des pages des Nourritures déjà écrites (...). 2

Ce qui est intéressant dans cette critique, c'est que Gide indique avoir été conscient, lors même de la rédaction, de certaines divergences entre le récit et le reste des Nourritures terrestres:

Jef Last blâme l'éthique de Ménalque. Il a raison. Moi-même je la désapprouve et en ce temps déjà, ne la donnant que sous réserves, j'avais soin de la faire endosser par autrui. Il est vrai; mais ma désapprobation partielle reste presque imperceptible et le peu d'ironie que je crus mettre dans certaines phrases («les tableaux que ma connaissance de la peinture me permit d'acquérir à très bas prix») n'est pas assez marquée. La figure de Ménalque est mieux dessinée dans l'Immoraliste. Ici, dans les Nourritures, se confondant sur certains points avec la mienne, elle risque de fausser ma ligne et contrevient à ce qui reste de plus précieux dans l'ouvrage: l'apologie du dénuement. Je le sentis si bien, que je tentai de rejoindre cette ligne

1. Lettre de Gide à M. Drouin, citée par Yvonne Davet dans Autour des «Nourritures terrestres», pp. 85-86. (Déjà cité)
2. A. Gide, Journal 1889-1939, p. 1272.

dans diverses affirmations de Ménalque en cours de route: «mon coeur est resté pauvre», etc., (...). 1

Lors des différentes éditions des Nourritures terrestres, Gide a apporté des retouches aux aspects du récit dont il n'était pas entièrement satisfait. Cependant, l'étude des variantes, tout en confirmant une insatisfaction par rapport au luxe outrancier de Ménalque, fait ressortir aussi une préoccupation différente et des rapports qui rattachent davantage l'écrivain à son personnage. D.A. Steel a relevé les variantes entre le récit de «Ménalque» publié dans l'Ermitage et celui de la première édition des Nourritures terrestres, et les a étudiées en tenant compte de celles que Mme Vildé-Lot a relevées entre les différentes éditions des Nourritures terrestres.² À part un certain perfectionnement de style, D.A. Steel note les très légères touches par lesquelles Gide tente d'estomper le luxe outrancier dont il avait entouré le personnage de Ménalque. Mais «la modification de loin la plus importante» que Gide apporte dès la première édition des Nourritures au texte primitif du récit, concerne le rapport entre Ménalque, ses amis et les «mousses».³ Dans l'édition originale de «Ménalque», lorsque le héros, une fois sa fortune réalisée, frète un navire, il amène

trois amis et des hommes d'équipe. Je préférerais à tout la contemplation des grands flots 4

Dans les éditions successives des Nourritures terrestres:

1. A. Gide, Journal 1889-1939, pp. 1222-1223.
2. Irène Vildé-Lot, «André Gide et 'l'art d'écrire' d'après les variantes des Nourritures terrestres et de quelques autres oeuvres de jeunesse». Le Français Moderne, octobre 1960, pp. 259-286; janvier 1961, pp. 29-42; avril 1961, pp. 121-133; juillet 1961, pp. 206-222.
3. D.A. Steel, «Deux Textes du Récit de Ménalque», p. 33.
4. Variante relevée par D.A. Steel, ibid., p. 31.

l'originale de 1897, celles de la N.R.F. de 1917, de 1918 et de 1927, le même passage se lit ainsi:

trois amis, des hommes d'équipe et quatre mousses. Je m'épris du moins beau d'entre eux. Mais même à la douceur de mes caresses, je préférerais la contemplation des grands flots 1

L'édition définitive de 1927 apporte un menu changement: il ne s'agit plus de caresses données, mais de caresses reçues. Dans ce passage Gide ne change qu'un seul mot: la «douceur de mes caresses» de l'édition de 1897 devient la «douceur de ses caresses» de l'édition Aveline.² Ces retouches semblent répondre à cette affirmation qu'avait faite Gide à Drouin «ce n'est pas le quart assez hardi» et explique comment Gide a cherché à rendre le texte plus conforme à ses souhaits. Cette image du voyage rappelle celle du Voyage d'Urien où figuraient aussi des mousses:

A demi couchés sur le pont rêvent les matelots et les mousses; et dans la nuit mystérieuse, tendant les bras vers les rêveurs, ils se sont tordus de désirs. 3

Comme l'indique D.A. Steel, bien que l'image évoquée dans le Voyage d'Urien soit d'un érotisme plus troublant, le narrateur restait à l'écart. Les retouches apportées à ce passage font que l'attitude quelque peu blasée du personnage de Ménalque change pour faire place à une participation à l'action sensuelle:

L'ajout du deuxième «Ménalque» représente, par rapport au Voyage d'Urien comme aussi au texte de L'Ermitage, une étape de plus sur le chemin de la franchise sexuelle. L'action devient enfin la soeur du rêve. Les désirs inconscients et convulsifs des

1. Variante relevée par D.A. Steel, «Deux textes du 'Récit de Ménalque'», p. 31.
2. Ibid.
3. A. Gide, Le Voyage d'Urien, cité par D.A. Steel, ibid., p. 33.

matelots font place aux caresses, caresses données qui ne seront changées en caresses reçues qu'en 1927. Les mousses confèrent au périple des allures d'odyssée homosexuelle. Jusqu'ici dans l'oeuvre de Gide c'est peut-être l'expression la plus osée et la plus sereine de sa sexualité particulière (...). 1

Le personnage de Ménalque manifesterait donc le changement qui s'opère en Gide depuis la conception des Nourritures terrestres, et pendant la rédaction même de cet ouvrage.

Malgré certaines similitudes des thèmes avec le reste des Nourritures terrestres, le personnage de Ménalque, par la violence de certains de ses propos et la nature de ses revendications, semble annoncer le personnage de Michel de L'Immoraliste. Ceci explique les divergences de ton entre le fragment «Ménalque» inclus dans le «Quatrième Livre» et le reste de l'ouvrage, comme extériorisation de deux moments différents dans la manifestation du moi de l'auteur. Cependant, cela n'explique que partiellement la considération du fragment «Ménalque» comme un «morceau surajouté». On peut comprendre mieux cette déclaration de Gide si l'on constate que l'ouvrage contient non pas une, mais bien deux «mises en abyme». David H. Walker a analysé l'inspiration orientale des Nourritures terrestres que Gide a puisée chez certains poètes persans comme Hafiz, Saadi, et Omar Kheyam, qu'il a rencontrés indirectement dans le Divan de Goethe, et directement à travers des traductions.² Or, David H. Walker montre que dans le troisième chapitre du «Cinquième Livre», la partie qui s'intitule «La Ferme» est une «mise en abyme» de l'ensemble des Nourritures terrestres; car même si «La Ferme» ne présente pas une transposition «à l'échelle des personnages», elle constitue néanmoins une «représentation en miniature» de la

1. D.A. Steel, «Deux Textes du 'Récit de Ménalque'», p. 33.

2. David H. Walker, «L'Inspiration orientale des Nourritures terrestres», Comparative Literature, Vol. XXVI, No. 3, été 1974, pp. 203-219.

structure de l'ouvrage.

«La Ferme», avec ses huit «portes» et la neuvième qui «ouvrant sur la plaine», correspond exactement aux huit Livres des Nourritures terrestres et l'Envoi.

De plus, il est certain que «La Ferme» est une représentation en miniature du «sujet même de cette oeuvre», puisque ses huit sections principales sont une référence aux huit portes du paradis telles qu'évoquées par d'innombrables poètes persans. Les Nourritures terrestres abondent en allusions à la littérature islamique, et il est évident que Gide les a incluses en partie comme indices à la signification de «La Ferme». Dans la littérature persane on rencontre fréquemment des ouvrages divisés en sections, et qui ont l'en-tête «Bab», ou «porte»; ainsi l'ensemble des ouvrages se présentent comme des équivalents littéraires du Paradis. 1

Par un système de correspondance ainsi établi, les huit «Livres» de l'ouvrage gidien présentent l'image d'un paradis terrestre. D.H. Walker précise encore plus ce rôle de «La Ferme» qui semble la «mise en abyme» de la première version² des Nourritures terrestres:

1. D.H. Walker, «The Dual Composition of Les Nourritures terrestres: Autour du 'Récit de Ménalque'», French Studies, Vol. XXIX, octobre 1975, No. 4, p. 422. Citation traduite. Voici le texte original: «'La Ferme', with its eight 'portes' and a ninth which 'ouvrant sur la plaine', corresponds exactly to the eight books of Les Nourritures terrestres and the 'Envoi'.

Moreover, it seems quite clear that 'La Ferme' is a representation in miniature of 'le sujet même de cette oeuvre', since its eight principal sections are a reference to the eight doors of paradise as evoked by innumerable Persian poets. Les Nourritures terrestres abounds in allusions to Islamic literature, and it is evident that Gide has included them partly as pointers to the significance of 'La Ferme'. In Persian literature one frequently finds works divided into sections which instead of being called chapters, have the heading 'Bab', or door; thus the complete works present themselves as literary equivalents of paradise.»

2. Ibid., p. 424.

(...) il est clair que «La Ferme» reflète un thème cher à Gide, et qui devait le conduire plus tard à l'interprétation personnelle de la phrase «et nunc» des Évangiles, dans Numquid et tu...?; le vrai paradis est ici, dès à présent, sur la terre. 1

Le fait que les Nourritures terrestres avaient déjà une «mise en abyme» et que le «récit de Ménalque» en constituait une deuxième, explique pourquoi il semblait à Gide, même en 1935, que le récit de Ménalque était un «morceau surajouté». Cependant, cette critique de l'éthique du personnage est excessive et va au-delà de ce qu'avait déclaré Jef Last. Ce dernier éclaircit ce qu'il avait dit à Gide, en parlant de Ménalque:

On trouve la trace de ces conversations dans le Journal, où Gide écrit: «Jef Last estime que le récit de Ménalque fait tache et trou dans mes Nourritures»; et, un peu plus loin: «Jef Last blâme l'éthique de Ménalque.»

Ce que, en réalité, je blâmais, et en quoi Gide se montrait d'accord avec moi, c'était le côté factice et snob de Wilde-Ménalque. 2

Cette auto-critique de Gide semble non seulement trop sévère, mais également contradictoire avec ce qu'il avait déclaré auparavant. En 1926, lors de la correction des épreuves pour la réédition des Nourritures terrestres, Gide avait écrit dans son Journal:

1. David H. Walker, «The Dual Composition of Les Nourritures terrestres: Autour du 'Récit de Ménalque'», p. 424. Notre traduction. Voici le texte original: «(...) it is clear that 'La Ferme' reflects a theme which was dear to Gide, and which was eventually to lead to his personal interpretation of the phrase 'et nunc' of the Gospels, in Numquid et Tu?... (sic.); the real paradise is here, now, on earth.» Voir aussi l'autre article du même auteur: «L'Inspiration orientale des Nourritures terrestres», p. 212.
2. Jef Last, «D'Oscar Wilde aux Nouvelles Nourritures», La Revue des Lettres Modernes, Nos. 223-227, 1970, André Gide, 1, Études gidiennes, Minard, p. 123.

La crainte de la complaisance m'entraîne à regarder sévèrement ce livre.(...) Mais, en dépit de moi, je dois reconnaître l'importance de ce livre. Et, somme toute, il est tel qu'il devait être, et réussi. Il est même bien composé (...). La dernière partie (...), dans son insatisfaction même, annonce autre chose, et mène plus loin. J'y lis la permission de devenir — et presque l'annonce de mes livres suivants, de ce que suis devenu. Il y a, pour qui consent à bien lire et sans parti pris, la critique du livre dans le livre lui-même, ainsi qu'il sied. 1

Comme le constate Y. Davet, loin de n'avoir jamais été réimprimé «dans son ensemble au moins», comme l'affirmait Gide à Drouin, le fragment se trouve, en entier, dans toutes les éditions des Nourritures terrestres. Selon Y. Davet, ce serait pour une raison d'art que Gide inclut «Ménalque» dans les Nourritures terrestres.² Même si le fragment semble d'une tonalité différente du reste de l'ouvrage, il représente néanmoins une transposition «à l'échelle des personnages» du sujet même du livre, et c'est une technique pour laquelle Gide garde une certaine prédilection. Gide avait déjà utilisé la technique de la «mise en abyme» dans La Tentative amoureuse et l'a décrite dans son Journal de 1893:

J'aime assez qu'en une oeuvre d'art, on retrouve ainsi transposé, à l'échelle des personnages, le sujet même de cette oeuvre. Rien ne l'éclaire mieux et n'établit plus sûrement toutes les proportions de l'ensemble. (...) c'est la comparaison avec ce procédé du blason qui consiste, dans le premier, à en mettre un second «en abyme». 3

L'inclusion du récit de Ménalque avait un avantage, car en plus

-
1. A. Gide, Journal 1889-1939, p. 825.
 2. Y. Davet, Autour des «Nourritures terrestres», p. 86.
 3. A. Gide, Journal 1889-1939, p. 41. Ce passage est cité par Y. Davet, ibid., pp. 86-87.

de célébrer les plaisirs terrestres, d'exprimer une communion physique avec l'univers et d'afficher une ferveur semi-mystique qui permet de l'intégrer au reste de l'ouvrage, il présente aussi l'avantage d'une «mise en abyme» moins abstraite. De plus, le récit permet d'introduire, à travers l'image de Ménalque, celle du «mentor» dont l'intérêt pour les jeunes adolescents semble déborder le cadre esthétique ou didactique. Par l'inclusion d'une telle image, avec d'autres pages fort explicites, Gide exprime la prise en charge de sa sensualité particulière qui devient partie intégrante de son évocation d'un paradis terrestre.¹

L'inclusion du récit de Ménalque et des pages manifestant sa tendance homosexuelle dans les Nourritures terrestres indique que Gide décide d'assumer cette sensualité particulière malgré la promesse qu'il semble avoir faite à Marcel Drouin. Ce dernier exprime son indignation, et le choc éprouvé en lisant le livre.

Et j'ai lu le livre terrible!... Est-ce par hasard que j'en avais parcouru seulement les pages les moins inquiétantes? Étais-tu sincère, quand tu me disais: «Je croirais dangereux de mettre dans mes livres ce que mes émotions ont de plus extrême et de plus spécial»? (Je suis moins précis que tu n'étais.) Et enfin quel besoin d'aventures t'a tenté? Si tu ne songeais qu'à toi-même, le besoin de parler, de crier, balançait-il la sécurité nécessaire au meilleur de ta vie? Et si tu pensais à ton oeuvre, voyais-tu là un moyen d'expression indispensable? Mais non, s'il devient obscur et faux pour les autres, si là

1. D.H. Walker suggère une correspondance entre le thème du paradis terrestre et celui de la pédérastie dans son article: «The Dual Composition of Les Nourritures terrestres: Autour du 'Récit de Ménalque'». pp. 429-430.

où tu écris joie ils lisent très naturel-
lement dégoût, si enfin, après t'avoir
 entendu, Nathanaël ne doit plus oser
 sortir. 1

Dans sa réponse à Drouin, Gide explique pourquoi il lui a caché certaines pages des Nourritures terrestres, lui indiquant son hésitation entre le désir de s'exprimer et la crainte du blâme:

Peut-être, si tu ignorais les pages
 terribles, n'est-ce pas tout à fait
 l'effet du hasard: je ne te les ai pas
 dérobées, mais pas montrées non plus;
 je craignais ton blâme; un mot de toi,
 et je n'aurais plus osé les mettre, —
 et je voulais les mettre pourtant. 2

Ce passage de la lettre à M. Drouin démontre que la décision d'exprimer sa sensualité particulière n'avait pas été prise à la légère. Le ton employé par Gide dans cette lettre indique qu'il n'a plus peur du scandale.

Nathanaël ne sera pas dégoûté, ou mieux,
 si quelqu'un est dégoûté, c'est qu'il
n'est pas Nathanaël. D'ailleurs, le
dégoût est une arme puissante: heureux
 qui sait en être frappé fortement; tant
 pis si je suis l'objet du scandale,
 puisqu'«il faut que le scandale arrive». 3

Ce passage contient plus qu'un simple rejet des arguments de son futur beau-frère. Il y a en filigrane un engagement qui ne deviendra apparent que plus tard.

En analysant les circonstances entourant la création de Ménalque et la décision de l'auteur de l'inclure dans les

1. Note jointe à une lettre du 13 mai 1897 de Marcel Drouin à André Gide, présentée par G.W. Ireland dans André Gide. A Study of his Creative Writings, p. 141.
2. Lettre du 17 mai 1897, de Gide à M. Drouin, présentée par Claude Martin dans La Maturité d'André Gide de «Paludes» à «L'Immoraliste», p. 196, Note 31.
3. Ibid., pp. 196-197.

Nourritures terrestres avec d'autres pages «terribles», nous constatons une évolution de Gide face à la création de son personnage. Car à travers lui, l'écrivain exprime son propre désir d'affranchissement vis-à-vis des contraintes morales, religieuses et sociales. Les revendications du personnage de Ménélaque ne sont pas accidentelles. Elles expriment l'évolution à la fois psychologique et morale qui s'opérait en Gide depuis plusieurs années.

b. Influences et inspirations

Dans ce lent acheminement vers son propre affranchissement, Gide avait puisé dans les oeuvres et la vie de certains auteurs une autorisation et un encouragement pour continuer dans cette voie. Parmi les influences les plus fortes pendant la rédaction du fragment «Ménélaque», et aussi dans l'ensemble des Nourritures terrestres, on trouve les noms de Fichte, Nietzsche et surtout ceux de Goethe, Virgile et Wilde. Une influence plus lointaine qui agissait peut-être encore, serait aussi celle d'Ibsen.

Gide lut des oeuvres d'Ibsen¹ pendant plusieurs mois en 1893. Il a pu y trouver non seulement un encouragement dans sa révolte, une revendication de l'individualisme, mais aussi une aspiration à une nouvelle interprétation religieuse qui, selon J. Delay, «cherche à concilier le naturalisme antique et l'évangile». ² Parmi ses lectures d'Ibsen, Gide trouve Les Revenants d'un intérêt tel qu'il les relit à trois reprises,³ et

1. A. Gide, Le Subjectif, présenté par Jacques Cotnam, «Le Subjectif, ou les lectures d'André Walter (1889-1893)», Cahiers André Gide, 1, Gallimard, 1969, pp. 79-80.

2. Jean Delay, La Jeunesse d'André Gide, tome II, p. 217.

3. Ibid.

en fait même une lecture à haute voix à sa mère et à sa tante. Conscient de l'effet que produit ce livre, il note dans son Journal: «il faut prendre garde de s'amuser trop au scandale. C'est en poussant les choses, non en les heurtant, qu'on les remue.»¹

Dans cette évolution apparaît une autre influence, celle de Fichte, et son nom est mentionné dans le Troisième Livre des Nourritures terrestres.² Gide avait lu les oeuvres de ce philosophe à plusieurs reprises et surtout la Méthode pour arriver à la vie bienheureuse qu'il considère comme un des livres «qui peut (lui) donner encore plus le sentiment de la vie».³ Comme le fait remarquer D. Moutote, il y a dans la «sixième conférence» de cet ouvrage une interprétation assez personnelle de la doctrine du christianisme⁴ propre à seconder cette approche personnelle d'Ibsen face à la religion chrétienne. À ces deux influences, celle d'Ibsen et celle de Fichte, il faudrait ajouter celle de Wilde. Ce dernier prônait un défi à la religion chrétienne établie, tout en gardant l'image d'un Christ bienveillant, souriant, et dont le message était plutôt de pardon et de joie.⁵

À propos de la croyance que Gide fait passer à travers les Nourritures terrestres, il ne faudrait pas oublier qu'il avait pu lire nombre d'articles sur Nietzsche, des

-
1. A. Gide, Journal 1889-1939, p. 40.
 2. A. Gide, Les Nourritures terrestres, dans Romans, récits et soties, oeuvres lyriques, Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, 1958, p. 180.
 3. Jacques Cotnam, «Le 'Subjectif' d'André Gide ou les lectures d'André Walter», p. 70.
 4. Daniel Moutote, Le Journal de Gide et les problèmes du moi, Paris, Presses Universitaires de France, 1968, p. 60, note 237. D. Moutote rectifie le titre de l'ouvrage de Fichte en Initiation à la Vie bienheureuse.
 5. A. Gide, «Oscar Wilde», Prétextes, Mercure de France, 1963, pp. 129-130.

fragments d'oeuvres de ce philosophe qu'il avait pu connaître indirectement à travers des amis comme Marcel Schwob et Henri Albert dès 1893,¹ et plus tard, Marcel Drouin. Gide ne semble pas avoir recherché cette influence. Ce qui a pu transparaître de l'interprétation que Nietzsche donnait du Christianisme, de sa théorie des valeurs, de son idéal du surhomme, serait un encouragement non négligeable pour Gide qui s'acheminait sur sa propre voie de libération, même s'il ne devait prendre connaissance des livres de Nietzsche que plus tard. L'intérêt de Gide pour Nietzsche ressort d'une lettre écrite à M. Drouin et datée du 9 novembre 1895, donc avant la rédaction du fragment «Ménalque».²

L'influence la plus sereine, et la plus déterminante que subit Gide, est celle de l'oeuvre et de la vie de Goethe. Dans les Nourritures terrestres, on trouve des références directes à ce maître dans le Troisième Livre où l'on peut lire: «LA LUNE — douce, douce, douce comme pour l'accueil d'Hélène au Second Faust.»³ Le Sixième Livre porte le titre «LYNCEUS» et à côté, une épigraphe tirée du second Faust de Goethe.⁴ Ce livre se termine par une invocation à Lynceus.⁵ Ceci constitue évidemment un hommage à Goethe et à son oeuvre. Évoquant l'effet que fit sur lui la première lecture du second Faust, alors qu'il était jeune, Gide écrira en 1932:

(...) ces vers où la participation du monde extérieur paraît si active, que je compris tout aussitôt, pour en prendre honte, que jusqu'alors (j'avais dix-huit ans), je

1. Renée Lang, André Gide et la pensée allemande, Paris, Egloff, 1949, pp. 88-90.
2. Lettre d'André Gide à Marcel Drouin, datée du 9 novembre 1895, présentée par Yvonne D'avet, Autour des «Nourritures terrestres», pp. 56-57.
3. A. Gide, Les Nourritures terrestres, p. 176.
4. Ibid., p. 215.
5. Ibid., p. 227.

n'avais ouvert à Dieu que mon âme; je compris qu'à travers mes sens il pouvait aussi me parler, si ne s'interposait pas, entre la nature et moi, l'écran des livres, si je laissais un direct et permanent contact, une communion physique de mon être avec tout l'univers environnant, s'établir. 1

C'est cette participation, cette communion sensuelle avec l'univers que célèbrent les Nourritures terrestres et le personnage de Ménalque. Ce que Gide aime découvrir chez ce maître, c'est cette vision prométhéenne² de l'homme qui se libère des contraintes, se détache de la religion, et arrive par la volonté à un équilibre et à une «immoralité supérieure» qui lui permettent de s'accomplir pleinement. Le personnage de Ménalque personnifie, à la manière gidienne, cette vision prométhéenne de Goethe.

Avec Virgile, Gide trouvait une «autorité»,³ non seulement pour son évolution vers une morale libre et de joie, mais aussi pour son homosexualité latente. Chez Virgile, Gide trouve des résonances intimes, l'exemple que la sensualité qu'il avait cherchée à refouler avait été chez ce maître ancien une source d'exaltation poétique admirable. À Virgile, il emprunte plusieurs personnages dont trois donneront leur nom à des ouvrages d'inégale importance comme «Mopsus», Amyntas et Corydon.⁴ Il y a aussi les noms de Tityre, héros de Paludes, Moelibé et celui de Ménalque.

1. A. Gide, «Goethe» dans Feuillets d'automne, Paris, Mercure de France, 1949, pp. 148-149.
2. Ibid., pp. 154-156.
3. Patrick Polland, «André Gide et le Latin», Entretiens sur André Gide, sous la direction de Marcel Arland et Jean Mouton, Paris, Mouton & Cie, 1967, p. 169.
4. Justin O'Brien, «Les Nourritures terrestres» d'André Gide et les «Bucoliques» de Virgile, pp. 22-23.

Justin O'Brien a tracé plusieurs parallèles entre le Ménéalque virgilien et celui de Gide, et fait remarquer que, comme ce personnage apparaît dans les Bucoliques I, III, et V, mais ne se révèle qu'à la fin de la cinquième comme l'auteur des premières Bucoliques, de même le Ménéalque des Nourritures terrestres joue un rôle très important à travers l'ouvrage tout en n'apparaissant que dans le Quatrième Livre.¹ Tout comme le personnage virgilien, avec toutes ses caractéristiques, y compris ses moeurs particulières, représente Virgile, de même Ménéalque révèle une partie de Gide lui-même. À ce sujet Justin O'Brien conclut:

Si donc le Ménéalque original représente Virgile lui-même, n'est-il pas permis de croire que Gide, se livrant à une semblable mystification, se soit lui aussi caché sous ces traits? ou du moins nous ait ainsi révélé une partie de lui-même? Seule une pareille intention justifierait le choix du nom du héros.²

Parmi les influences présentes chez Gide, lors de la création du personnage de Ménéalque, il y a celle d'Oscar Wilde. Gide le rencontra à Paris, le 29 novembre 1891.³ Il le trouva «admirable» et en parle plus tard en termes admiratifs. Ce ne furent pas les oeuvres de Wilde qui l'impressionnèrent, puisqu'il ne les avait pas encore lues, ce fut la légende qui entourait Wilde, l'influence de sa personnalité, et l'art qu'il mettait dans les contes, qui firent une forte impression. L'immoralisme délibéré de Wilde, dont les propos et la conduite défiaient la morale victorienne et la religion chrétienne,⁴ causa un tel impact que le jeune huguenot en fut

1. Justin O'Brien, «Les Nourritures terrestres» d'André Gide et les «Bucoliques» de Virgile, pp. 23-24.

2. Ibid., pp. 25-26.

3. François J.-L. Mouret, «À la recherche d'Oscar Wilde dans la vie et l'oeuvre d'André Gide», Cahiers André Gide, 1, Gallimard, 1969, p. 168.

4. Ibid., p. 169.

ébranlé. Gide écrira des lignes accusatrices sur l'influence de Wilde et cherchera à se ressaisir.¹ Malgré cette réaction, Gide lut d'autres auteurs chez qui il trouva une pensée libératrice mais plus modérée. Les rencontres de 1895 vont le rapprocher de Wilde.

c. Les modèles vivants

C'est l'hédoniste audacieux chez Oscar Wilde qui personnifie les aspirations latentes de Gide et qui est le modèle vivant d'où est issu, du moins en partie, le personnage de Ménalque. De l'Oscar Wilde de 1891, Gide a écrit plus tard :

Son geste, son regard triomphaient. (...) Il était riche; il était grand; il était beau; gorgé de bonheurs et d'honneurs. Certains le comparaient à un Bacchus asiatique; d'autres à quelque empereur romain; d'autres à Apollon lui-même — et le fait est qu'il rayonnait.²

Le personnage de Ménalque n'est pas décrit par de tels traits admiratifs dans les Nourritures terrestres, ni dans l'Immoraliste. Dans les Nourritures terrestres, où il s'apparente le plus à Wilde, Ménalque n'est même pas décrit par des traits de visage. On retrouve toutefois plusieurs analogies entre le personnage gidien et l'esthète irlandais. L'endroit où Ménalque parle à ses amis, sur une colline de Florence «celle qui fait face à Fiesole», rappelle l'endroit où Gide avait rencontré Oscar Wilde en 1894.³ Comme celui-ci avait exercé sur Gide une influence non pas par ses oeuvres mais par sa parole et sa personnalité, ainsi le personnage de Ménalque exerce

1. A. Gide, Journal 1889-1939, p. 28.

2. A. Gide, «Oscar Wilde», Prétextes, p. 126.

3. François J.-L. Mouret, «À la recherche d'Oscar Wilde dans la vie et l'oeuvre d'André Gide», Cahiers André Gide, 1, p. 171.

son influence en racontant sa vie comme un exemple illustrant sa sagesse. À l'instar de Wilde,¹ Ménalque affiche une attitude d'esthète face à la vie.²

C'est par son immoralisme, son hédonisme effréné, sa prodigalité, que Ménalque s'apparente le plus à Wilde. Comme celui-ci se promenait à Alger suivi d'une bande de maraudeurs, dépensait avec prodigalité, et «allait au plaisir comme on marche au devoir»,³ de même, Ménalque, après avoir fait fortune, se lance à la recherche du plaisir, sans rien se refuser, et ne semble avoir accumulé sa fortune que pour mieux en disposer pour son plaisir. Personnifiant un rôle de provocateur et de démoralisateur, pendant son séjour à Alger, Wilde déclarait à Gide: «J'espère (...) avoir bien démoralisé cette ville.»⁴ À l'instar de Wilde, le Ménalque des Nourritures terrestres déclare: «Au souvenir de chaque ville j'attachai le souvenir d'une débauche.»⁵ Par ses sophismes, Wilde déconvenait les vertus établies et dénonçait la mortification de la chair. Ménalque, par son extravagance, sa prodigalité et son luxe insolent en manière de défi, personnifie cet aspect triomphant de Wilde en 1891 et cette marche forcée vers le plaisir, alors que celui-ci voyait s'approcher le procès qui allait le perdre. Cependant, Ménalque ne possède pas les dons de maître conteur de l'esthète irlandais, ni cette mollesse de caractère que Gide avait remarquée en 1895.⁶ C'est en cela que Wilde et le personnage de Ménalque diffèrent. Ce dernier, tel qu'il apparaît dans l'Immoraliste n'a rien de l'accusé qui avait menti en niant son homosexualité

1. A. Gide, L'Immoraliste, dans Romans, récits et soties, oeuvres lyriques, pp. 436-437.

2. A. Gide, «Oscar Wilde», Prétextes, p. 133.

3. Ibid.

4. Ibid.

5. A. Gide, Les Nourritures terrestres, p. 188.

6. A. Gide, Si le grain ne meurt, pp. 586-587.

lors du procès qui l'envoya au bagne d'où il sortit vieilli, brisé et ruiné.¹ Si le Ménalque de l'Immoraliste, à l'instar de Wilde, a subi un procès pour ses moeurs décriées, il a pourtant gardé toute sa force morale, tout son optimisme dans la vie, par l'exercice d'une modération et d'une lucidité qui sont des vertus gidiennes. De plus, la signification profonde de l'hédonisme du premier Ménalque est surtout une aspiration vers une libération sensuelle plutôt que le désir d'une jouissance effrénée. Gide, tout en prêchant l'hédonisme, ne peut se détacher si facilement des exigences de sa morale puritaine, et présente, à travers ce personnage, un thème extrêmement important des Nourritures terrestres, qui est celui du dénuement.

L'ivresse sans vin, la vision «immoraliste» et la nature supérieure de ce «surhomme» gidien rappellent un autre modèle dont l'influence est croissante: Nietzsche. La description de Ménalque dans l'Immoraliste évoque un portrait de ce philosophe.

Ménalque était élégant, presque beau; d'énormes moustaches tombantes, déjà grises, coupaient son visage de pirate; la flamme froide de son regard indiquait plus de courage et de décision que de bonté.²

Cependant, Ménalque possède des traits et des qualités de Gide même. En attribuant à ce personnage un besoin de révolte et de légitimation, tout en gardant certaines valeurs morales austères, l'écrivain exprime des aspirations non seulement esthétiques mais aussi morales et psychologiques. Les exigences et revendications de ce personnage sont proprement gidiennes. Ainsi, pour l'essentiel, c'est Gide qui est le véritable modèle de ce héros.

1. A. Gide, «Oscar Wilde», Prétextes, pp. 140-141.

2. A. Gide, L'Immoraliste, p. 431. Cette évocation de Nietzsche par le portrait de Ménalque a été aussi relevée par: Claude Martin, La Maturité d'André Gide de «Paludes» à «L'Immoraliste», p. 294 (note 42); et par Claude Dessalles, «Ménalque», p. 57.

2. Filiation du personnage

Quoique le personnage de Ménéalque semble se distinguer nettement par son comportement et ses idées des personnages qui le précèdent, l'oeuvre gidienne montre, au contraire, une évolution graduelle allant d'un mysticisme puritain à la révolte hédoniste de Ménéalque. Certains aspects de la révolte de ce personnage contre la religion établie et son affirmation de la valeur de la vie se trouvent en germe dès les Cahiers d'André Walter. Au lieu d'un changement soudain, il y a une filiation à travers les premiers personnages gidiens jusqu'à Ménéalque.

Chez André Walter on trouve non seulement toute la situation conflictuelle que Gide a cherché à dépasser, mais aussi plusieurs traits qui annoncent sa révolte ultérieure. On se rend compte ainsi que Ménéalque n'est pas seulement le produit d'une inspiration littéraire ou esthétique; il illustre une tentative de dépasser le drame qui se joue dans André Walter. Chez ce personnage, on retrouve de nombreux éléments autobiographiques, à peine transposés,¹ et qui représentent les séquelles de l'éducation et de la formation du jeune auteur. Dans les Cahiers d'André Walter on peut relever les conséquences d'une vision dualiste de l'homme et l'ébauche nostalgique, mais présentée comme irréalisable, d'une morale de plénitude.

J'étais enfant, je ne pensais qu'à l'âme; déjà je vivais dans le rêve; mon âme se libérait du corps (...). Puis je les ai tellement séparés que maintenant je n'en suis plus le maître; ils vont chacun de leur côté, le corps et l'âme (...).

La sagesse voudrait qu'on les mène ensemble, qu'on fasse converger leurs poursuites, et que l'âme ne cherche pas de trop lointaines amours où le corps ne participe.²

Lorsque meurt Allain, dans le roman écrit par André

1. G. W. Ireland, André Gide. A Study of his Creative Writings, pp. 24-25.

2. A. Gide, Les Cahiers d'André Walter, p. 44

Walter, on peut lire l'épithaphe suivante: «Ci-git Allain qui devint fou parce qu'il crut avoir une âme». ¹ Les mots de cette épithaphe et le verset: «C'est à cause du Christ que nous sommes fous» ² indiquent la folie qui guette André Walter. Cependant, ils révèlent aussi une mise en question violente de l'idéalisme mystique qui avait régi sa vie. Ce personnage conclut au sujet de son héros Allain: «Il demande à la religion plus qu'elle ne peut lui donner». ³ Et le héros s'écrie:

Oh, répandez sur les vivants la douloureuse
affection qui de votre âme déborde, ne
cherchez pas au-delà de la mort de plus
subtiles communions et de plus suaves
tendresses, il n'est pas de plus triste
leurre. — — —
puis il ne faut pas de morale. ⁴

C'est dans cette remise en question que s'insère la révolte de Ménalque. Cette révision des valeurs dont André Walter montrait la nécessité, c'est Ménalque qui va l'accomplir.

Dès les Cahiers d'André Walter, Gide semble vouloir exprimer ce que son milieu familial réprouvait.

Ce n'est pas que l'audace me manque, mais
aussi je contraindrais peut-être quelques
faibles qui me sont chers, et je serais pour
plusieurs un objet de scandale... Pourtant ces
choses, je les ai dans l'âme; ce qu'ils
veulent, c'est ignorer: il leur semble ainsi
qu'ils suppriment. ⁵

Même si André Walter poursuivait un idéal ascétique, il exprimait un conflit entre deux tendances et portait aussi,

1. A. Gide, Les Cahiers d'André Walter, p. 172.

2. Ibid.

3. Ibid., p. 146.

4. Ibid., p. 183.

5. Ibid., pp. 135-136.

en germe, le désir du nomadisme.

Cette nuit (...) je rêvais de courses énormes (...). Et dans la rivière je revoyais les enfants (...) qui s'y baignent et plongent leur torse frêle, leurs membres brunis de soleil dans cette fraîcheur enveloppante. — Des rages me prenaient de n'être pas des leurs, un de ces vauriens des grandes routes, qui tout le jour maraudent au soleil, la nuit s'allongent dans un fossé sans souci du froid ou des pluies (...). 1

Déjà on peut noter une sensualité à tendance pédophile.

Je jouissais douloureusement de ma solitude; je la peuplais d'êtres aimés; — devant mes yeux se balançaient, d'abord indécises, les formes souples des enfants qui jouaient sur la plage et dont la beauté me poursuit; j'aurais voulu me baigner aussi, près d'eux, et, de mes mains, sentir la douceur des peaux brunes. 2

André Walter lançait un cri de révolte désespéré: «et je serais pour plusieurs un objet de scandale», mais il n'avait pas trouvé le moyen de se déculpabiliser et d'accepter ses désirs charnels. Cette revendication du scandale revient dans le Traité du Narcisse. Dans une note conjointe, Gide exprimait la nécessité de subordonner la morale à l'esthétique et écrivait:

La question morale pour l'artiste, n'est pas que l'Idée qu'il manifeste soit plus ou moins morale et utile au grand nombre; la question est qu'il la manifeste bien. — Car tout doit être manifesté, même les plus funestes choses: «Malheur à celui par qui le scandale arrive», mais «Il faut que le scandale arrive». 3

1. A. Gide, Les Cahiers d'André Walter, pp. 163-164.
2. Ibid., p. 165.
3. A. Gide, Le Traité du Narcisse, dans Romans, recits et soties, oeuvres lyriques,

Avec le Voyage d'Urien, le protagoniste gidien cesse d'être replié sur lui-même dans une religion ascétique. Le désir du voyage affirme la présence et l'attrait du monde. Toutefois, la sexualité est considérée avec méfiance. Dans cet ouvrage, s'actualise le spectre de l'être pestiféré, la crainte de la souillure de l'âme et du corps par l'acte sexuel avec des femmes trop consentantes.¹ Par contre, la sensualité pédérastique n'est pas décrite d'une façon négative même si Urien n'y participe pas.² Dans son voyage, Urien rencontre un jeune sauvage, Eric, qui manifeste l'affirmation des instincts et représente la vigueur de la vie sauvage et naturelle. C'est lui qui fournit une liqueur qui rend la vie à ce peuple fictif des Esquimaux, représentant les puritains et les théologiens. Eric symbolise l'attrait d'une morale primitive, dégagée de tout interdit et en cela il annonce la venue de Ménalque.

Dans la Tentative amoureuse s'affirme la revendication d'une morale plus libre et le rejet de l'emprise religieuse.

Quand pourrai-je, loin de mes moroses pensées,
promener au soleil toute joie, et, dans l'oubli
d'hier et de tant de religions inutiles,
embrasser le bonheur qui viendra, fortement,
sans scrupules et sans crainte? 3

A part le fait que le personnage masculin, Luc, «s'effrayait de la possession charnelle comme d'une chose meurtrière»,⁴ il y a une remise en question de l'éducation reçue.

Triste éducation que nous eûmes, qui nous fit
pressentir sanglotante et navrée ou bien morose
et solitaire, la volupté pourtant glorieuse et

1. A. Gide, Le Voyage d'Urien, dans Romans, récits et soties, oeuvres lyriques, pp. 39-40.
2. Ibid., p. 25.
3. A. Gide, La Tentative amoureuse, dans Romans, récits et soties, oeuvres lyriques, p. 72.
4. Ibid., p. 74.

sereine. Nous ne demanderons plus à Dieu, de nous élever au bonheur. 1

La contestation d'une telle éducation et de l'idéalisme religieux n'est pas gratuite, car dans la lettre du 18 mars 1893, à Marcel Drouin, Gide écrit:

J'aurai vécu jusqu'à vingt-trois ans complètement vierge et dépravé, affolé tellement qu'enfin je cherchais partout quelque morceau de chair où pouvoir appliquer mes lèvres. Des lois, des convenances, une éducation de soi-même acharnée, l'amour des mystiques tendresses ont fait toutes mes joies — les plus grandes, solitaires et soucieuses — et donnèrent à tout plaisir de vivre l'amertume du péché... 2

C'est dans Paludes que se trouve la filiation la plus directe du personnage de Ménalque à propos notamment de l'apologie de la maladie du «grand Valentin Knox»:

L'homme normal d'abord ne s'appelle pas Hercule (...). La santé ne me paraît pas un bien à ce point enviable. Ce n'est qu'un équilibre, une médiocrité de tout; c'est l'absence d'hypertrophies. Nous ne valons que par ce qui nous distingue des autres; l'idiosyncrasie est notre maladie de valeur; — ou en d'autres termes: ce qui importe en nous, c'est ce que nous seuls possédons, ce qu'on ne peut trouver en aucun autre, ce que n'a pas votre «homme normal», — donc ce que vous appelez maladie. 3

Le fait de ne trouver de valeur que par «ce qui nous distingue des autres» et que «ce qui importe en nous, c'est ce

1. A. Gide, La Tentative amoureuse, p. 74.
2. Lettre de Gide à M. Drouin, du 18 mars 1893, présentée par Y. Davet dans Autour des «Nourritures terrestres», pp. 44-45.
3. A. Gide, Paludes, dans Romans, récits et soties, oeuvres lyriques, p. 120.

que nous seuls possédons», dénote une attitude qui conduit à l'individualisme que l'écrivain développera dans le personnage de Ménalque. De plus, Gide semble exprimer la volonté d'assumer une vie particulière même si elle devait être considérée comme une «maladie» par les autres. L'originalité n'est plus perçue seulement comme une valeur esthétique, elle devient aussi une valeur éthique.

À travers le protagoniste de Paludes, Gide avait extériorisé cette obsession de l'analyse intérieure, de l'introspection et de la rétrospection, qui le figeait dans les hésitations et l'indécision. Il fait du même coup le procès d'un être frisant la névrose, soumis et dévirilisé,¹ tout en posant les jalons d'une morale de libération. En filigrane, et sous-jacente aux exaspérations du frêle protagoniste de Paludes, s'amorce la nouvelle moralité supérieure exprimée à travers le personnage de Ménalque qui, à l'opposé du personnage précédent, sera un être fort, viril et insoumis.

3. Portrait et évolution à travers l'oeuvre

Dans le fragment «Ménalque», tout comme dans les Nourritures terrestres, Gide ne donne aucune description physique de son personnage. On ne connaît ni son visage, ni les traits caractéristiques de son apparence. Ce personnage est présenté «en mouvement», il est décrit par ce qu'il raconte de sa vie, par sa manière de penser et surtout par ses actions. Ceci crée l'impression d'un certain dynamisme. Tout en lui est décrit comme un mouvement, un devenir, et comme une métamorphose qui pourrait être sans cesse renouvelée.

Ménalque est présenté comme un être affranchi de tout système et de toute convention morale et sociale. À dix-

1. A. Gide, Paludes, p. 141.

huit ans, il part sur les routes et vit en nomade, puis il devient sédentaire. À vingt-cinq ans, persuadé qu'il était enfin mûr pour «une forme nouvelle», il commence à accumuler toutes sortes de richesses intellectuelles et matérielles. À cinquante ans,¹ ayant compris la vanité des possessions matérielles, il vend absolument tout et repart à travers le monde pour goûter et satisfaire tous ses désirs. Ce héros connaît toutes sortes d'aventures sensuelles et occupe toutes sortes de logements. L'important pour lui c'est de ne s'attacher à rien, ni à une propriété, ni à un pays, ni même à un être. C'est ainsi que, libre de toute attache, il prend un égal plaisir partout où il se trouve. Toujours en transit, Ménélaque jouit de tout ce qu'il rencontre; car toute préférence lui semble injuste. Il jouit ainsi de la disponibilité la plus complète et prêche le nomadisme comme une nouvelle façon de vivre.

Le personnage de Ménélaque réapparaît dans la «Lettre à Angèle» de juillet 1898,² où il est dépourvu de cette opulence qui le caractérisait dans les Nourritures terrestres. De plus, par les propos que Gide lui fait exprimer, ce personnage marque une transition et annonce des thèmes de l'Immoraliste.

Dans le Prométhée mal enchaîné, Ménélaque fait une très brève apparition comme une figure mythique prométhéenne, où il joue un rôle d'éveilleur auprès de Tityre, le personnage qui vivait dans les marais stagnants de Paludes.

Dans l'Immoraliste, Ménélaque garde, dans l'ensemble,

-
1. Dans le «Fragment», et toutes les éditions des Nourritures terrestres précédant celle de 1918, l'âge de Ménélaque était de «quarante ans». Relevé par D. A. Steel, «Deux Textes du 'Récit de Ménélaque'», p. 30.
 2. A. Gide, «Lettre à Angèle», L'Ermitage, juillet 1898, volume XVII, Slatkin Reprints, 1968, pp. 53-59.

les mêmes principes et presque les mêmes attitudes que dans les Nourritures terrestres. Cependant, on sent qu'il a vieilli et qu'il est devenu plus sage. Il est doté d'un visage précis, occupe honorablement un emploi dans la société et se dresse comme une toile de fond critique pour le protagoniste, Michel. Son enseignement ne s'adresse plus à tout le monde; car il sait que son influence peut être à la fois bienfaisante et destructrice. Si auparavant il prêchait la libération inconditionnelle de l'individu par rapport à la religion, aux mœurs et aux conventions sociales, maintenant il fait appel à la raison et surtout au jugement critique. Cette fois-ci, il mène une vie plus sobre, et même s'il a été victime d'un «absurde, un honteux procès à scandale», il a gardé toute sa force de corps et d'esprit.

Le nom de Ménalque revient dans «Mopsus» qui est inclus dans Amyntas, et revient aussi dans Corydon, mais comme une évocation poétique du monde arcadien. Dans Corydon, Ménalque est présenté comme l'exemple d'un être affranchi de toute inhibition, l'amant aîné, le «mentor».

CHAPITRE II

L'IDÉOLOGIE DE MÉNALQUE

1. L'Individualisme

a. Révolte et anticonformisme

Une des caractéristiques dominantes de la pensée de Ménélaque, c'est l'individualisme érigé comme une éthique individuelle. Il ne donne pas de code définitif; ce qu'il désire avant tout, c'est atteindre un degré supérieur de liberté sans être figé, ni limité, par une conduite quelconque:

Ainsi ne traçais-je de moi que la plus vague
et la plus incertaine figure, à force de ne
la vouloir point limiter. 1

Il s'établit ainsi comme anticonformiste. Insatisfait de l'enseignement rationnaliste, il déclare: «je m'occupais à le chercher, parfois, dans le milieu des longues routes.»² Ce héros rejette tout enseignement qui lui avait été prodigué, et manifeste la volonté de faire table rase de ce qu'il considère comme de fausses valeurs sociales et idéologiques:

Je haïssais les foyers, les familles, tous
lieux où l'homme pense trouver un repos; et
les affections continues, et les fidélités
amoureuses, et les attachements aux idées
— tout ce qui compromet la justice; je
disais que chaque nouveauté doit nous
trouver tout entiers disponibles. 3

Ce qui est dénoncé, c'est tout principe et toute coutume qui enfermeraient l'individu dans un moule quelconque. L'individu échappe ainsi à tout système et peut disposer de sa vie dans un avenir perpétuellement changeant. Dans Paludes, Gide avait écrit: «La perception commence au changement de

1. A. Gide, Les Nourritures terrestres, p. 184.

2. Ibid., p. 185.

3. Ibid., pp. 184-185.

sensation; d'où la nécessité du voyage.»¹ Vivant en nomade, Ménalque ne s'instruit pas seulement dans le domaine des idées, il constate dans l'actualité la relativité des moeurs, des religions et des conventions sociales. Il échappe ainsi à tout système établi et sans se soucier d'aucune valeur, il se fait démystificateur de l'univers qui l'entoure. Son anti-conformisme est à la fois intellectuel et émotif. Il lance l'anathème contre la famille, car elle constitue, en micro-cosme, la structure sociale emprisonnante.

Familles, je vous hais! foyers clos; portes
renfermées; possessions jalouses du bonheur. 2

Le fait que le Ménalque des Nourritures terrestres n'a aucun statut social particulier, aucune origine à laquelle l'identifier, et qu'il n'appartient à aucun milieu social ou économique fixe, est une façon imagée de présenter la volonté de pouvoir rester libre et tout expérimenter. Cette table rase intérieure est considérée comme génératrice de la liberté individuelle qui permet l'épanouissement de l'être dans son authenticité, sans subir aucune influence ou contrainte extérieure.

b. L'affirmation de la vie

L'enseignement dispensé directement par Ménalque, ou indirectement par son disciple, le narrateur des Nourritures terrestres, indique avant tout que le parfait état de bonheur n'est pas situé dans l'au-delà, mais ici, dans cette vie, sur cette terre. Les tout premiers mots des Nourritures terrestres introduisent une vision panthéiste du monde, où Dieu se confond avec l'univers: «Ne souhaite pas, Nathanaël, trouver Dieu ailleurs que partout.»³ Le terme «Dieu», par l'emploi vague

1. A. Gide, Paludes, p. 112.

2. A. Gide, Les Nourritures terrestres, p. 186.

3. Ibid., p. 154.

qu'en fait l'auteur, représente un état de bonheur dans l'existence terrestres.

Attendre Dieu, Nathanaël, c'est ne comprendre pas que tu le possèdes déjà. Ne distingue pas Dieu du bonheur et place tout ton bonheur dans l'instant. 1

L'enseignement de Ménalque manifeste la volonté de mettre l'accent sur l'affirmation de la vie. Au lieu de prêcher la poursuite d'un idéal abstrait, Ménalque enseigne, au contraire, de ne chercher d'autre récompense et de ne cultiver d'autre bien que la vie. La formule fondamentale, qui résume l'essentiel du message de l'ouvrage, c'est «ASSUMER LE PLUS POSSIBLE D'HUMANITÉ». ² Ces mots écrits en lettres majuscules semblent non seulement établir le but de la quête du personnage, ils indiquent aussi le rejet de tout idéal mystique, religieux ou transcendantal. Le disciple de Ménalque, en se référant au disciple éventuel, déclare à ce sujet :

Toute la fatigue de tête vient, ô Nathanaël, de la diversité de tes biens. Tu ne sais même pas lequel entre tous tu préfères et tu ne comprends pas que l'unique bien c'est la vie. 3

L'affirmation de la valeur de la vie devient un critère de la valeur de toutes choses : «Je ne veux t'enseigner d'autre sagesse que la vie.» ⁴ Par la revendication de la vie comme «unique bien», on décèle la volonté d'établir un équilibre harmonieux au sein de l'homme trop longtemps déchiré par ses désirs et une morale restrictive.

1. A. Gide, Les Nourritures terrestres, p. 162.

2. Ibid., p. 158.

3. Ibid., p. 162.

4. Ibid., p. 171.

c. La disponibilité

Ne connaître aucun autre bien que la vie, c'est vouloir établir la valeur de l'existence fondée sur une morale sans entraves et sur la liberté individuelle. Cependant, la disponibilité, expression de la liberté totale, place l'individu face à un problème nouveau.

La nécessité de l'option me fut toujours intolérable; choisir m'apparaissait non tant élire, que repousser ce que je n'étais pas. (...) Je ne faisais jamais que ceci ou que cela. Si je faisais ceci, cela m'en devenait aussitôt regrettable, et je restais souvent sans plus oser rien faire, éperdument et comme les bras toujours ouverts, de peur, si je les refermais pour la prise, de n'avoir saisi qu'une chose. 1

Devant cette impasse, l'individu doit choisir s'il ne veut pas se perdre dans la poursuite de toutes les possibilités offertes par la vie. Ne vouloir rien abandonner révèle la crainte d'établir un choix et l'indécision qui paralyse l'action.

L'erreur de ma vie fut dès lors de ne continuer longtemps aucune étude, pour n'avoir su prendre mon parti de renoncer à beaucoup d'autres. (...)

De là me vint d'ailleurs un peu de cette aversion pour n'importe quelle possession sur la terre; la peur de n'aussitôt plus posséder que cela. 2

Renoncer à toute possession, refuser de choisir, c'est ne pas tenir compte de la réalité. Ménager tranche ce débat intérieur en limitant son avidité.

J'ai compris maintenant que toutes les gouttes de cette grande source divine s'équivalent;

1. A. Gide, Les Nourritures terrestres, p. 183.

2. Ibid.

que la moindre suffit à notre ivresse et nous révèle la plénitude et la totalité de Dieu. 1

Dans les Nourritures terrestres, la complète disponibilité demeure néanmoins la qualité première de Ménalque. C'est dans cette liberté totale qu'il puise l'optimisme qui le fait agir comme dans un paradis redécouvert. La nécessité du choix d'une ligne de conduite, les limites de cette disponibilité, c'est dans l'Immoraliste que Ménalque les exprime le mieux. Sachant que Michel veut l'imiter, en voulant mener une vie totalement libre, Ménalque lui dit: «Il faut choisir (...) L'important, c'est de savoir ce que l'on veut...»² Il importe de limiter le choix parce que la complète disponibilité ne convient pas à tous. C'est la liberté qui permet l'épanouissement de l'individu, mais chacun doit choisir les limites qui lui conviennent.

d. L'épanouissement

L'aspiration fondamentale du héros gidien est de parvenir à l'épanouissement total de son être. Cet accomplissement de soi exige d'assumer sa propre individualité, sa différence. Déjà dans Paludes, Gide faisait dire au personnage de Valentin Knox: «ce qui importe en nous, c'est ce que nous seuls possédons, ce qu'on ne peut trouver en aucun autre».³ Cette différence qu'il fallait assumer, seul contre tous, impliquait le rejet de l'«homme normal» qui représentait la majorité conformiste. Avec Ménalque on constate une évolution: Le sentiment d'isolement ou d'insécurité disparaît parce que, dans l'univers, tout participe à cette étincelle divine de Dieu. Toute différence est acceptable, puisque chaque diversité contribue à la richesse des manifestations de la vie.

1. A. Gide, Les Nourritures terrestres, p. 184.

2. A. Gide, L'Immoraliste, p. 435.

3. A. Gide, Paludes, p. 120.

Tu ne soupçonnes pas, Myrtil, toutes les formes que prend Dieu; de trop regarder l'une et t'en éprendre, tu t'aveugles. La fixité de ton adoration me peine; je la voudrais bien diffusée. Derrière toutes tes portes fermées, Dieu se tient. Toutes formes de Dieu sont chérissables, et tout est la forme de Dieu. 1

Dans l'Immoraliste, la «maladie» n'est plus l'apanage de l'individu qui assume sa différence, mais bien de ceux qui n'ont pas le courage d'assumer leur individualité.

C'est à soi-même que chacun prétend le moins ressembler. Chacun se propose un patron, puis l'imité; même il ne choisit pas le patron qu'il imite; il accepte un patron tout choisi. (...) Lois de l'imitation; je les appelle: lois de la peur. On a peur de se trouver seul; et l'on ne se trouve pas du tout. Cette agoraphobie morale m'est odieuse; c'est la pire des lâchetés. 2

Le plein épanouissement de l'être n'implique pas de se soumettre à des principes établis, ou de servir aveuglément un idéal quelconque; c'est, avant tout, assumer fièrement son identité dans ce qu'elle a de plus sincère, de plus authentique et de plus particulier. Cela ne constitue pas un appel à l'anarchie, car le Ménalque de l'Immoraliste cultive l'altruisme et occupe un emploi au sein de la société. De plus, même dans les Nourritures terrestres, il reconnaît l'importance de l'instruction provenant d'un degré de civilisation que seule une société organisée peut offrir. L'individualisme gidien, qui a comme but suprême l'épanouissement sans entraves de l'individu, exige néanmoins une liberté dangereuse à assumer. En rejetant les cadres des conventions morales et sociales, l'individu pourrait rejeter aussi des principes moraux qui assurent son équilibre intérieur et sa sécurité au sein de la société. Le choix du nom de Ménalque, dont le sens étymologi-

1. A. Gide, Les Nourritures terrestres, p. 190.

2. A. Gide, L'Immoraliste, pp. 431-432.

que est «force d'âme»¹ ne semble pas relever du hasard, puisque, parmi tous les personnages gidiens, seulement quelques-uns assument avec une telle vigueur et un tel succès cet idéal d'épanouissement et d'accomplissement personnel.

2. L'hédonisme

a. La recherche du plaisir

Dans les Nourritures terrestres, Ménalque poursuit le plaisir avidement, et veut découvrir la richesse de la nature et de la vie par un contact intime, en utilisant la sensation comme guide. Son disciple affirme:

Il ne me suffit pas de lire que les sables des plages sont doux; je veux que mes pieds nus le sentent... Toute connaissance que n'a précédée une sensation m'est inutile. 2

Ménalque poursuit non seulement un degré supérieur de connaissance par des moyens sensuels, il choisit le plaisir comme une nouvelle éducation.

Ce personnage se livre à une sorte de transmutation des valeurs: la vertu ne réside plus dans la retenue ou l'abstention, elle se trouve dans l'action qui procure du plaisir. La volupté, loin d'être condamnée ou défendue, est désirée comme synonyme du bien-être et comme preuve tangible de l'existence. À ce sujet, le disciple de Ménalque déclare:

Volupté! Ce mot, je voudrais le redire sans cesse; je le voudrais synonyme de bien-être, et même qu'il suffit de dire être, simplement. 3

1. Claude Martin, La Maturité d'André Gide de «Paludes» à «L'Immoraliste», p. 106, note 99.
2. A. Gide, Les Nourritures terrestres, p. 164.
3. Ibid., p. 174.

Dans cette recherche du plaisir, la jouissance est considérée non pas comme un simple plaisir, mais comme l'affirmation de la vie par l'intégration concrète et sensuelle dans l'univers. Le bonheur ne provient pas de la pratique de certaines vertus contraignantes, ni de la satisfaction procurée par les devoirs accomplis, mais des actions procurant le plaisir de vivre et la joie. L'hédonisme devient une façon virile d'explorer le monde, mais comporte quand même des outrances: «Au souvenir de chaque ville j'attachai le souvenir d'une débauche.»¹ La volupté sert comme instrument de révolte par l'accoutumance au plaisir, afin de se détacher de toute morale qui demanderait une soumission, le sacrifice de soi ou de sa vie, au nom de valeurs abstraites.

b. L'affirmation d'une sensualité particulière

Ménalque affirme sa différence par sa pensée individualiste, sa conduite dynamique, et par sa sensualité ambiguë. Il incite à la démoralisation et à la débauche.

J'espère bien avoir connu toutes les passions
et tous les vices; au moins les ai-je
favorisés. (...) me disait encore Ménalque. 2

« Cette recherche de la volupté jusqu'à la débauche et aux «vices» rend équivoque l'enlèvement de l'enfant du foyer familial pour lui enseigner à se détacher de sa famille, et l'inciter à une vie libre.

Le père était là, près de la lampe; la mère
cousait; la place d'un aïeul restait vide;
un enfant, près du père, étudiait; — et mon

1. A. Gide, Les Nourritures terrestres, p. 188.

2. Ibid., p. 158.

coeur se gonfla du désir de l'emmener avec moi sur les routes.

Le lendemain je le revis, comme il sortait de l'école; le surlendemain je lui parlai; quatre jours après il quitta tout pour me suivre. Je lui ouvris les yeux devant la splendeur de la plaine; il comprit qu'elle était ouverte pour lui. 1

L'épisode de l'excursion en mer qu'entreprend Ménalque, avec trois amis et quatre «mousses», prend la connotation d'une odyssée homosexuelle.² Et les rencontres avec de jeunes garçons, par le disciple de Ménalque, deviennent équivoques à cause de certaines descriptions fortement teintées de pédérastie, dont voici quelques exemples:

La nuit, j'allais dormir au fond des granges;
Le postillon venait me retrouver dans le foin. 3

Il y eut des couches où m'attendaient des courtisanes; d'autres où j'attendais de jeunes garçons. 4

La description d'une telle sensualité et le fait de l'inclure dans un ouvrage qui semble chanter les joies de l'existence dans un monde paradisiaque, témoigne du défi que Gide lance à la morale puritaine et à sa formation étroite. Ceci démontre le changement qui s'est opéré en lui-même et la volonté d'assumer entièrement cette sensualité pédérastique.

c. L'instantanéité

Ménalque entretient un élan sensuel en se concentrant sur l'instant jusqu'à l'abolition de la conscience.

1. A. Gide, Les Nourritures terrestres, p. 186.

2. Ibid., p. 190.

3. Ibid., p. 208.

4. Ibid., p. 221.

Et je pris ainsi l'habitude de séparer chaque instant de ma vie, pour une totalité de joie, isolée; pour y concentrer subitement toute une particularité de bonheur; de sorte que je ne me reconnaissais plus dès le plus récent souvenir. 1

Vivre concentré dans l'instant permet de rejeter le passé et d'échapper à tout déterminisme moral, religieux ou social. Cela constitue une façon de jouir en abolissant tout devoir ou toute obligation. C'est ce que Ménalque enseigne à Myrtil:

Crois-tu pouvoir, en cet instant précis, goûter la sensation puissante, complète, immédiate de la vie, — sans l'oubli de ce qui n'est pas elle? L'habitude de ta pensée te gêne; tu vis dans le passé, dans le futur et tu ne perçois rien spontanément. Nous ne sommes rien, Myrtil, que dans l'instantané de la vie; tout le passé s'y meurt avant que rien d'à venir y soit né. Instants! Tu comprendras, Myrtil, de quelle force est leur présence! car chaque instant de notre vie est essentiellement irremplaçable: sache parfois t'y concentrer uniquement. 2

En éprouvant des sensations sans aucune influence extérieure, il lui semble établir un contact direct, nu, avec la vie. Mais on décèle ici une dissociation entre le moi moral et social, et le moi sensuel de l'individu. Ne pouvoir jouir qu'en abolissant la mémoire, et avec elle la conscience morale, démontre encore l'emprise de la morale puritaine qui s'oppose à cette volonté de jouissance. Toutefois, cette concentration dans l'instant lui permet de se dépouiller de tout ce qui serait étranger à son moi profond et strictement

1. A. Gide, Les Nourritures terrestres, p. 172.

2. Ibid., pp. 189-190.

individuel. Ménalque dépasse ainsi l'inhibition ressentie par André Walter face à la sexualité. Il peut vivre, jouir, sans être écartelé entre les demandes de la chair et les exigences de sa conscience dominée par les anciens interdits de sa première morale d'enfant. Ménalque semble avoir réussi à soutirer les désirs à l'emprise du sur-moi. Car la jouissance ignore la culpabilité ressentie par André Walter.

L'instant vécu détaché du passé et de l'avenir permet de goûter à la vie, aux pulsations de son être, d'une façon directe, selon la température, la saison, le goût et l'inspiration du moment même. L'instant est vécu ainsi comme le microcosme de l'éternel, puisque rien d'autre n'est aussi important. Il démontre cette communion totale avec la nature.

d. L'acte gratuit

De cette instantanéité de la dissociation entre le moi individuel et le moi moral et social, naît aussi un acte qui semble inconséquent et gratuit. L'acte accompli par Ménalque représente et résume les spéculations et ratiocinations auxquelles se livraient certains personnages de Paludes. Le personnage du philosophe, Alexandre, donne son interprétation de l'acte libre :

Il me semble (...) que ce que vous appelez
acte libre, ce serait, d'après vous, un acte
ne dépendant de rien; suivez-moi: détachable
— remarquez ma progression: supprimable,
— et ma conclusion: sans valeur. 1

Répondant au moraliste, Barnabé, qui veut faire «la responsabilité des petits actes de plus en plus grande», le héros romancier de Paludes répond :

1. A. Gide, Paludes, p. 115.

Ce n'est pas les responsabilités que vous faites grandir, ce sont les scrupules. Ainsi vous réduisez encore la liberté. L'acte comme il faut responsable, c'est l'acte libre; nos actes ne le sont plus; ce n'est pas des actes que je veux faire naître, c'est de la liberté que je veux dégager... 1

L'«acte libre», combinant la liberté et l'absence de motif apparent, sera désigné comme «acte gratuit» dans le Prométhée mal enchaîné. C'est ce que Ménalque accomplit lorsqu'il détruit l'«immense parc de Vendée», et dévaste la demeure qui s'y trouvait. Cet épisode se trouve parmi les points culminants de la poursuite du plaisir de Ménalque.

L'an d'après j'étais dans un immense parc de Vendée, non loin des plages. Trois poètes ont chanté l'accueil que je leur fis en ma demeure; ils parlaient aussi des étangs avec les poissons et les plantes, des avenues de peupliers, des chênes isolés et des bouquets de frênes, de la belle ordonnance du parc. Lorsque l'automne vint, je fis abattre les plus grands arbres, et me plus à dévaster ma demeure. (...) L'automne s'éployant sur les arbres couchés fut splendide. 2

Cet acte démontre la force de caractère du personnage qui, d'un geste, se débarrasse de toute attache matérielle. Il s'agit pour lui de se libérer d'une vie sédentaire, soumise aux conventions.

Ménalque aurait pu disposer de ses possessions autrement que par la destruction, mais il affirme ainsi un degré de liberté supérieur parce qu'il peut agir sans être soumis à une préoccupation morale. Il réalise le vœu du héros de Paludes qui voulait échapper aux scrupules et à l'indécision stagnante. C'est dans ce sens que Gide avait écrit:

1. A. Gide, Paludes, p. 119.

2. A. Gide, Les Nourritures terrestres, p. 191.

Agir sans juger si l'action est bonne ou mauvaise. Aimer sans s'inquiéter si c'est le bien ou le mal. 1

Cet acte gratuit conduit à la liberté, en rejetant les notions du permis et du défendu de la morale établie.

En parlant de la conception «atomistique de la vie», Roger Bastide a examiné la notion de liberté que Gide manifeste à travers l'acte gratuit. Il y a, d'abord, la lutte contre le déterminisme héréditaire ou du produit social, qui est aussi un acte de révolte et de défi, et une volonté de «s'échapper surtout à soi-même». ² Ensuite, il y a un élément de surprise ³ provenant du plaisir de la dépersonnalisation, proche de ce que le petit Gide ressentait lorsqu'il allait à son premier bal costumé, et qu'en adulte, il projette à travers le culte de l'instant de Ménalque. Dans cette perspective, l'acte gratuit transforme, métamorphose l'individu, crée un être nouveau et devient ainsi une technique de déification, qui égale l'homme à un Dieu. ⁴

Ainsi l'acte gratuit est d'abord une manière d'esthétique, un divertissement supérieur. Il peut sans doute entraîner à l'héroïsme; mais il peut conduire aussi bien au crime, puisqu'il est complètement immotivé, création imprévue et imprévisible. (...) L'acte gratuit — étant une détente morale — est une relâchement de cette construction du moi, un retour à l'éparpillement, une brusque rentrée dans ce que nous avons appelé la féerie de l'enfance. 5

-
1. A. Gide, Les Nourritures terrestres, p. 156.
 2. Roger Bastide, Anatomie d'André Gide, Presses Universitaires de France, 1972, p. 85.
 3. Ibid., pp. 85-86.
 4. Ibid., pp. 87-88.
 5. Ibid., pp. 93-94.

L'acte gratuit comme technique de déification sera beaucoup plus apparent chez le Ménélaque du Prométhée mal enchaîné et surtout chez les autres personnages de ce même ouvrage, tels que Prométhée et Zeus, le banquier. Quant à l'aspect de l'acte gratuit qui pourrait conduire à l'héroïsme et au crime, cela se trouve surtout chez le personnage de Lafcadio dans les Caves du Vatican. Cependant, cette lutte contre le déterminisme, ce désir d'évasion de soi, ce pouvoir de se transformer selon ses désirs, et ce divertissement féerique dans un acte gratuit, nous les trouvons tous chez le premier Ménélaque, celui du «Fragment» et des Nourritures terrestres. Cet acte gratuit prendra différentes significations, ou résonances, selon la nature des personnages et des situations. Mais bien avant que Gide en parle explicitement comme d'un «acte gratuit», dans le Prométhée mal enchaîné, il l'a présenté avec le personnage de Ménélaque.

e. La transcendance du plaisir

Au premier abord, il semble que pour Ménélaque la quête du bonheur est une poursuite solitaire. De ses amours, il ne retient que l'aspect volatil du plaisir ou de la conquête. Même dans la conquête, il ne semble goûter qu'un plaisir égoïste, car l'être aimé, ou l'objet de son désir, n'a pas de valeur en soi, seul compte le plaisir goûté dans l'instant.

J'avais la prétention de n'aimer point
quelqu'un homme ou femme, mais bien
l'amitié, l'affection ou l'amour. En
le donnant à l'un, je n'eusse pas
voulu l'enlever à quelque autre, et
ne faisais que me prêter. 1

1. A. Gide, Les Nourritures terrestres, p. 188.

Il ne faudrait pas conclure que Ménalque pratique seulement un égoïsme voluptueux, car il y a un second aspect de son hédonisme qui l'amène à transcender le simple plaisir.

On sent chez Ménalque un besoin de rééducation, une volonté exercée pour s'habituer à la jouissance, à l'abandon aux désirs devant lesquels tous les autres personnages des ouvrages antérieurs éprouvaient des appréhensions et des inhibitions. Cette poursuite du plaisir exposée à travers Ménalque semble à la fois un défoulement et un exercice de la volonté qui veut faire contrepoids aux privations subies dans le passé et à ce qui reste en Gide de cette conscience puritaine, pour ainsi rétablir un équilibre intérieur, un état d'harmonie entre les forces antagonistes à l'intérieur de son moi.

Puisque pour Ménalque, l'être humain participe de cette source divine de la création,¹ il n'y a pas de contradiction entre les plaisirs de l'esprit et les plaisirs sensuels. Tous les deux sont logés à la même enseigne: ils sont les signes de la richesse de la nature et l'expression d'un optimisme fondamental, puisque l'homme n'est pas placé sous le signe du péché, dans un monde d'expiations, mais dans un Eden où il peut s'accomplir et s'épanouir.²

Certes, Ménalque semble goûter à la vie à travers les sens; cependant, le fait de ne jamais s'attacher à un être ne montre pas simplement un abandon aux sens mais plutôt la volonté de rester libre de toute attache. J. Hytier écrit:

Il y avait d'abord dans les Nourritures une recherche de l'immanence de la volupté, à laquelle succède une transcendance du plaisir.³

1. A. Gide, Les Nourritures terrestres, p. 184.

2. Germaine Brée, André Gide, l'insaisissable Protée, p. 79.

3. Jean Hytier, André Gide, Alger, Charlot, 1946, p. 20.

A la pratique de l'abandon au plaisir succède celle de l'abstinence qui lui procure un autre genre de sensations.

Seul, je goûtai la violente joie de l'orgueil. J'aimais me lever avant l'aube (...). Je me plaisais à d'excessives frugalités, mangeant si peu que ma tête en était légère et que toute sensation me devenait une sorte d'ivresse. J'ai bu de bien des vins depuis, mais aucun ne donnait, je sais, cet étourdissement du jeûne, au grand matin ce vacillement de la plaine, avant que, le soleil venu, je ne dorme au creux d'une meule. 1

L'exaltation de ce genre d'ivresse, se retrouve aussi chez le Ménalque de l'Immoraliste, et dans les deux cas elle s'apparente au sentiment de l'ivresse décrit par Nietzsche: «L'essentiel, dans l'ivresse, c'est le sentiment d'intensification de la force, de la plénitude.»² Nietzsche parle aussi de l'ivresse de l'excitation sexuelle et de l'ivresse de la volonté et celles-ci sont présentes chez Ménalque. Pour celui-ci la poursuite du plaisir, comme les exercices de la volonté, semblent faire partie d'une méthode permettant d'atteindre l'impression globale de sa propre existence.

Le pain que j'emportais avec moi, je le gardais parfois jusqu'à la demi-défaillance; alors il me semblait sentir moins étrangement la nature et qu'elle me pénétrait mieux; c'était un afflux du dehors; par tous mes sens ouverts j'accueillais sa présence; tout, en moi, s'y trouvait convié. 3

Grâce à cette sorte d'ivresse, il éprouve un contact direct avec la nature et la vie. À travers ce sensualisme apparaît

1. A. Gide, Les Nourritures terrestres, pp. 186-187.
2. Friedrich Nietzsche, Crépuscule des idoles, texte établi par G. Colli et M. Montinari. Traduit par Jean-Claude Hémery, N.R.F., Coll. Idées, Gallimard, 1974, p. 92.
3. A. Gide, Les Nourritures terrestres, p. 187.

un abandon qui n'est pas un simple laisser-aller, c'est un abandon voulu, où l'on sent la détermination de l'individu de vouloir tout goûter, mais en restant maître de la situation. Éprouver du plaisir en se levant avant l'aube, pratiquer le jeûne jusqu'à la demi-défaillance, c'est, en fait, jouir de l'exercice de sa volonté, et de la force de sa détermination. Ménalque exerce sa volonté en vue d'une complète maîtrise de soi. Ces exercices comportent l'intervention de la raison. Sa libre pensée est exaltée par la force morale.

L'hédonisme de Ménalque n'est donc pas un simple «abandon à soi» et à tout plaisir. C'est la raison qui contrôle le corps, et non pas l'inverse. C'est un abandon choisi et volontaire permettant à l'individu de garder sa lucidité et de revenir sur ses pas s'il le désire. Gide montre l'opposition entre l'hédonisme de Ménalque et celui d'Hylas. Ce dernier a poursuivi le plaisir jusqu'à perdre sa personnalité et le contrôle des sens, et déclare:

...Et chacun de mes sens a eu ses plaisirs.
Quand j'ai voulu rentrer en moi, j'ai trouvé
mes serviteurs et mes servantes à ma table;
je n'ai plus eu la plus petite place où
m'asseoir. La place d'honneur était occupée
par la Soif; d'autres soifs lui disputaient
la belle place. (...)

Désirs! Beaux désirs, je vous apporterai
des grappes écrasées; j'emplirai de nouveau
vos énormes coupes; mais laissez-moi rentrer
dans ma demeure (...). 1

Ce passage annonce déjà la critique que Gide opposera aux aspects excessifs des Nourritures terrestres dans Saül, où l'on trouve le roi prisonnier de ses propres désirs. Par contre, chez Ménalque la volupté est accompagnée par l'exercice de la

1. A. Gide, Les Nourritures terrestres, pp. 200-201.

raison, pour que les désirs ne s'emparent pas de la personnalité et ne fassent pas de l'individu un esclave de ses désirs. C'est ainsi que le personnage de Ménalque se dresse à la fois comme le représentant d'un hédonisme sensuel et aussi comme l'apôtre du dénuement qui transcende le plaisir.

3. LA CROYANCE INDIVIDUELLE

a. La solution du conflit entre la satisfaction du désir et l'enseignement de l'Évangile

À travers l'enseignement et la conduite de Ménalque on constate un désir d'apporter une nouvelle interprétation du monde et de la vie. Cette nouvelle vision du monde, et celle du rôle que tout individu doit jouer dans l'univers, sont rendues possibles grâce à une croyance purement personnelle. Ménalque n'est ni un croyant traditionnel, ni même un athée; l'athéisme comporterait des règles et principes à suivre tout comme la religion établie, et Ménalque désire avant tout être et rester libre. Il entretient une religion à tendance panthéiste, «naturelle», qui considère Dieu comme une ^{synthèse} des forces opérant dans la nature et «révélée par la vie apparemment consciente et ordonnée de l'univers matériel».¹

Dès les Cahiers d'André Walter, les déchirements intérieurs d'André Walter jetaient un doute sur la validité des valeurs religieuses apprises. Dans le Voyage d'Urien, le personnage d'Ellis proclame que la route vers Dieu n'est pas la même pour tous: «Pour chacun la route est unique et chaque route mène à Dieu. (...) rien ne finit qu'en Dieu».² À travers le personnage de Ménalque, Gide reprend cette orientation

1. Catharine Savage, André Gide. L'évolution de sa pensée religieuse, Paris, A.G. Nizet, 1962, p. 71.

2. A. Gide, Le Voyage d'Urien, pp. 60-61.

individualiste vis-à-vis de la religion chrétienne et traduit le besoin de résoudre l'opposition entre la satisfaction des désirs et l'enseignement de l'Évangile. Après son deuxième voyage en Algérie, Gide avait pensé écrire ce qu'il appelait «Le Christianisme contre le Christ». Cet ouvrage condamnerait l'idéalisme restrictif et punitif de l'enseignement religieux établi qui lui semblait avoir déformé les paroles du Christ. Dans son Journal, Gide avait donné un aperçu de son interprétation personnelle des Écritures:

On en viendra bientôt, je pense, à dégager les paroles du Christ, pour les laisser paraître plus émancipatrices qu'elles ne le paraissent jusqu'alors. Moins ensevelies, elles paraîtront plus dramatiquement, niant enfin la famille (et l'on s'autorisera de cela pour la supprimer), tirant l'homme lui-même de son milieu pour une carrière professionnelle et lui enseignant par son exemple et par sa voix à n'avoir plus de possessions sur la terre, plus de lieu où reposer sa tête. O avènement de cet «état nomade», toute mon âme te souhaite! où l'homme, sans foyer clos, ne localisera pas plus son devoir ou son affection que son bonheur, sur tels êtres. 1

Les Nourritures terrestres présentent l'image d'un Dieu panthéiste, présent partout dans l'univers. Se rappelant les mots de Ménalque, le narrateur dit plus loin:

Où que tu ailles, tu ne peux rencontrer que Dieu. — Dieu, disait Ménalque: c'est ce qui est devant nous. 2

Au lieu d'un Dieu transcendant et surnaturel, ce disciple enseigne: «Nathanaël, il ne faut parler de Dieu que naturellement.»³ Le caractère vague de cette croyance, l'incitation de

1. A. Gide, Journal 1889-1939, p. 96.

2. A. Gide, Les Nourritures terrestres, p. 155.

3. Ibid., p. 168.

Ménalque à la garder diffuse, le manque de tout précepte rigoureux auquel il faudrait se soumettre, indiquent surtout une volonté de simplifier toute croyance, pour ne garder que ce qui pourrait aider l'homme à mieux vivre sur la terre. Le disciple de Ménalque, le narrateur, accepte l'existence de Dieu comme il le fait pour l'existence du monde, sans aucun désir de vouloir pousser cette connaissance plus loin:

Je veux bien que, l'existence une fois admise, celle de la terre et de l'homme et de moi paraisse naturelle (...). 1

Des raisonnements prouvant l'existence de Dieu, ce disciple n'en retient qu'un, celui de Dieu qui est Amour. Cette conception se rapproche dangereusement de l'idée de Dieu se confondant avec le plaisir même.

Il y en a qui prouvent Dieu par l'amour que l'on sent pour Lui. Voilà pourquoi, Nathanaël, j'ai nommé Dieu tout ce que j'aime, et pourquoi j'ai voulu tout aimer. 2

Mais en dépit de ce qui précède, le narrateur enseigne à Nathanaël de ne retenir que sa conception personnelle; «Nathanaël, préfère-leur ton Dieu.» 3

Cette notion de Dieu, loin d'être celle d'un être tout-puissant et punisseur, auquel l'homme devrait rendre compte, exprime au contraire une conception démystifiée de l'être suprême et dépendante de l'idée que s'en fait l'individu. Il ne reste qu'une foi toute personnelle, subjective, conçue selon les critères, besoins et exigences de l'individu.

1. A. Gide, Les Nourritures terrestres, p. 168.

2. Ibid., p. 170.

3. Ibid.

Dans cette évolution de la pensée religieuse telle qu'elle se manifeste dans les Nourritures terrestres, on peut noter l'influence de Nietzsche et surtout du thème de la «mort de Dieu». ¹ Dès El Hadj, à travers la mort du Prince, Gide avait présenté le concept de Dieu comme dépendant de la foi de l'homme. ² Et c'est ce qui ressort de la croyance de Ménalque et de son disciple. Ce dernier ne distingue pas l'existence de Dieu de la représentation qu'il s'en fait.

Moi aussi j'ai su louer Dieu, j'ai chanté
pour Lui des cantiques, — et je crois même,
ce faisant, l'avoir parfois un peu surfait. ³

L'identification de Dieu avec l'amour, et avec le «tout» est une conception de la divinité perçue comme enfermant la totalité de la jouissance de la vie. L'effet de l'enseignement de Ménalque, qui résout le conflit entre la croyance et la satisfaction du désir, se compare ainsi à une renaissance à la vie. C'est l'expérience ressentie par le disciple de Ménalque.

Il semblait que tout mon être eût comme un
immense besoin de se retremper dans le neuf.
J'attendais une seconde puberté. Ah! refaire
à mes yeux une vision neuve, les laver de
la salissure des livres (...) .
Je tombai malade; je voyageai, je rencontrai
Ménalque, et ma convalescence merveilleuse
fut une palingénésie. Je renaquis avec un
être neuf, sous un ciel neuf et au milieu de
choses complètement renouvelées. ⁴

En vertu de cette croyance qui déculpabilise l'homme et sa

1. A. Gide, El Hadj, dans Romans, récits et soties, oeuvres lyriques, pp. 353-354.
2. Yvonne Davet, «Notice» pour El Hadj, dans Romans, récits et soties, oeuvres lyriques, p. 1508.
3. A. Gide, Les Nourritures terrestres, p. 170.
4. Ibid., p. 161.

poursuite du plaisir, le disciple de Ménalque conclut :
 «Nathanaël, je ne crois plus au péché.»¹ Ainsi, au lieu d'être relégué à vivre dans l'ombre du péché, l'homme est en possession de la «lumièrfe» qui éclaire sa quête.

Et tu seras pareil, Nathanaël, à qui
 suivrait pour se guider une lumière
 que lui-même tiendrait en sa main. 2

L'homme est donc en possession des moyens permettant son accomplissement. Il ne tient qu'à lui de se libérer, de s'émanciper et de s'élever jusqu'au bonheur qui se confond avec la possession de son Dieu sur terre. Étant tout, Dieu se trouve partout dans l'univers et propose à l'homme l'amour des formes multiples de la vie. La satisfaction de tout désir est rendue légitime et n'est plus en contradiction avec la pratique de la foi.

b. L'Ascétisme gidien

L'état d'harmonie n'est pas dû simplement à la légitimation du plaisir, ou au rejet des contraintes extérieures imposées par la religion qui agitait l'épouvantail des châtiments éternels. Cette harmonie intérieure est possible parce que l'abandon aux désirs est contrebalancé par le libre renoncement.,

La satisfaction des désirs ne devient pas une simple acceptation vulgaire de la licence. L'homme doit profiter des nourritures terrestres mises à sa disposition; il affirme ainsi une partie de son humanité, mais cela ne constitue pas toute son ambition. Pour qu'il justifie sa raison d'être sur terre il doit acquérir une «saveur propre» que ne procure pas la seule poursuite du plaisir. Comme est vaine la recherche exclusive du

1. A. Gide, Les Nourritures terrestres, p. 171.

2. Ibid., p. 155.

bonheur de l'âme, de même le simple abandon aux désirs serait un obstacle à notre équilibre intérieur.

Le bonheur de Ménélaque vient de cet élan du cœur qui se livre avec ardeur et enthousiasme, parce qu'il peut jouir des plaisirs qui sont à sa disposition tout en s'imposant des renoncements volontaires:

Mon bonheur venait de ce que chaque source me révélait une soif, et que, dans le désert sans eau, où la soif est inapaisable, j'y préférerais encore la ferveur de ma fièvre sous l'exaltation du soleil. 1

Or ce renoncement au plaisir n'est pas le renoncement à la joie; il permet de goûter aussi à l'exercice de sa volonté et à l'acceptation d'une discipline personnelle. Au début de septembre 1893, en faisant le bilan de son évolution spirituelle, Gide écrivait dans son Journal:

Tous mes efforts ont été portés cette année sur cette tâche difficile: me débarrasser enfin de tout ce qu'une religion transmise avait mis autour de moi d'inutile, de trop étroit et qui limitait trop ma nature; sans rien répudier pourtant de tout ce qui pouvait m'éduquer et me fortifier encore. 2

À travers Ménélaque, nous découvrons le sens que Gide a donné à la parole de l'Évangile qu'il a souvent citée: «Qui veut sauver sa vie (sa personnalité) la perdra.»³ Ainsi cet élan spirituel de Ménélaque n'est pas motivé par la crainte des châtements et de la damnation; c'est au contraire un élan authentique, sincère, qui enrichit l'être.

-
1. A. Gide, Les Nourritures terrestres, p. 185.
 2. A. Gide, Journal 1889-1939, p. 41.
 3. Ibid., p. 49.

L'acte gratuit accompli par Ménalque en plus de témoigner sa volonté de rester libre, prend aussi une signification religieuse, car la destruction du palais exprime la volonté de détruire une fausse valeur, celle de la société matérialiste et capitaliste, qui fait de la propriété la valeur première. Ainsi le Ménalque des Nourritures peut conclure :

Ne croyez pas que mon bonheur soit fait à l'aide de richesses; mon coeur sans nulle attache sur la terre est resté pauvre, et je mourrai facilement. Mon bonheur est fait de ferveur. À travers indistinctement toute chose, j'ai éperdument adoré. 1

À cause de cette libre interprétation de la croyance, il n'y a plus cette dichotomie au sein de l'être entre l'âme et le corps, la chair et l'esprit, la foi et la raison. Les désirs renforcent la soif de vivre, et la ferveur enrichit la vie même.

Ainsi l'homme se situe sur cette terre, dans toute son innocence, et dans toute sa dignité. Il ne vit plus d'expiations ou de repentirs, mais se trouve sur terre, à sa place véritable, parmi l'abondance des choses. Mais la religion chrétienne, en commençant par le dogme de la Chute, nous apprend à nous méfier de la nature humaine, à la contrôler, la maîtriser pour que l'homme puisse ensuite cultiver un élan spirituel vers Dieu. Le rôle que joue Ménalque est donc à la fois celui d'un hérétique, et celui d'un prophète d'une nouvelle interprétation des Écritures qui légitime une morale individualiste et personnelle. Mais derrière le masque de Ménalque se trouve Gide, et à son sujet Catharine Savage écrit :

Par conséquent, Dieu, n'exigeant plus la mutilation de l'homme, n'était plus le même

1. A. Gide, Les Nourritures terrestres, p. 191.

Dieu; on avait mal interprété ses demandes et on avait fait de l'univers une idée tout à fait fausse. Le vrai Dieu est un Être qui désire le bonheur naturel et non pas suraturel de ses créatures. 1

Par cette interprétation de Dieu et de la création selon sa perception personnelle, Ménélaque pose le problème du libre arbitre, avec tous les bénéfices d'une croyance libre et émancipatrice, mais avec aussi toutes les conséquences qui peuvent découler d'une interprétation trop libre des Écritures. Ce que Gide traitera, dans une autre perspective, dans la Symphonie pastorale, s'ébauche déjà dans les Nourritures terrestres.

La nouvelle version individualiste de la religion, qui légitime les revendications d'une morale particulière, Gide la découvre dans son interprétation de l'Évangile. Dans Si le grain ne meurt, Gide écrit:

Il commençait bientôt à m'apparaître que le devoir n'était peut-être pas pour chacun le même, et que Dieu pouvait bien avoir lui-même en horreur cette uniformité contre quoi protestait la nature, mais à quoi tendait, me semblait-il, l'idéal chrétien, en prétendant mater la nature. Je n'admettais plus que morales particulières (...). Je me persuadais que chaque être, ou tout au moins: que chaque élu, avait à jouer un rôle sur la terre, le sien précisément, et qui ne ressemblait à nul autre; de sorte que tout effort pour se soumettre à une règle commune devenait à mes yeux trahison; oui, trahison, et que j'assimilais à ce grand péché contre l'Esprit «qui ne serait point pardonné», par quoi l'être particulier perdait sa signification précise, irremplaçable, sa «saveur» qui ne pouvait lui être rendue. 2

1. Catharine Savage, André Gide. L'Evolution de sa pensée religieuse, p. 69.
2. A. Gide, Si le grain ne meurt, p. 542.

Le fait d'assumer sa différence est présenté comme un devoir requis par Dieu. La portée de cette nouvelle croyance, a été déjà décrite par Catharine Savage.

(...) il prit le parti (...) de faire une interprétation individualiste de la doctrine chrétienne (si individualiste qu'elle n'est plus guère chrétienne), ce qui permettait en même temps à sa raison de s'exercer dans la voie critique, à ses instincts sexuels de se croire légitimes, et à sa spiritualité de se satisfaire dans une profession de foi à sa guise. 1

En adoptant une position individualiste, Gide avait voulu mettre fin à cette emprise d'une morale puritaine et d'une religion qui le condamnait au remords. C'est par rapport à cette morale de plénitude et d'affirmation de la vie, qui est pour lui en accord avec son interprétation des Évangiles, que Gide dénoncera, plus tard, l'idéal de l'abandon de soi, et le sacrifice inutile, illustrés par le personnage d'Alissa dans La Porte étroite. Ainsi même dans sa révolte, et dans ses attaques les plus véhémentes, Gide reste malgré tout attaché aux Évangiles. Et la publication de Numquid et tu...? démontrera encore mieux cet attachement.

1. Catharine Savage, André Gide. L'Évolution de sa pensée religieuse, p. 57.

CHAPITRE III

LA PORTÉE DE MÉNALQUE DANS
LA VIE ET L'OEUVRE D'ANDRÉ GIDE

1. RAPPORTS ENTRE L'AUTEUR ET SON PERSONNAGE

a. Le dépassement des inhibitions sexuelles

L'expérience de libération de Ménalque est une réalité vécue par Gide même; et à travers le personnage, il ne fait que l'exprimer dans l'oeuvre d'art. Ce personnage représente l'aboutissement d'un long effort pour trouver la solution à des conflits intérieurs.

Gide avait éprouvé, face à la sexualité, un malaise indépendamment de son orientation sexuelle. À ce sujet, il écrit dans Si le grain ne meurt:

Je n'acceptais point de vivre sans règles,
et les revendications de ma chair ne savaient
se passer de l'assentiment de mon esprit.
Ces revendications, si elles eussent été
plus banales, je doute si mon trouble en
eût été moins grand. Car il ne s'agissait
point de ce que réclamait mon désir, aussi
longtemps que je croyais lui devoir tout
refuser. ¹

Pendant ses voyages en Afrique du nord, il avait pu dépasser certaines inhibitions sexuelles, mais le problème n'était pas résolu complètement. De plus, aux difficultés éprouvées par Gide, face à la sexualité, s'ajoutent celles qu'éprouvait sa femme, ce qui mettait les deux époux dans une situation pénible. Madeleine avait été élevée dans le même milieu austère et puritain que son mari, et avait été traumatisée dans son adolescence par la découverte de l'inconduite de sa propre mère.² Face au mariage, Madeleine avait exprimé de l'inquiétude et de la peur,³ et ne semblait éprouver

1. A. Gide, Si le grain ne meurt, p. 550.

2. A. Gide, Et nunc manet in te, p. 1127.

3. Jean Delay, La Jeunesse d'André Gide, p. 556.

qu'un amour de «cœur et d'âme».¹ À cause de ses propres inhibitions et de celles de sa jeune femme, Gide s'est trouvé dans les premiers mois de mariage encore une fois dans une impasse.

Le problème sexuel par rapport à sa femme découle, pour Gide, en partie de son ancienne idéologie teintée de mysticisme voulant que l'amour parfait exclue toute possession charnelle:

(...) j'avais pris le parti de dissocier le plaisir de l'amour; et même il me paraissait que ce divorce était souhaitable, que le plaisir était ainsi plus pur, l'amour plus parfait, si le cœur et la chair ne s'entr'engageaient point.²

Dans Et nunc manet in te, Gide écrit:

Je m'étonne aujourd'hui de cette aberration qui m'amenait à croire que, plus mon amour était éthéré, et plus il était digne d'elle — gardant cette naïveté de ne me demander jamais si la contenterait un amour tout désincarné.³

La solution précaire que Gide adopte face à ce dilemme est une conséquence de la dissociation entre l'affectif et le sensuel,⁴ et de son inhibition face à la femme en général. Continuant

-
1. Expression de Claude Martin, La Maturité d'André Gide de «Paludes» à «L'Immoraliste», p. 98.
 2. A. Gide, Si le grain ne meurt, p. 552.
 3. A. Gide, Et nunc manet in te, p. 1128.
 4. L'importance de cette dissociation entre l'affectif et le sensuel comme résultant des problèmes de l'éducation et de la formation reçues par Gide, a été déjà relevée par: Henri Planche, Le Problème de Gide, Éditions Téqui, Paris, 1952, pp. 63-78; Maurice Marsolet, André Gide l'enchaîné, Librairie Raymond Picquot, 1955, pp. 20, 25-32; et Jean Delay, La Jeunesse d'André Gide, surtout dans le tome II, pp. 519-556.

cette explication, Gide ajoute:

Que mes désirs charnels s'adressassent à d'autres objets, je ne m'en inquiétais donc guère. Et même j'en arrivais à me persuader confortablement, que mieux valait ainsi. Les désirs, pensais-je, sont le propre de l'homme; il m'était rassurant de ne pas admettre que la femme en pût éprouver de semblables; ou seulement les femmes de «mauvaise vie». 1

Le fait de ne pas s'inquiéter d'une prise de position, et qu'il lui était «rassurant» d'adresser ses désirs à «d'autres objets» montre la présence d'une inhibition, qui, à ce moment-là, était peut-être inconsciente. La définition de l'inhibition, par rapport au comportement de l'individu, faite par Karen Horney qui est une psychanalyste dissidente de l'école freudienne, apporte de la lumière sur ce sujet:

Une inhibition consiste en une incapacité à faire, sentir ou penser certaines choses et a pour rôle d'éviter l'angoisse qui surgirait si la personne tendait de faire, de sentir ou de penser ces choses. Aucune angoisse n'est alors présente à la conscience, et aucune capacité de surmonter l'inhibition par un effort conscient. 2

Or telle semble la situation de Gide au tout début du mariage, lorsque, sans aucune explication avec sa femme,³ il cherche la satisfaction de ses désirs sexuels ailleurs, et retourne à son orientation pédérastique. Dans le même passage cité plus haut, Gide continue sa description:

-
1. A. Gide, Et nunc manet in te, p. 1128.
 2. Karen Horney, La Personnalité névrotique de notre temps, Trad. Jean Paris, Paris, L'Arche, 1953, p. 40.
 3. A. Gide, Et nunc manet in te, p. 1129.

Telle était mon inconscience, il faut bien que j'avoue cette énormité, et qui ne peut trouver d'explication ou d'excuse que dans l'ignorance où m'avait entretenu la vie, ne m'ayant présenté d'exemples que de ces admirables figures de femmes, penchées au-dessus de mon enfance: de ma mère d'abord, de Mlle Shackleton, de mes tantes Claire et Lucile, modèles de décence, d'honnêteté, de réserve, à qui le prêt du moindre trouble de la chair eût fait injure, me semblait-il. Quant à mon autre tante, la mère de Madeleine, son inconduite l'avait aussitôt déconsidérée, l'avait exclue de la famille, de notre horizon, de nos pensées. 1

Comme résultat de sa formation austère et puritaine, Gide ne peut accepter chez la même femme un être vertueux et celle qui éprouve des désirs sexuels. Cette dissociation lui fait voir d'un côté, les femmes vertueuses pour lesquelles il fallait un pur respect, et de l'autre, les femmes de «mauvaise vie» et donc vouées à la damnation. Puisque Madeleine était comparable à ces «admirables figures de femmes» de son enfance, toute possession charnelle serait une profanation et un sacrilège. Cela suffisait pour inhiber tout élan charnel. Cette «inconscience» dont parle Gide, provenait de ses propres inhibitions mais celles-ci semblent découler en partie au moins de son milieu puritain² et de son époque. Karen Horney explique l'inhibition en rapport aux facteurs culturels:

La prise de conscience d'inhibitions personnelles peut rester impossible si celles-ci coïncident avec des formes d'inhibitions socialement approuvées ou avec certaines idéologies. Par exemple, un patient qui éprouvait de graves inhibitions en approchant les femmes demeurerait ignorant de ce fait, car il justifiait sa

1. A. Gide, Et nunc manet in te, p. 1128.

2. Jean Delay, La Jeunesse d'André Gide, tome II, p. 533.

conduite par l'idée du caractère sacré
du beau sexe. 1

Pour Gide, l'inhibition ne restera complète que vis-à-vis de sa femme puisqu'il l'associait à l'image de sa mère. Le rôle inhibitoire de certains facteurs de l'idéologie de l'époque n'était pas assez grave pour que Gide ne les dépasse, comme le prouvent ses essais de normalisation. D'ailleurs, ces essais auraient peut-être réussi si Gide n'avait pas subi l'influence néfaste de sa mère, puis de Pierre Louys, en révoquant les interdits de son enfance² et la peur d'être « vitriolé »³. Comme le démontre bien J. Delay, l'angoisse, la nervosité, et un certain sentiment d'infériorité face à la femme, expliquent les raisons pour lesquelles Gide s'est tourné ailleurs.⁴ Les effets de l'angoisse à ce sujet sont très importants et Karen Horney l'indique clairement :

Une angoisse intense touchant les relations sexuelles dépouillera celles-ci de tout attrait; et si une personne en demeure inconsciente elle aura le sentiment que les relations sexuelles n'ont aucun sens. 5

Ceci explique pourquoi Gide avait interprété cette sorte d'« in-différence » envers la femme comme découlant de sa « nature » pédérastique. Puisque ses jeux pédophiles,⁶ en compagnie d'adolescents consentants, étaient couronnés de plus de succès

1. Karen Horney, La Personnalité névrotique de notre temps, p. 42.
2. A. Gide, Si le grain ne meurt, pp. 566-570.
3. Ibid., pp. 605-606.
4. Jean Delay, La Jeunesse d'André Gide, tome II, pp. 540-541.
5. Karen Horney, La Personnalité névrotique de notre temps, p. 43. Jean Delay souligne le fait que « la seule anomalie notable dans la constitution de Gide n'était pas d'ordre sexuel mais d'ordre nerveux. » La Jeunesse d'André Gide, tome II, p. 526.
6. Jean Delay, ibid., p. 523.

que ses relations hétérosexuelles, il avait cru trouver là une justification de sa «normale».

La tentative auprès de Mériem, cet effort de «normalisation» était resté sans lendemain, car il n'allait point dans mon sens; à présent je trouvais enfin ma normale. Plus rien ici de contraint, de précipité, de douteux; rien de cendieux dans le souvenir que j'en garde. 1

Ce penchant pouvait donner d'autant plus de satisfactions que cela laissait intact la dissociation entre l'amour et le plaisir, et ceci lui permettait de continuer à aimer Madeleine d'un amour de cœur et d'âme.

Ma joie fut immense et telle que je ne la puisse imaginer plus pleine si de l'amour s'y fût mêlé. Comment eût-il été question d'amour? Comment eussé-je laissé le désir disposer de mon cœur? Mon plaisir était sans arrière-pensée et ne devait être suivi d'aucun remords. 2

La possibilité de pouvoir satisfaire joyeusement ses impulsions sexuelles sans être déchiré par aucun remords et sentiment de culpabilité, était aux yeux de Gide une véritable libération psychologique, un pas en avant vers son affranchissement face à ses propres inhibitions et aux exigences de sa conscience puritaine. Par rapport aux mœurs et aux lois conventionnelles, son attitude individualiste et son interprétation personnelle des Écritures justifiait et légitimait à ses propres yeux sa «nature» et sa «normale». Du point de vue psychologique, son propre code de valeurs individualistes et particulières lui permettait de vivre pleinement et d'éprouver un certain équilibre intérieur. Considérant désormais son penchant

1. A. Gide, Si le grain ne meurt, p. 593.

2. Ibid.

pédérastique comme faisant partie de sa «normale», Gide l'assume entièrement et décide non seulement d'être sincère avec lui-même et ses convictions, mais aussi de l'exprimer en littérature. Cela explique la raison pour laquelle Gide décide de publier les Nourritures terrestres même si cela peut causer «un crak monstre» dans sa famille,¹ et défend avec véhémence les «pages terribles» contre Marcel Drouin, son ami et futur beau-frère.

Ménalque représente un moment capital et marque un tournant dans la vie et l'orientation de la pensée d'André Gide. Ce personnage résume cette révolution intérieure qui s'annonçait dans le Journal de 1893 et qui se concrétise dans les premiers voyages en Afrique du Nord. À travers les Nourritures terrestres et l'Immoraliste, il incarne cette nouvelle vision de l'homme libéré des déchirements intérieurs, et des sentiments de culpabilité et de dévalorisation de soi.

La vision panthéiste du monde, exprimée par Ménalque, met fin d'une façon définitive à ce monde manichéen du Bien et du Mal qu'on retrouvait en littérature à travers le personnage d'André Walter. Ménalque substitue aux notions du Bien et du Mal une éthique en fonction des besoins de l'individu. À la place de l'idéalisme mystique d'André Walter, il apporte une vision plus naturelle et païenne qui souligne la relativité des valeurs de la société établie, et résout les antagonismes des personnages antérieurs.

Face à la sexualité André Walter restait interdit: l'onanisme le hantait,² la seule pensée de relations charnelles avec des prostituées lui faisait horreur,³ et tout désir vis-

1. Lettre de Gide à Paul Valéry, octobre 1896, Correspondance, p. 282.

2. A. Gide, Les Cahiers d'André Walter, pp. 102, 155.

3. Ibid., pp. 38-40, 125.

à-vis de l'être aimé était considéré comme avilissant. La sexualité l'angoissait, le culpabilisait,¹ le dévalorisait à ses propres yeux.² Or, la sexualité qu'André Walter avait en horreur devient pour Ménalque naturelle. Pour un André Walter assoiffé de pureté, la vie offrait peu de satisfactions permises, et avait perdu tout attrait:

(...) un écoeurement, oui, jusqu'à la nausée,
en regardant la vie, la vie qu'il fallait vivre.
— J'aime mieux mon rêve, — mon rêve!...³

Le rêve était une évasion de la réalité, comme son idéal mystique n'était qu'une compensation pour ce sentiment d'avilissement qu'il sentait en lui. Pour Ménalque, la croyance n'apporte aucun sentiment de culpabilité, ou de péché, elle encourage même l'individu à vivre et à jouir de l'existence. Tandis qu'Urien, dans son rêve de voyage, reste interdit devant tout désir, et termine sa quête en cherchant une réponse dans la feuille blanche tenue dans la main d'un cadavre,⁴ Ménalque trouve la solution de ses problèmes dans le monde réel et en assumant toute sa nature humaine; il satisfait non seulement les désirs approuvés par la société mais aussi ceux qui sont défendus. En se projetant dans l'action, par le nomadisme, il semble mettre fin aux débats intérieurs qui paralisaient le personnage romancier de Paludes. Ménalque représente ainsi, en littérature, le processus de libération intérieure qui s'était opéré en Gide-même.

Les personnages antérieurs à la création de Ménalque, comme André Walter, Urien, Tityre de Paludes, étaient la proie du désespoir, lançaient des cris de révolte, secouaient leurs

1. A. Gide, Les Cahiers d'André Walter, pp. 76-77.

2. Ibid., pp. 66, 77, 134.

3. Ibid., p. 39.

4. A. Gide, Le Voyage d'Urien, p. 64.

chaînes, mais étaient incapables de se libérer de leurs inhibitions. À la suite de Ménalque, mais à l'exception de Jérôme, une des caractéristiques de la plupart des personnages masculins sera de manifester l'affirmation de leurs désirs particuliers.

b. L'acceptation de soi et l'expérience de l'émancipation

Du point de vue psychologique, la création de loin la plus importante pour le bien-être de Gide a été celle d'une nouvelle table de valeurs¹ lui permettant de vivre pleinement, d'éprouver un équilibre intérieur et d'échapper à ce sentiment d'«estrangement» qui semblait le conduire au suicide,² et dont il s'était défait en écrivant Paludes. Cette nouvelle table de valeurs, cette nouvelle vision de l'homme et du monde sont le résultat de cette expérience d'une libération, qui permet à Gide de s'accepter pleinement et d'éprouver même le besoin d'assumer un rôle de libérateur envers les jeunes.³ Le 15 décembre 1895, une quinzaine de jours après la rédaction du fragment Ménalque, dans une lettre à P. Valéry, Gide semble exprimer la prise en charge d'une mission libératrice: «Moi, je commence à tenter de débaucher la jeunesse en lui prêchant le Nomadisme (...)».⁴ Malgré cette déclaration quelque peu excessive, Les Nourritures terrestres n'apportent pas un étalage de vices mais plutôt une contestation profonde et dont l'impact dans la société se fera sentir plus tard.

1. L'importance pour Gide, d'«inventer une nouvelle table de la loi» par rapport à l'anomalie sexuelle, a été relevée par Jean-Paul Sartre dans son étude sur Baudelaire. Voir Jean-Paul Sartre, Baudelaire, Gallimard, 1963, pp. 60-63.
2. A. Gide, Si le grain ne meurt, p. 576.
3. A. Gide, Les Nourritures terrestres, p. 227.
4. Lettre de Gide à Paul Valéry, datée du 15 décembre 1895, Correspondance, p. 254.

Gide semble ainsi devenir plus conscient du rôle que l'artiste joue dans la société. Cette expérience de libération, et ce désir d'assumer une mission libératrice se manifestent dans la correspondance de 1897. Dans une lettre du 31 octobre 1897, il écrit à André Ruyters:

Ce que je cherchais à travers les pages de mes Nourritures arrive: état bienheureux; je ne suis plus que compréhension, affection, passion, sensation, action même, oeuvre à écrire et tout ce que tu voudras d'autre: à tout cela, je ne m'oppose plus; je ne m'oppose plus à moi-même (...). Tu m'as rencontré dans cette vie à un tournant de route; rien de tout ce que je te dis ne doit beaucoup t'étonner, car déjà je m'acheminais vers cela et mes Nourritures ne mènent à rien d'autre. (...) elles enseignent déjà une forme nouvelle de dévouement. 1

Un des sens de ce dévouement sera éclairci par un autre passage de la lettre du 17 mai 1897 que Gide adresse à Marcel Drouin.²

A travers Ménalque, Gide présentait, pour la première fois, son idéal de l'homme naturel, libéré des conventions et des moeurs établies. Il est significatif que c'est l'influence de Ménalque, évocateur du monde païen de Virgile, qui produit, par son message, l'expérience de la palingénésie chez son disciple Nathanaël. L'évocation du monde païen rappelle la notion de la relativité des moeurs qui conteste le fondement de celles établies dans la société contemporaine. Ainsi les revendications que Gide assumera avec plus de force plus tard, il les présente déjà avec Ménalque. Dès l'achèvement des

-
1. Lettre de Gide à André Ruyters, datée du 31 octobre 1897, présentée par Yvonne Davet dans Autour des «Nourritures terrestres», pp. 76-77.
 2. D'autres passages de cette lettre ont été présentés à la page 24 de ce mémoire.

Nourritures terrestres, Gide avait déjà entrepris d'écrire «La vie de Ménalque» qui deviendra plus tard l'Immoraliste. Dans la lettre du 17 mai 1897 à Marcel Drouin qui lui avait reproché d'avoir publié des «pages terribles» et révélatrices, sans respecter la promesse faite de ne jamais faire paraître ce qu'il avait de «plus extrême et de plus spécial», Gide répond en défendant sa décision et ajoute :

(...) tant pis si je suis l'objet du scandale, puisqu'«il faut que le scandale arrive». Je t'assure que je me sens très DÉVOUÉ; comprends-moi: j'ai cette folie qui m'exalte de croire à ma vocation, je sens en moi profondément ce qui est humain et ce qui est factice, natif et acquis; ce qui est humain est important, mais dangereux à dire, je le sais. 1

Cette fois-ci, la revendication du scandale ne constitue pas simplement un souhait, ou des mots lancés en l'air, car dans quelques mois Gide va entreprendre la rédaction de Saül. Et, lorsqu'en 1898 il fait lire cette pièce à son ami P. Valéry, ce dernier est choqué par le «violent pédérastisme»² qui s'y trouve exprimé.

Ce qui est frappant dans ce passage de la lettre à Drouin, c'est que Gide utilise les mots «DÉVOUÉ» et «vocation» en rapport avec sa décision d'assumer son homosexualité en littérature. Ces mots évoquent la «mission représentative» que Gide voyait en Oscar Wilde. Il semble qu'avant de l'attribuer à ce dernier, dans son article à la mémoire de

-
1. Lettre de Gide à Marcel Drouin, datée du 17 mai 1897, présentée par Claude Martin, La Maturité d'André Gide de «Paludes» à «L'Immoraliste», p. 197.
 2. Lettres de juillet 1898, de Paul Valéry à Gide, Correspondance, pp. 323-324, 325-326.

l'esthète irlandais,¹ Gide paraît l'assumer lui-même, face à M. Drouin. Ce qui est très significatif dans cette lettre, c'est que, immédiatement après avoir affirmé son «dévouement» et sa «vocation», Gide consacre un passage qui contient en filigrane des évocations du deuxième Dialogue de Corydon. Dans ce dialogue apparaît cette volonté d'instruire la société en faisant la différence entre ce qui est «humain» et «natif» et ce qui est «factice» et «acquis». L'auteur montre que l'homosexualité est aussi humaine et importante que l'hétérosexualité pour comprendre la nature des instincts de l'homme. Il prouve aussi que le fait de considérer seulement l'hétérosexualité comme acceptable est un état «factice» et «acquis» des mœurs contemporaines, puisqu'on s'est basé sur la coutume établie pour porter un jugement sur la nature humaine. Dans la lettre de janvier 1928 à François Porché, Gide, tout en rejetant la thèse d'un «enhardissement progressif» défendue par ce dernier, ajoute:

De même, selon vous, je n'aurais «pris que sur le tard cette détermination d'écrire mes mémoires». Quelques amis communs pourront vous certifier que cette détermination, avec toutes ses conséquences, fut prise dès avant 1900; et non seulement la détermination de les écrire, mais bien aussi celle de les publier de mon vivant. Et de même pour Corydon. 2

1. Dans son article «Oscar Wilde», écrit en décembre 1901 à la mémoire de ce dernier, Gide relate un conte de Wilde où celui-ci indiquait que ce n'était pas le privilège de tous les martyrs de mourir sur la croix. Après le conte, Gide ajoute: «Et qu'Oscar Wilde fût convaincu de sa mission représentative, c'est ce qui m'apparut plus d'un jour!» Dans Prétextes, Mercure de France, 1963, p. 129. Cette «mission» et cet appel au «martyr», ressentis par Gide, ont été relevés, plus tard, aussi par R.M. du Gard et même par Madeleine Gide. Voir François J.-L. Mouret, «À la recherche d'Oscar Wilde dans la vie et l'oeuvre d'André Gide», Cahiers André Gide, 1, p. 175.
2. Lettre de Gide à François Porché, présentée dans l'Appendice de Corydon, Gallimard, 1925, pp. 142-143.

La décision d'inclure dans les Nourritures terrestres les «pages terribles» fort révélatrices, et avec elles le récit de Ménalque, s'inscrit dans une volonté de révolte et de défi face à une société qui n'accepte pas l'individu différent.¹ La portée de Ménalque est immense parce qu'il illustre les nouvelles préoccupations esthétiques, morales et sociales de l'auteur. De plus, il symbolise le rôle de plus en plus «réformateur» qu'entend jouer André Gide.

Ménalque représente l'idéal individualiste gidien, qui englobe à la fois une théorie de la vie et les nouvelles valeurs éthiques. Il est le premier exemple, chez Gide, de l'individu qui fait de la vie une des valeurs essentielles, et qui s'affirme libre et maître de son destin. Il est aussi l'archétype des personnages qui se révoltent, aspirent à la liberté et à l'affirmation de soi tels que Michel de l'Immoraliste, Lafcadio des Caves du Vatican, Bernard des Faux-Monnayeurs et, dans une certaine mesure, il est même le premier modèle de Thésée.

Comme modèle exemplaire de l'individualisme, Ménalque marque un point tournant dans l'oeuvre gidienne car plusieurs personnages ultérieurs seront des révoltés capables de se libérer. L'émancipation, par rapport aux codes moral et social établis, comporte des dangers si l'individu n'a pas en lui un équilibre provenant de l'opposition de forces contraires, mais non antagonistes. La conception de cet équilibre, Gide l'a exprimée chez Ménalque, où la volonté d'affirmation de soi et le désir de jouissance sont contrebalancés par l'aspiration au renoncement et au dénuement et c'est par cette opposition que ce personnage éprouve la richesse de la vie. Dans son Journal Gide écrit:

1. Cet acte de défi se manifeste dans l'oeuvre mais pas encore dans la vie de l'auteur. Voir: G.-P. Collet, «André Gide, épistolier», Entretiens sur André Gide, sous la dir. de M. Arland et J. Mouton, Mouton & Cie, Paris, 1967, p. 73. Voir aussi la lettre du 11 juillet 1902, de Gide à J.-É. Blanche, Correspondance, éditeur Georges-Paul Collet, Cahiers André Gide, 8, Gallimard, 1979, pp. 119-120.

(...) l'étincelle de vie ne saurait jaillir qu'entre deux pôles contraires et d'autant plus belle et grande qu'il est entre eux plus de distance et que chacun de ces pôles reste chargé d'une plus riche opposition. 1

Cet équilibre ne sera pas la qualité de tous les personnages gidien, car la liberté seule n'assure pas la maîtrise du destin. Tel sera le cas pour Saül, Candaule et Michel. Avec Saül, réapparaît, sous une forme nouvelle, une méfiance envers la nature humaine, à cause de ce penchant à l'abandon au plaisir.

c. Ménalque et l'expérience de la catharsis

L'importance du rôle de Ménalque dans l'oeuvre d'André Gide, prouve que ce personnage n'est pas un «bourgeois» que l'auteur détache de lui-même pour le rejeter;² il n'est pas non plus qu'un «personnage-tentation».³ Justin O'Brien fait remarquer que dans les Nourritures terrestres: «Ménalque fait figure et de celui que l'on voudrait être, et de celui qu'on regrette de n'avoir pas été».⁴ Telle est aussi la relation entre ce personnage et Michel dans l'Immoraliste. Lors de leur deuxième rencontre, Michel voit en Ménalque l'incarnation de son propre idéal. Après leur dernière

1. A. Gide, Journal 1889-1939, p. 801.
2. Claude Dessalles, en considérant Ménalque comme un «bourgeois», attribue à ce personnage ce que Gide, dans sa lettre à R. Scheffer, attribuait au «personnage de Michel». Voir Cl. Dessalles, «Ménalque», pp. 51, 53-54.
3. Ibid., pp. 53, 58-60. Dans l'interprétation: «Ménalque ne fut qu'un 'personnage-tentation'», ce critique insiste trop sur l'analogie du personnage gidien avec celui de La Villa sans maître d'Eugène Rouart.
4. Justin O'Brien, Les Nourritures terrestres d'André Gide et les Bucoliques de Virgile, p. 24.

rencontre, Michel sent monter en lui une irritation,¹ car il prend conscience qu'il ne peut vivre aussi libre que Ménalque.

Il est fort significatif que lorsque Gide parle de «bourgeois» dont il a voulu se défaire il n'a pas parlé de Ménalque mais de Michel² et d'autres personnages qui, en effet, sont voués à l'échec. Dans une lettre du 15 juillet 1901, à Marcel Drouin, Gide écrivait :

Jusqu'à présent, j'ai su donner un nom à mes maladies, appeler l'une Candaule, l'autre Saül, l'autre Michel; celle-ci reste informe encore, et par moment me vient cette pensée horrible, c'est que je ne suis pas malade du tout! ³

Dans le «Fragment», les Nourritures terrestres, la «Lettre à Angèle» de juillet 1898, et l'Immoraliste, ce personnage a été toujours présenté comme l'incarnation d'un idéal.⁴ Il expose certains principes individualistes, une nouvelle éthique et cette aspiration de l'auteur à devenir «tel qu'il se veut»,⁵ que Gide avait exprimée dans son Journal de 1892. Cette détermination de se faire «tel qu'il se veut» se retrouve chez Ménalque qui fait du développement de soi un des buts de sa quête. Tout comme ce personnage représentait un idéal pour le disciple des Nourritures terrestres, et pour

1. A. Gide, L'Immoraliste, pp. 436, 437.

2. Lettre de Gide à R. Scheffer, (juillet 1902), Oeuvres Complètes, tome IV, pp. 616-617. Citée par Claude Martin dans La Maturité d'André Gide de «Paludes» à «L'Immoraliste», p. 533.

3. Lettre de Gide à Marcel Drouin, du 15 juillet 1901, citée par Claude Martin, ibid.

4. Que Ménalque exprime la partie idéale de L'Immoraliste, c'est ce qui ressort d'une lettre de H. Ghéon à Gide, datée de juin 1902, Correspondance (1897-1944), tome I, texte établi par Jean Tipy, Gallimard, 1976, p. 437.

5. A. Gide, Journal 1889-1939, p. 29.

Michel dans l'Immoraliste, il en va de même pour Gide qui, à l'image de Ménalque, souhaite s'affirmer pleinement et vivre librement. Lors de la publication de l'Immoraliste, il n'a pas, comme son personnage, subi un procès pour mœurs. Cependant, il entretient déjà le projet de publier ses mémoires et d'écrire Corydon. Gide a transposé en littérature ce qu'il ne pouvait encore assumer en son nom propre, pour ne pas faire souffrir des êtres chers.

La fonction cathartique de Ménalque consiste à permettre à l'auteur d'affirmer idéalement ce qui lui tient à coeur. Ce personnage est parfois le porte-parole de Gide, et cette identification apparaît dans le «récit de Ménalque» :

Il y eut un temps où ma joie devint si grande, que je la voulus communiquer, enseigner à quelqu'un ce qui dans moi la faisait vivre. 1

Avec les années, loin de se désolidariser de ce personnage, Gide semble lui être resté attaché et même s'être identifié à lui. En 1918, lors de la réédition des Nourritures terrestres, l'âge final de Ménalque est changé de quarante à cinquante ans,² presque l'âge-même de l'auteur. À ce sujet, Claude Dessalles écrit : «Le 'Récit' est une réalité revécue».³ Une partie de cette réalité manifestée à travers Ménalque, Gide l'assume ouvertement par la publication de Corydon. Et c'est dans cet ouvrage qu'on trouve la dernière mention de Ménalque dans l'oeuvre littéraire gidienne.⁴

1. A. Gide, Les Nourritures terrestres, p. 186.

2. Variante et date de réédition relevées par D. A. Steel, «Deux textes du 'Récit de Ménalque'», pp. 28, 30. (Déjà mentionné)

3. Claude Dessalles, «Ménalque», p. 45.

4. A. Gide, Corydon, p. 108.

d. Ménalque et l'expression esthétique d'André Gide

La création de Ménalque marque un tournant chez Gide par l'expression d'une nouvelle éthique et d'une nouvelle conception esthétique. Le rejet du symbolisme signifie pour l'écrivain le rejet de toute attitude de soumission, et de toute conception de l'art qui lui semblait se séparer de la vie.

Il semblait qu'en ce temps-là nous fussions soumis, plus ou moins consciemment, à quelque indistinct mot d'ordre, plutôt qu'aucun de nous écoutât sa propre pensée. Le mouvement se dessinait en réaction contre le réalisme, avec un remous contre le Parnasse également. (...) et l'erreur n'était pas de chercher à dégager quelque beauté et quelque vérité d'ordre général de l'inextricable fouillis que présentait alors le «réalisme»; mais bien, par parti pris, de tourner le dos à la réalité. Je fus sauvé par gourmandise... 1

L'art ne sera plus pour Gide une manifestation platonique et abstraite des Formes et Idées,² il représentera la réalité d'une éthique individuelle. Au lieu de «tourner le dos à la réalité», l'auteur soulignera le rapport étroit entre l'art et la vie, et cherchera aussi à enrichir son oeuvre par l'apport d'une plénitude de vie. Il fera partie du naturisme, mais s'en détachera. S'opposant à la conception de l'art pour l'art du Parnasse, et à l'esthétique des Goncourt, qu'il considère comme le «signe d'une diminution de vie», Gide écrit:

Opposer l'art à la vie est absurde, parce que l'on ne peut faire de l'art qu'avec la vie. Mais ce n'est que là où la vie surabonde que l'art a chance de commencer. (...) l'artiste est un bouilleur de cru. Pour une goutte de

1. A. Gide, Si le grain ne meurt, pp. 534-535.

2. A. Gide, Le Traité du Narcisse, pp. 8-9.

ce fin alcool, il faut une somme énorme de vie, qui s'y concentre. 1

À la devise de sa période symboliste: «Nous devons tous représenter»,² succède la formule écrite vers la toute fin du Journal de 1894, et qui résume le message central des Nourritures terrestres: «Assumer le plus possible d'humanité». ³ Dans la «'Préface' de l'édition de 1927» des Nourritures terrestres, Gide souligne cette intention de renouvellement esthétique:

J'écrivais ce livre à un moment où la littérature sentait furieusement le factice et le renfermé; où il me paraissait urgent de la faire à nouveau toucher terre et poser simplement sur le sol un pied nu. 4

Ainsi, lorsqu'il exprime sa propre conception de l'art, Gide souligne l'importance d'une vision personnelle et d'une esthétique qui englobe la réalité des préoccupations humaines, et donc morales.

Je soutiendrai qu'il faut ceci, pour un artiste: un monde spécial, dont il ait seul la clef. Il ne suffit pas qu'il apporte une chose nouvelle, quoique cela soit énorme déjà; mais bien que toutes choses en lui soient ou semblent nouvelles, transapparues derrière une idiosyncrasie puissamment coloratrice.

Il faut qu'il ait une philosophie, une esthétique, une morale particulières; toute son oeuvre ne tend qu'à le montrer. Et c'est ce qui fait son style. (...) 5.

1. A. Gide, «Lettre à Angèle», Prétextes, p. 63.
2. A. Gide, Si le grain ne meurt, p. 542.
3. A. Gide, Journal 1889-1939, p. 56.
4. A. Gide, «'Préface' à l'édition de 1927», Les Nourritures terrestres, suivi de Les Nouvelles Nourritures, Éditions Gallimard, Le Livre de Poche, 1917-1936, p. 11.
5. A. Gide, Journal 1889-1939, p. 94. Réflexion reprise dans les Oeuvres Complètes, tome II, p. 425.

L'apport d'une esthétique plus proche de la vie, d'une philosophie et d'une morale nouvelles, c'est ce que Ménéalque manifeste dans les Nourritures terrestres.¹ Son exaltation traduit le lyrisme de l'auteur: «l'excès même de celui qui embrasse la vie comme quelque chose qu'il a failli perdre».² D. Moutote soutient que Ménéalque présente le «mythe de la personnalité supérieure du poète».³ Comme conclusion sur les rapports entre Gide et son personnage, D. Moutote écrit:

Ménéalque est (...) une projection du moi créateur. De Gide il a gardé l'âge, dans la jeunesse de son style (...) les délicatesses d'artiste, les curiosités, le goût des voyages, le prosélytisme, le caractère foncièrement religieux. Mais il n'est pas le décalque d'une «nature»: ses traits forment l'image vibrante qu'une conscience désire d'elle-même, et, vers ce que Gide nomme encore Dieu, un intercesseur du moi, comme l'objet d'une prière.⁴

Étant une création littéraire qui présente une nouvelle table de valeurs et l'affirmation individuelle contre le conformisme, Ménéalque exerce un rôle «immoraliste». À ce sujet, Jean Delay écrit:

Mais la protestation immoraliste de Ménéalque n'est pas seulement revanche du libertin sur le huguenot, elle est aussi un «défi» lancé par l'artiste au bourgeois, tenu pour représentatif de certaines conventions morales et sociales selon la tradition de Flaubert

1. C'est, du moins en partie, pour ces raisons que Gide écrit: «De tous mes livres, il n'en est pas de plus spontané, de plus sincère, que mes Nourritures» Journal 1889-1939, p. 1079.
2. A. Gide, «'Préface' de l'édition de 1927», Les Nourritures terrestres, suivi de Les Nouvelles Nourritures, p. 11.
3. D. Moutote, Le Journal de Gide et les Problèmes du Moi, p. 67.
4. Ibid., pp. 67-68.

qui se proposait de «démoraliser», sinon de «débaucher», la jeunesse. 1

Chez Ménélaque, l'élan sensuel qui le projette dans la vie est équilibré par l'exigence de discipline intérieure qui est une transposition de la retenue puritaine de Gide. Tout comme la revendication de l'originalité était pour l'écrivain à la fois une qualité morale et esthétique, de même la recherche de l'équilibre le conduit à sa conception du classicisme, et à l'expérience cathartique de l'art.

Dans un article qui traitait du classicisme, Gide relève quelques passages significatifs qui traduisent sa propre pensée, et il remarque:

«Nul art, y est-il dit, n'a droit à l'épithète de classique, qui ne pose le problème de la totalité (...). La splendeur de l'art et de la pensée des Grecs résidait justement dans l'équilibre qu'obtenaient ceux-ci entre deux forces (...). L'esprit et l'art grecs étaient tout à la fois individuels et universels; ils étaient classiques parce qu'ils tenaient compte de tout.» C'est bien aussi ce que je tentais d'exprimer (...). 2

Dans l'oeuvre d'art, Gide aime retrouver un équilibre entre l'individuel et l'universel, entre l'idéalisme et le réalisme,³ entre le romantisme et le besoin d'ordre et de mesure.⁴ Cette valorisation de l'équilibre est à la fois une exigence et une aspiration morale et esthétique.

La fonction cathartique de l'art est une expérience vitale pour Gide, car cela lui permet d'apaiser une crise

1. Jean Delay, La Jeunesse d'André Gide, tome II, p. 625.
2. A. Gide, «Billets à Angèle, II», Incidences, Paris, N.R.F., Gallimard, 1924, dix-huitième édition, p. 44.
3. A. Gide, «Les Limites de l'Art», Prétextes, p. 27.
4. A. Gide, Oeuvres Complètes, tome X, p. 25.

morale, d'exprimer des préoccupations intimes, et d'atteindre une certaine harmonie.

Cet état de dialogue qui, pour tant d'autres, est à peu près intolérable, devenait pour moi nécessaire. C'est aussi bien parce que, pour ces autres, il ne peut que nuire à l'action, tandis que, pour moi, loin d'aboutir à la stérilité, il m'invitait au contraire à l'oeuvre d'art et précédait immédiatement la création, aboutissait à l'équilibre, à l'harmonie. 1

C'est dans l'expérience de la catharsis que s'inscrit, du moins en partie, la création de Ménélaque et l'attachement de l'auteur pour ce personnage.

2. ÉTENDUE ET LIMITES DE L'INFLUENCE DE MÉNALQUE DANS L'OEUVRE

a. Le mythe du «vieil homme»; Ménélaque et Michel

Grâce à Ménélaque et aux Nourritures terrestres, Gide avait extériorisé une volonté de révolte et d'émancipation par rapport à la morale et aux conventions sociales. Mais il se rend compte qu'un tel idéal comporte des dangers. Le mouvement qui s'amorce chez Gide le pousse à donner à cet idéal individualiste une dimension sociale. Gide tient compte de cette nécessité dès la composition de Saül et la constate aussi dans les deux ouvrages écrits par ses amis: La Villa sans Maître,² d'Eugène Rouart, et Les Jardins d'Armide d'André Rosters.³ Dans chacun de ces livres, il y a un personnage nommé Ménélaque. Dans La Villa sans Maître, le personnage s'apparente au Ménélaque des Nourritures terrestres, mais son

1. A. Gide, Journal 1889-1939, pp. 777-778.

2. Claude Martin relève des comparaisons et contrastes entre cette oeuvre et l'Immoraliste d'André Gide. La Maturité d'André Gide de «Paludes» à «L'Immoraliste», pp. 287-295.

3. Ibid., pp. 287-288, 295-298.

enseignement, loin de provoquer une palingénésie libératrice comme le fait le personnage gidien, exerce au contraire une sorte de séduction destructrice chez le personnage de Laurent, qui exprime sa libération par le meurtre de son ami.¹ Dans Les Jardins d'Armide, où semble dominer une soif inépuisable de jouissance, un certain Ménalque fait une apparition comme victime de la belle Armide.² Outre les deux volumes ci-dessus, l'essai de Max Stirner, l'Unique et sa propriété, provoque chez Gide une réaction violente. Dans sa «Lettre à Angèle» de décembre 1899,³ Gide parlera des «dangers de l'individualisme» lorsqu'un tel idéal est conçu comme une doctrine pour la masse.

Je crains, Angèle, je crains les ratés de l'individualisme, autant que tous les autres ratés. Ratés et médiocres, laissons-les donc aux religions établies; ils s'en trouveront mieux; nous aussi. Ne poussons donc pas vers l'individualisme ce qui n'a rien d'individuel; (...) les grands individus n'ont nul besoin des théories qui les protègent: ils sont vainqueurs.⁴

Cette réaction résulte aussi du fait que Gide commence à s'intéresser aux rapports entre l'individu et la société. Avec le Prométhée mal enchaîné, il souligne que la liberté individuelle dans la société comporte des limites à cause des responsabilités envers les autres membres de la communauté. Dans cet ouvrage se trouve un dieu capricieux, Zeus le «Miglionnaire» qui, par son immense pouvoir religieux et économique, agit gratuitement et arbitrairement sans se

-
1. Claude Dessalles présente une analyse des personnages de La Villa sans Maître, et quelques passages fort significatifs de cette oeuvre, dans «Ménalque», pp. 58-61.
 2. Claude Martin, La Maturité d'André Gide de «Paludes» à «L'Immoraliste», p. 297.
 3. A. Gide, Prétextes, pp. 78-81.
 4. Ibid., p. 79.

soucier des conséquences, puisque ses actes échappent à toute responsabilité humaine. Ainsi, il change le destin de deux hommes par pur jeu. Cependant, ce personnage déclare: «celui-là seul dont la fortune est infinie peut agir avec un désintéressement absolu; l'homme pas.»¹ Gide montre ainsi que la liberté de l'homme est limitée par les conséquences de ses actes envers autrui et c'est de là que naît le sens de la responsabilité. Ménalque fait une brève apparition dans cet ouvrage mais comme une figure mythique, comme une sorte d'esprit libérateur:

Or, Ménalque vint à passer, qui mit une idée dans le cerveau de Tityre, une graine dans le marais devant lui. Et cette idée était la graine, et cette graine était l'Idée.²

Grâce à cette intervention de Ménalque, Tityre finit par se rendre compte de son emprisonnement intérieur, se libère, et part à l'aventure. Par son passage dans cet ouvrage, Ménalque semble profiter des leçons touchant aux limites de la liberté, de la responsabilité envers autrui; il comprend que le bonheur individuel doit être dépassé par une aspiration supérieure symbolisée par l'aigle de Prométhée.

En faisant revenir le personnage de Ménalque dans l'Immoraliste, Gide semble reprendre le message fondamental des Nourritures terrestres, qui est à la base de tout affranchissement, et pousse sa quête plus loin, en séparant l'essentiel de l'accessoire, pour ainsi mieux manifester son nouvel idéal.

Le thème du «vieil homme» manifeste l'aspiration du

1. A. Gide, Le Prométhée mal enchaîné, dans Romans, récits et soties, oeuvres lyriques, Bibliothèque de la Pléiade, p. 329.
2. Ibid., p. 335.

personnage de Michel qui veut atteindre, en lui-même, l'être authentique et naturel. Cette quête d'un nouvel idéal plus proche de la vie et de la nature ressemble à celle que Gide avait déjà exprimée dans les Nourritures terrestres. Cependant avec Michel, l'expérience de la libération sera beaucoup plus violente et plus tragique. Le programme de celui-ci sera individualiste, et «immoraliste» par rapport à la morale et aux conventions établies.

Le personnage de Michel est présenté comme un jeune homme qui a vécu jusqu'à vingt-cinq ans avec son père, retiré de la société et menant une vie cloîtrée. De son passé, il ne retient pas la foi religieuse, cependant il ressent encore l'emprise de la morale enseignée par sa mère.

Le grave enseignement huguenot de ma mère s'était, avec sa belle image, lentement effacé en mon cœur; vous savez que je la perdis jeune. Je ne soupçonnais pas encore combien cette première morale d'enfant nous maîtrise, ni quels plis elle laisse à l'esprit. Cette sorte d'austérité dont ma mère m'avait laissé le goût en m'en inculquant les principes, je la reportai toute à l'étude. 1

Cette vie consacrée à l'étude n'implique ni une véritable soif de la connaissance, ni même cette curiosité qui animait le personnage de Ménalque des Nourritures terrestres:

Ainsi j'atteignis vingt-cinq ans, n'ayant presque rien regardé que des ruines ou des livres, et ne connaissant rien de la vie (...). J'aimais quelques amis (vous en fûtes), mais plutôt l'amitié qu'eux-mêmes,

1. A. Gide, L'Immoraliste, p. 373.

mon dévouement pour eux était grand, mais c'était besoin de noblesse; je chérissais en moi chaque beau sentiment. Au demeurant, j'ignorais mes amis, comme je m'ignorais moi-même. 1

À une certaine naïveté, à propos de la vie, s'ajoute l'égoïsme dont les conséquences seront évidentes plus tard. De plus, ce personnage manque d'un certain sens des responsabilités, car l'Essai sur les cultes phrygiens qu'il prétend avoir écrit pour son père est une supercherie, puisque c'est l'inverse qui s'était produit. Ce n'est pas le père qui tire les avantages du travail accompli par l'autre.

Mais désormais je fus lancé. Les savants les plus érudits me traitaient comme leur collègue. Je souris maintenant de tous les honneurs qu'on me fit... 2

L'existence de Michel semble s'être déroulée loin de la vie, dans un état passif, et dans un égoïsme insouciant: «J'avais vécu pour moi ou du moins selon moi (...).»³ Il épouse Marceline pour plaire à son père, mais sans rien connaître de sa sexualité: «m'ignorant encore moi-même, je crus me donner tout à elle.»⁴

Dans le voyage de noces, Michel est atteint par la maladie, et se croit proche de la mort. Pendant la convalescence, la vue de la santé du jeune Bachir l'éveille à la vie. Michel décide de ne plus se laisser vivre mais de faire de son existence son but premier.

1. A. Gide, L'Immoraliste, p. 374.

2. Ibid., pp. 373-374.

3. Ibid., pp. 375-376.

4. Ibid., p. 373.

C'était une affaire de volonté. Je me mis en état d'hostilité (...) Pour un temps, seule ma guérison devait devenir mon étude; mon devoir c'était ma santé; il fallait juger bon, nommer «Bien», tout ce qui m'était salubre, oublier, repousser tout ce qui ne guérissait pas. 1

Il y a ici un changement dans les valeurs. Cette volonté de vivre s'apparente avec le message du disciple de Ménalque qui affirmait dans les Nourritures terrestres «l'unique bien, c'est la vie». Cependant, chez Michel, on trouve des signes de mesure et d'égoïsme.

(...) j'apprenais mon hostilité, la dirigeais sur toutes choses; je devais lutter contre tout: mon salut dépendait de moi seul. 2

Considérant sa guérison comme une affaire de volonté pour recouvrer la «santé», Michel semble confondre «salubre» et «salut». Lorsqu'il apprend que Marceline se rend à la messe pour prier pour sa guérison, il lui indique que cela le contrarie.

«Il ne faut pas prier pour moi, Marceline.
- Pourquoi? dit-elle, un peu troublée.
- Je n'aime pas les protections.
- Tu repousses l'aide de Dieu?
- Après, il aura droit à ma reconnaissance.
Cela crée des obligations; je n'en veux pas». 3

Il y a un désir d'indépendance immodérée qui veut grandir l'homme contre Dieu. Ménalque rejetait l'image d'un Dieu punisseur et transcendant mais avait gardé la vision subjective

1. A. Gide, L'Immoraliste, p. 384.

2. Ibid., p. 385.

3. Ibid.

d'un Dieu panthéiste. À travers la convalescence, et sous le couvert de la guérison, s'opère chez Michel un changement moral sans que la raison intervienne: «Tout ce qui me troublait naguère m'est devenu délicieux.»¹ Ainsi lorsqu'il voit le jeune Motkir voler les ciseaux de Marceline, ce geste, au lieu d'éveiller en lui l'indignation, provoque l'admiration.²

Rejetant sa vie passée, et se projetant vers l'avenir, Michel rejette toutes les influences culturelles et morales. Cependant, il confond l'effet de la culture avec celui de la connaissance: «Je vins à mépriser en moi cette science qui d'abord faisait mon orgueil».³ Il veut découvrir l'«être authentique», le «vieil homme» qui serait l'homme naturel caché sous les surcharges des coutumes et de la civilisation.

Ce fut dès lors celui que je prétendis découvrir: l'être authentique, le «vieil homme», celui dont ne voulait plus l'Évangile; celui que tout, autour de moi, livres, maîtres, parents, et que moi-même avions tâché d'abord de supprimer. Et il m'apparaissait déjà, grâce aux surcharges, plus fruste et difficile à découvrir mais d'autant plus utile à découvrir et valeureux. Je méprisai dès lors cet être secondaire, appris, que l'instruction avait dessiné par-dessus. 4

Pour mener à terme cette recherche de l'authenticité, il veut se défaire de la «morale précédente, rigide et restrictive» mais il ne semble apporter aucun autre principe personnel. Il détruit en lui les notions du permis et du défendu, mais n'apporte aucun principe qui servirait de guide de la

1. A. Gide, L'Immoraliste, p. 387.

2. Ibid., pp. 394-395.

3. Ibid., p. 398.

4. Ibid., pp. 398-399.

conduite morale.

Il fallait laisser le temps, aux caractères effacés, de reparaître, ne pas chercher à les former. Laisant donc mon cerveau, non pas à l'abandon, mais en jachère, je me livrai voluptueusement à moi-même, aux choses, au tout, qui me parut divin. 1

Se livrer à soi-même «voluptueusement» n'indique pas un examen critique, ou une démarche objective, c'est plutôt un abandon à un hédonisme de complaisance. Prétextant agir avec objectivité, Michel s'illusionne sur ses moyens et ses fins:

Forcé de vivre en attendant, je conservais, comme Descartes, une façon provisoire d'agir. Marceline ainsi put s'y tromper. (...)

Aussi bien celui que Marceline aimait, celui qu'elle avait épousé, ce n'était pas mon «nouvel être». Et je me redisais cela, pour m'exciter à le cacher. 2

Mener une vie double, par le subterfuge et le mensonge ne lui déplait pas, cela lui procure même de la satisfaction:

(...) j'arrivai vite à comprendre que les choses réputées les pires (le mensonge, pour ne citer que celle-là) ne sont difficiles à faire que tant qu'on ne les a jamais faites; mais qu'elles deviennent chacune, et très vite, aisées, plaisantes, douces à refaire, et bientôt comme naturelles. 3

Ainsi cette fausse démarche objective n'est qu'un mensonge à soi-même, elle obscurcit les distinctions entre ce qui serait une véritable recherche et ce qui est un abandon à la débauche.

1. A. Gide, L'Immoraliste, p. 399.

2. Ibid., p. 403.

3. Ibid., pp. 403-404.

Cet «abandon à soi» comporte aussi une tendance anti-sociale. Ceci devient évident si nous songeons à l'attirance qu'il éprouve pour la vie du jeune roi Athalaric:

Mais, l'avouerais-je, la figure du jeune roi Athalaric était ce qui m'attirait le plus. J'imaginai cet enfant de quinze ans, sourdement excité par les Goths, se révolter contre sa mère Amalasonte, regimber contre son éducation latine, rejeter la culture comme un cheval entier fait un harnais gênant, et, préférant la société des Goths impolicés à celle du trop sage et vieux Cassidore, goûter quelques années, avec de rudes favoris de son âge, une vie violente, voluptueuse et débridée, pour mourir à dix-huit ans, tout gâté, soulé de débauches. 1

Tandis que la leçon morale de cette vie semble assez explicite, Michel éprouve de la difficulté à se rendre à l'évidence: «dans la mort affreuse d'Athalaric, je me persuadais de mon mieux qu'il fallait lire une leçon.»² Ainsi, avant de rencontrer Ménalque, Michel est déjà sur la pente qui le mène vers un hédonisme égoïste et auto-destructeur.

Dans cette période précédant la rencontre de Ménalque, Michel arrive à formuler une définition de l'individualisme en prenant conscience de sa propre différence. Parlant à Marceline, il dit:

Ils se ressemblent tous (...). Quand je parle à l'un d'eux, il me semble que je parle à plusieurs. (...). Plus ils se ressemblent entre eux et plus ils diffèrent de moi. 3

Ce rejet du conformisme, et la valorisation de la différence se

1. A. Gide, L'Immoraliste, p. 407.

2. Ibid.

3. Ibid., p. 423.

rapprochent de ce qu'en pense Ménélaque.¹ Avant de rencontrer ce dernier, Michel définit l'individualisme, même s'il le fait en termes subjectifs:

C'était, pour la première fois, la conscience de ma valeur propre: ce qui me séparait, me distinguait des autres, importait; ce que personne d'autre que moi ne disait ni ne pouvait dire, c'était ce que j'avais à dire. 2

Ce qui précède n'est pas très éloigné de ce que pense Ménélaque:

Ce que l'on sent en soi de différent, c'est précisément ce que l'on possède de rare, ce qui fait à chacun sa valeur. 3

Tandis que Michel cherche la valeur de l'homme, son authenticité, à travers le «vieil homme», dans cet «élan vers un état plus sauvage et intact»;⁴ Ménélaque, lui, cherche sa valeur en lui-même, tout en restant civilisé, et en cultivant des qualités personnelles et humaines. La recherche de Michel reste trop débridée et sensuelle; l'exercice de la raison et de la maîtrise de soi n'ont pas de place. Sa marche vers son «plus savoureux bonheur», l'abandon voluptueux à soi-même, où les sens se découvrent «une vie latente et rusée»,⁵ est un itinéraire qui conduit à la débauche. Avec le rejet de «cette science qui faisait d'abord (s)on orgueil», il semble repousser aussi l'exercice de la raison. Tel n'est pas le cas pour Ménélaque. Pour celui-ci, sa différence authentique d'avec les autres provient de ce qu'il assume sa particularité sexuelle, mais

1. A. Gide, L'Immoraliste, p. 431.

2. Ibid., p. 424.

3. Ibid., p. 432.

4. Ibid., p. 407.

5. Ibid., p. 390.

aussi de ses qualités individuelles et de son intelligence. Son authenticité, et son originalité reposent sur l'ensemble de son être, et non pas simplement sur sa «nature».

Se référant aux journaux où l'on avait d'abord sali sa réputation, et où ensuite, rappelant les services qu'il avait rendus, on avait fait un étalage de ses qualités, Ménalque définit ainsi sa personnalité:

Je ne sais faire en moi les distinctions et les réserves qu'ils prétendent établir, et n'existe qu'en totalité. 1

Le Ménalque de l'Immoraliste a dépassé l'exaltation de cette sensualité frénétique exprimée dans les Nourritures terrestres, tout comme il a dépassé son besoin de révolte contre l'idéalisme religieux. Il assume sa vie lucidement, et exerce une parfaite maîtrise de soi. L'ivresse, pour lui, n'est pas un abandon au plaisir.

(...) je tiens la sobriété pour une plus puissante ivresse; j'y garde ma lucidité.(...) je cherche dans l'ivresse une exaltation et non une diminution de la vie. 2

Cette sorte d'ivresse, qui rappelle celle que Ménalque goûtait dans les Nourritures terrestres par le jeûne, la faim, la soif et les marches exténuantes, n'a rien en commun avec celle de la débauche qui attire Michel dans l'histoire du jeune roi Athalaric. Chez Ménalque, le plaisir sensuel est équilibré par celui de la maîtrise de soi. Il n'y a rien de tel chez Michel. Ménalque offre du vin de chiraz, et, tandis que

1. A. Gide, L'Immoraliste, p. 431.

2. Ibid., p. 426.

Michel en boit, lui-même prend plaisir à s'en priver. Ainsi lorsque Ménalque déclare:

Je ne prétends à rien qu'au naturel, et,
pour chaque action, le plaisir que j'y
prends m'est signe que je devais le faire. 1

Dans cette déclaration, Michel voit une invitation à la débauche: «cela peut mener loin». Le sens de la phrase de Ménalque ne ressort que du contexte de ses déclarations. Pour Ménalque, le plaisir peut être sensuel, mais il peut aussi découler de la maîtrise de soi. Dans la réponse à Michel, Ménalque ajoute:

J'y compte bien (...). Ah! si tous ceux qui
nous entourent pouvaient se persuader de
cela. Mais la plupart d'entre-eux pensent
n'obtenir d'eux-mêmes rien de bon que par la
contrainte; ils ne se plaisent que contrefaits. 2

Ménalque expose ensuite sa conception de l'individualisme. Il est clair que, pour lui, la déclaration «pour chaque action, le plaisir que j'y prends m'est signe que je devais le faire», s'inscrit contre la contrainte qu'il voit chez les conformistes, et affirme sa volonté de ne prétendre «à rien qu'au naturel». Mais Michel n'a pas compris le sens véritable de la déclaration de Ménalque. Cette incompréhension illustre la divergence entre leurs conceptions de l'individualisme. Pour Ménalque, l'individualisme nous incite à assumer notre originalité comme aussi à dépasser le petit intérêt individuel pour englober ce qui est humain et désirable dans une vie en société. Pour Michel, l'individualisme n'implique qu'une recherche personnelle et égoïste.

Michel est un être plein de contradictions et ne semble

1. A. Gide, L'Immoraliste, p. 431.

2. Ibid.

pas conscient des dangers qui le guettent. Ménalque cherche à l'en rendre conscient en rappelant l'histoire des ciseaux volés par Motkir avec le consentement tacite de Michel: «Il y a là (...) un 'sens' qui semble vous manquer, cher Michel.»¹ Ce dernier répond: «Le 'sens moral', peut-être».² Et en effet, c'est le «sens moral» dont il est en train de se débarrasser. Ménalque ne connaît pas l'orientation de Michel, donc il lui répond «Oh! simplement celui de la propriété.»³ Par cette phrase, Ménalque veut faire comprendre cette contradiction entre le désir d'être libre que cultive Michel, et tous ces liens sociaux qu'il a tissés autour de lui:

Je voulais simplement vous dire que, pour quelqu'un qui n'a pas le sens de la propriété, vous semblez posséder beaucoup; c'est grave. (...) Mais n'ouvrez-vous pas votre cours? N'êtes-vous pas propriétaire en Normandie? Ne venez-vous pas de vous installer, et luxueusement, à Passy? Vous êtes marié. N'attendez-vous pas un enfant? 4

Michel ne tient pas compte de cette contradiction; il est séduit par l'idéal exprimé par Ménalque.

La vie, le moindre geste de Ménalque, n'était-il pas plus éloquent mille fois que mon cours? Ah! que je compris bien, dès lors, que l'enseignement presque tout moral des grands philosophes antiques ait été d'exemple autant et plus encore que de paroles! 5

Cependant, Michel n'a pas compris la valeur de l'équilibre dans l'individualisme proposé par Ménalque, ni qu'un tel idéal n'est pas vraiment le sien. Ménalque vit seul, n'a pas de responsabilités familiales; ainsi, il vit en accord avec ses principes

1. A. Gide, L'Immoraliste, p. 428.

2. Ibid.

3. Ibid.

4. Ibid., pp. 428-429.

5. Ibid., p. 429.

et ses désirs. Michel ne se rend pas compte que l'idéal individualiste de Ménalque ne lui convient pas. De plus, il reste sourd au conseil de Ménalque qui essaie de le rendre conscient de ses responsabilités.¹

Il faut choisir (...). L'important, c'est de savoir ce que l'on veut...(...). Vous qui avez femme et enfant, restez... 2

Ménalque s'adresse à Michel dans les mêmes termes que Gide utilise dans l'Envoi des Nourritures terrestres. Dans cet ouvrage on peut lire:

Nathanaël, jette mon livre; ne t'y satisfais point. Ne crois pas que ta vérité puisse être trouvée par quelque autre; plus que tout, aie honte de cela. (...)

Jette mon livre; dis-toi bien que ce n'est là qu'une des mille postures possibles en face de la vie. Cherche la tienne. 3

Michel veut suivre un idéal individualiste qui ressemble à celui de Ménalque; c'est pour cela que ce dernier cherche à l'en dissuader:

Des mille formes de la vie chacun ne peut connaître qu'une. Envier le bonheur d'autrui c'est folie; on ne saurait pas s'en servir. Le bonheur ne se veut pas tout fait, mais sur mesure. — Je pars demain; je sais: j'ai tâché de tailler ce bonheur à ma taille... gardez le bonheur calme du foyer... 4

1. Cet aspect de Ménalque semble avoir échappé à plusieurs critiques qui ont condamné inconditionnellement l'influence de Ménalque sur Michel: Albert J. Guérard, André Gide, Cambridge, Mass., Harvard Univ. Press, deux. édit., 1969, pp. 101, 105; Martin Turnell, «André Gide and the Disintegration of the Protestant cell», Yale French Studies, No. 7, 1951, p. 27; Claude Dessalles, «Ménalque», pp. 59-60.
2. A. Gide, L'Immoraliste, p. 435.
3. A. Gide, Les Nourritures terrestres, p. 248.
4. A. Gide, L'Immoraliste, p. 435.

Aux protestations de Michel qui refuse de comprendre, et veut justifier son désir égoïste de liberté:

C'est à ma taille aussi que j'avais taillé mon bonheur (...); mais j'ai grandi; à présent mon bonheur me serre; parfois, j'en suis presque étranglé... 1

Ménalque répond: «Bah! vous vous y ferez!» et pour être sûr que son conseil soit bien compris, il rappelle à Michel l'incident des ciseaux que ce dernier avait laissé voler par Motkir et ajoute: «On croit que l'on possède, et l'on est possédé». 2

Si Michel avait eu un véritable idéal individualiste, il aurait suivi ce qu'il avait affirmé auparavant: «ce qui me séparait, me distinguait des autres, importait». Au lieu de mettre cela en pratique, il envie le bonheur de Ménalque. 3 Ce que Michel aime apprendre de Ménalque, c'est ce qui semble autoriser son propre penchant à la licence.

Michel oriente sa recherche du «vieil homme» en cherchant à découvrir ce qui est caché et ce qui est défendu par la morale, les conventions et les lois. Il commence son investigation chez les paysans.

Il me semblait toujours qu'une partie de leur vie se cachait. (...). Et je prêtais à chacun d'eux un secret que je m'entêtais à désirer connaître. Je rôdais, je suivais, j'épiais. Je m'attachais aux plus frustrées natures, comme si, de leur obscurité, j'attendais, pour m'éclairer, quelque lumière. 4

1. A. Gide, L'Immoraliste, p. 435.

2. Ibid.

3. Ibid., p. 437.

4. Ibid., p. 442.

Ce qu'il découvre avec plaisir dans cette vie cachée et débri-
dée ce sont les instincts les plus bas: l'inceste, le viol et
la débauche.¹ Michel s'engage dans cette voie ténébreuse, en
sortant la nuit «comme entrent les voleurs».² Il court le
plaisir avec de jeunes garçons de la pire espèce et braconne,
à ses dépens, sur ses propres terres.³ Il entretient ainsi
une notion de la vie qui est assimilée au mal et au vice.
Donnant à cette poursuite de la débauche un aspect de recher-
che, il pose la question: «Qu'est-ce que l'homme peut encore?»⁴
La réponse, Michel la cherche en lui-même.

Et chaque jour croissait en moi le confus
sentiment de richesses intactes, que couvraient,
cachaient, étouffaient les cultures, les
décences, les morales.

Il me semblait alors que j'étais né pour
une sorte inconnue de trouvailles; et je me
passionnais étrangement dans ma recherche
ténébreuse, pour laquelle je sais que le
chercheur devait abjurer et repousser de
lui culture, décence et morale. (...)

J'en venais à ne goûter plus en autrui que
les manifestations les plus sauvages (...).
Pour un peu je n'eusse vu dans l'honnêteté
que restrictions, conventions ou peur.⁵

Ce désir de se défaire de la culture, de la décence et de la
morale, qui revient souvent et sous différentes formes, prouve
que Michel n'est pas parvenu à se débarrasser de l'emprise du
passé et de la «première morale d'enfant», annoncée au début du
récit. Il n'a eu des relations sexuelles avec sa femme qu'une
seule fois, et cela après des circonstances tumultueuses, où
il était aussi survolté par sa lutte avec le cocher. Comme
le montre la fin du récit, la quête du «vieux homme» amène

1. A. Gide, L'Immoraliste, p. 446.

2. Ibid., p. 449.

3. Ibid., pp. 447-452.

4. Ibid., p. 457.

5. Ibid.

Michel à découvrir son homosexualité.¹ Mais il est un «homosexuel qui s'ignore.»² Cette ignorance semble provenir de son incapacité à s'accepter entièrement. Sa lutte contre la culture, la décence et la morale, et son entraînement vers la débauche, résultent de sa volonté de détruire en lui sa conscience, et ses inhibitions envers la sexualité. Michel a pris des voies détournées au lieu de faire face aux causes de son problème. Ainsi il ne le résout pas et il n'a pas le courage d'assumer sa sensualité particulière comme semble l'avoir fait Ménalque.

Cette recherche du «vieil homme» ne sert qu'à satisfaire un idéal de force virile et égoïste. Marceline le rend conscient de la nature de cet idéal:

«Je vois bien, me dit-elle un jour, je comprends bien votre doctrine — car c'est une doctrine à présent. Elle est belle, peut-être, — puis elle ajouta plus bas, tristement: mais elle supprime les faibles. C'est ce qu'il faut», répondis-je aussitôt, malgré moi. 3

Il néglige sa femme malade, et, plus ou moins inconsciemment, souhaite la mort de celle-ci: «Ah! qu'aurais-je besoin de tant, une fois seul!...»⁴ Michel, qui voulait vivre puissamment, devenir «fort», ne fait que marcher vers sa propre déchéance: «La brutalité de la passion y prenait encore à mes yeux un hypocrite aspect de santé, de vigueur.»⁵ Par un parallèle symbolique, il en arrive à préférer le désert à l'oasis,⁶ et à aimer

-
1. A. Gide, L'Immoraliste, p. 472. L'homosexualité de Michel est confirmée par une lettre de Gide à H. Ghéon, 27 septembre 1901, Correspondance, tome I, pp. 362-364.
 2. A. Gide, Journal 1889-1939, 26 novembre 1915, p. 521.
 3. A. Gide, L'Immoraliste, pp. 459-460.
 4. Ibid., p. 459.
 5. Ibid., p. 463.
 6. Ibid., p. 467.

l'inhumain ¹ et la nature bestiale, comme le démontre la fréquentation de gens d'où il revient «couvert de vermine». ² Il laisse mourir Marceline et lorsqu'enfin il est seul, il ne peut faire autre chose qu'appeler ses amis à son secours. Ses propos montrent une certaine perte de jugement: «Je ne sens rien que de noble en moi.» ³ Cette perte de jugement n'est pas assez grave pour l'empêcher de comprendre que sa conduite avait été «une espèce d'entêtement dans le pire». ⁴ Michel est devenu un de ces «ratés de l'individualisme» dont parlait Gide, et un de ceux que dénonçait Ménalque: «on a peur de se trouver seul; et l'on ne se trouve pas du tout (...) c'est la pire des lâchetés.» ⁵

À la fin du récit, Michel se voit à la fois délivré et déchu.

Arrachez-moi d'ici à présent, et donnez-moi des raisons d'être. Moi je ne sais plus en trouver. Je me suis délivré, c'est possible; mais qu'importe? je souffre d'une liberté sans emploi. (...) Quelque chose en ma volonté s'est brisé (...). Parfois j'ai peur que ce que j'ai supprimé ne se venge. ⁶

Au fait, Michel s'est partiellement délivré de sa conscience en perdant, du moins en partie, ses qualités humaines comme le sens de ses responsabilités, la compassion, le souci d'autrui, et même son jugement et son équilibre mental. Cette progression vers son auto-destruction provient de son incapacité de faire face à sa sexualité et de la condamnation subconsciente qu'il porte contre soi par rapport à cette «première morale d'enfant» qui le culpabilise. L'«être authentique» qu'il cherchait ne se trouve pas dans un exemple tiré d'une lointaine civilisation,

1. A. Gide, L'Immoraliste, p. 468.

2. Ibid., p. 465.

3. Ibid., p. 464.

4. Ibid., p. 467.

5. Ibid., pp. 431-432.

6. Ibid., p. 471.

mais au profond de lui-même, dans la solution de ses conflits intérieurs face à la sexualité et à la conscience morale.

En tentant de se débarrasser de l'emprise de son ancienne morale, Michel a cherché à atteindre une liberté totale jusqu'à nier toute responsabilité, y compris l'interdépendance entre l'individu et la société.¹ Sa déchéance est une preuve de l'irrationalité d'une telle entreprise si l'homme veut rester civilisé. La condamnation d'une telle prise de position ressort aussi de la lettre de Gide à Georges Deherme:

(...) je ne mets pas en doute, si vous relisez un jour L'Immoraliste, que, éclairé par mes livres suivants, loin d'y voir une attitude dont j'eusse été dupe d'abord, vous saurez y découvrir la critique latente de l'anarchie.²

La volonté de Michel de faire de sa santé, un idéal de vie³ et de force puissante, rappelle l'enseignement de Nietzsche: «devenez dur».⁴ Mais Gide semble établir une distance critique par rapport au philosophe allemand, car il expose les dangers d'un idéal de force et de dureté qui ne tient pas compte des responsabilités de l'individu envers les êtres qui l'entourent, et la nécessité de dépasser le bonheur strictement individuel par une aspiration supérieure et altruiste.

1. Cet aspect des rapports entre l'individu et la société a été étudié par Frieda S. Brown, dans l'article «L'Immoraliste: Prelude to the Gidian Problem of the Individual and Society», The French Review, Vol., XLII, No. 1, numéro spécial, hiver 1970, pp. 75-76.
2. Lettre de Gide à Georges Deherme, du 11 mai 1911, Oeuvres Complètes, tome VI, N.R.F., pp. 469-470. Passage cité par Frieda S. Brown, «L'Immoraliste: Prelude to the Gidian Problem of the Individual and Society», p. 73.
3. F. Nietzsche, Ecce Homo, trad. Henri Albert, DENOËL/Gonthier, Mercure de France, 1909, imprimé en 1976, p. 19. Pour noter d'autres correspondances et rapports textuels, voir: Walter Geerts, «Sur L'Immoraliste d'André Gide: titre, unités de signification, discours d'auteur, mise en abyme», Revue Romane, Vol. XI, No. 1, 1976, pp. 106, note 20.
4. F. Nietzsche, Ecce Homo, p. 133.

Au Pasteur Ferrari, Gide indiquait que dans l'Immoraliste il faisait le «procès de cet abandon à soi». ¹ Au R.P. Poucel Gide écrivait que dans l'Immoraliste il menait son héros à la «banqueroute». ² Le héros qui s'abandonne «à soi» et qui est condamné à sa propre perte, c'est Michel et non pas Ménalque. Au sujet de la condamnation du héros de l'Immoraliste dont Gide parlait au P. Poucel, Henri Rimbaud a écrit:

C'est qu'en réalité l'Immoraliste a deux héros: Michel au premier plan, et Ménalque dans la coulisse; Ménalque, qui ne participe pas à l'action, mais qui l'inspire et la commente; et chez Ménalque, vous ne trouverez pas la moindre trace de banqueroute. De là que la morale qui se dégage de l'Immoraliste, à le lire de droit fil, (...) ne peut être autre que celle-ci: «Si vous êtes faible, soumettez-vous à la loi commune, voyez l'exemple de Michel, à qui il a si mal réussi de vouloir s'affranchir. Mais si vous êtes fort, si vous êtes capable d'être Ménalque, alors la question reste entière; faites-vous vous-même votre loi, la partie sera certes plus difficile, mais elle n'est pas nécessairement perdue d'avance». ³

Parce que Ménalque a subi un procès pour «moeurs décriées», par le choix de son nom qui évoque la sensualité virgilienne, et par ce qui était révélé dans les Nourritures terrestres, ce personnage est présenté comme un homosexuel. Cependant, cela ne fait nullement de lui un être complexé. Dans son affirmation individualiste de son authenticité, Ménalque est en opposition avec le conformisme et tout ce qui dans la culture, les moeurs et les conventions sociales exige une

-
1. Lettre de Gide au Pasteur Ferrari, datée du 15 mars 1928, Oeuvres Complètes, tome XV, pp. 531-534.
 2. Lettre de Gide au P.P. Victor Poucel, datée du 27 novembre 1927, Oeuvre Complètes, tome XIV, pp. 404-410. Lettre citée par Henri Rimbaud dans «André Gide et l'art du clair-obscur Obscur», p. 286.
 3. Henri Rimbaud, «André Gide et l'art du clair-obscur», pp. 286-287.

uniformité qui le condamnerait. Néanmoins, il n'y a en Ménalque aucune tendance anti-sociale. Au contraire, par ses vertus très exigeantes il apporte une contribution positive à la société.¹ Ménalque n'établit pas sa valeur dans l'isolement, comme le fait Philoctète, car cette valeur est acceptée et reconnue par le reste de la société. Bien avant que Gide n'écrive dans son Journal de 1932 «l'individualisme lui-même, bien compris, doit servir à la communauté»,² il en a donné un modèle exemplaire avec Ménalque. Bien plus, son individualisme n'a rien de cet égoïsme aveugle de Michel. Par la nature de son avertissement à Michel, par son souci pour la santé de Marceline, Ménalque manifeste un sens altruiste. En lui accordant des qualités comme l'abnégation de soi et le dévouement,³ Gide a exprimé à travers ce personnage son idéal individualiste en accord avec cet autre aspect: «c'est dans la parfaite abnégation que l'individualisme triomphe».⁴ Ménalque triomphe par son altruisme et son dévouement, mais sans égoïsme.

Dans L'Immoraliste il y a deux héros individualistes, et chacun des deux déroge au conformisme envers les mœurs et la morale établies. Chacun à sa façon est un «immoraliste»:⁵ Michel symbolise le côté négatif et Ménalque le côté positif. Michel s'est servi de l'idéal individualiste comme paravent à sa conscience pour satisfaire des désirs égoïstes. Par son manque de compassion et d'amour envers sa femme, son manque d'altruisme, son association de la vie au mal et au vice, son entraînement à la débauche, Michel est véritablement immoral. Il devient un être mutilé de sa conscience morale. Ménalque,

1. Cette réflexion est présentée par Justin O'Brien, Portrait of André Gide, New York, Alfred A. Knopf, 1953, p. 176.

2. A. Gide, Journal 1889-1939, p. 1113.

3. A. Gide, L'Immoraliste, p. 431.

4. A. Gide, Journal 1889-1939, p. 541.

5. Walter Geerts a démontré que le titre «L'Immoraliste» renvoie aux deux personnages et à l'auteur. «Sur L'Immoraliste d'André Gide: titre, unités de signification, discours d'auteur, mise en abyme», pp. 108-110.

au contraire, traduit le véritable idéal individualiste.¹

Par ses qualités proprement humaines et sociales admirables, il incarne cette «immoralité supérieure» gidiennne.

En condamnant Michel, Gide se débarrassait de ce «bourgeois» en lui, cette tendance qui pouvait lui nuire. Car Gide, en «rôdant», avait parfois encouru de véritables dangers,² et il était aussi conscient que l'attrait du plaisir pouvait l'amener à la débauche.³ Cet «accueil inconsidéré» du plaisir, qui était présent dans le Ménalque des Nourritures terrestres, est repris et condamné chez les personnages de Saül et Michel. En enlevant à l'image de Ménalque un trait excessif, Gide fait de ce personnage, qui paraît pour la sixième fois dans ses écrits littéraires publiés,⁴ une réalité vécue et l'incarnation de son individualisme, qui est une ligne de force dominante de sa pensée jusqu'à Thésée.

À la question: «Qu'est-ce que l'homme peut encore?» l'exemple de glorification égoïste de Michel montre ce qu'il ne faut pas faire; l'exemple de Ménalque prouve qu'un individu peut être différent, mais néanmoins vivre pleinement, s'affirmer et contribuer d'une façon positive à la société où il vit.

-
1. Le fait que Ménalque représente l'incarnation de certains principes de l'individualisme de Gide a été relevé aussi par John Ch. Davies, Gide: «L'Immoraliste» and «La Porte étroite», Londres, Edward Arnolds, 1968, p. 66.
 2. Claude Martin rapporte plusieurs incidents, parmi lesquels celui «de la vache», où Gide faillit être pris pour un individu louche. La Maturité d'André Gide de «Paludes» à «L'Immoraliste», pp. 233-234.
 3. A. Gide, Journal 1889-1939, pp. 130-131.
 4. Avant L'Immoraliste, le personnage de Ménalque paraît dans: le «Fragment» de L'Ermitage, Les Nourritures terrestres, Mopsus, une «Lettre à Angèle» publiée dans L'Ermitage en 1898, et dans Le Prométhée mal enchaîné.

b. Le mysticisme et la négation de la vie;
Alissa, Jérôme et Ménalque

Avec la Porte étroite, Gide semble avoir oscillé vers un autre pôle d'attraction, opposé à celui de l'attrait sensuel. Cependant, tout en manifestant une profonde inquiétude concernant la foi et la religion, Gide dénonce les conséquences d'un attrait spirituel et mystique qui s'établit aux dépens de la vie et du bonheur terrestre.

En parlant de l'Immoraliste et de la Porte étroite, Gide écrit en 1912 :

Ceux qui s'étaient épris de mon Immoraliste ne me peuvent pardonner la Porte étroite. Je ne puis pourtant séparer dans mon esprit ces deux livres; c'est ensemble que je les ai portés; ils se font pendant, se maintiennent; c'est dans l'excès de l'un que j'ai trouvé pour l'excès de l'autre une sorte de permission. Si l'auteur avait pu les produire simultanément, comme ils avaient été conçus, sans doute eût-il échappé à un malentendu assez grave: tandis que lui ne s'occupait que de son art (et j'allais dire: de son métier), certain public, s'achoppant au choix des sujets, y voit l'indice d'une évolution, d'un retour à des préoccupations anciennes, d'une palinodie. 1

Ces deux livres se présentent donc presque comme deux parties complémentaires. En effet, à l'«abandon à soi» de Michel, de l'Immoraliste, correspond «l'abandon de soi»² d'Alissa de la Porte étroite; à l'hédonisme égoïste de l'un correspond, en contrepartie, l'abnégation de soi et le renoncement total de

1. A. Gide, cité par J.-J. Thierry dans sa «Notice» à La Porte étroite, dans Romans, récits et soties, œuvres lyriques, p. 1549.
2. Lettre de Gide au Pasteur Ferrari, datée du 15 mars 1928 déjà citée, Oeuvres Complètes, tome XV, p. 532.

l'autre.' Ces deux ouvrages, formant un ensemble, expriment deux aspects contrastants du problème central de la jeunesse de Gide, et qu'il a exprimé en ces termes: «la fin de l'homme est-elle Dieu, est-elle l'homme?»¹ En effet, Michel, en rejetant Dieu, ne veut dépendre que de lui-même pour développer ses capacités. De son côté, Alissa sacrifie le bonheur terrestre pour atteindre la communion en Dieu. Chacun de ces deux protagonistes incarne l'excès d'une des deux attitudes, et tous les deux ont en commun un aveuglement destructeur face aux êtres qui les aiment. Ces protagonistes se révèlent tous deux comme des êtres mutilés: le premier devient un être presque sans âme, et l'autre devient un être sans corps. Le ressort dynamique de leur incapacité à vivre et aimer pleinement, et qui va les amener à la faillite de leur existence est le même: le déterminisme du passé exercé à travers la morale puritaine de leur enfance. La raison pour laquelle Ménélaque voulait neutraliser l'héritage du passé, en se concentrant sur l'instant présent, est donnée dans les Nourritures terrestres:

Il y a d'étranges possibilités dans chaque homme. Le présent serait plein de tous les avènements, si le passé n'y projetait déjà une histoire. Mais hélas! un unique passé propose un unique avenir — le projette devant nous, comme un pont infini sur l'espace. 2

L'influence du passé s'exercera sur les protagonistes, Jérôme et Alissa, de la même façon déterminante que cela s'était produit pour Michel. Car l'histoire des deux protagonistes de la Porte étroite est celle d'impossibles fiançailles.

Le thème dominant et qui explique le titre de la Porte étroite, provient d'un verset de l'Évangile que le pasteur Vautier présente dans un sermon:

1. A. Gide cité par P. Lafille, André Gide Romancier, Paris, Hachette, 1954, p. 43. Réflexion rapportée par John Ch. Davies, Gide: «L'Immoraliste» and «La Porte étroite», p. 8.
2. A. Gide, Les Nourritures terrestres, p. 158.

Efforcez-vous d'entrer par la porte étroite, car la porte large et le chemin spacieux mènent à la perdition, et nombreux sont ceux qui y passent; mais étroite est la porte et resserrée la voie qui conduisent à la Vie, et il en est peu qui les trouvent. 1

Issu d'un milieu puritain austère, Jérôme est d'autant plus secoué par ce sermon qu'il l'entend après avoir découvert l'incident troublant de l'inconduite de la mère d'Alissa. Jérôme souligne l'importance critique de l'instant où il découvre Alissa bouleversée et en larmes à cause de l'irresponsabilité de sa mère: «Cet instant décida de ma vie; je ne puis encore aujourd'hui le remémorer sans angoisse.»² Cet instant établit pour Jérôme une ligne de démarcation entre une adolescence où régnait l'insouciance et celle où naît une attitude méfiante face à la vie.

Ivre d'amour, de pitié, d'un indistinct mélange d'enthousiasme, d'abnégation, de vertu, j'en appelais à Dieu de toutes mes forces et m'offrais, ne concevant plus d'autre but à ma vie que d'abriter cette enfant contre la peur, contre le mal, contre la vie. 3

La volonté de protéger Alissa «contre le mal, contre la vie» semble déjà créer une association inquiétante entre la vie et le mal. Cette association culpabilise l'existence. La «sagesse» n'est plus cherchée dans la vie, comme le prêchait le Ménalque des Novritures terrestres, mais dans la domination rigoureuse de toute exigence de la chair. Exalté par le sermon du pasteur, Jérôme s'impose une éthique puritaine excessive.

Cet enseignement austère trouvait une âme préparée, naturellement disposée au devoir, et que l'exemple de mon père et de ma mère,

-
1. A. Gide, La Porte étroite, p. 505.
 2. Ibid., p. 503.
 3. Ibid., p. 504.

joint à la discipline puritaine à laquelle ils avaient soumis les premiers élans de mon coeur, achevait d'incliner vers ce que j'entendais appeler: la vertu. Il m'était aussi naturel de me contraindre qu'à d'autres de s'abandonner, et cette rigueur à laquelle on m'asservissait, loin de me rebuter, me flattait. 1

Or ce «devoir», et cette «vertu» c'est de rester pur, de mâter la chair. Ce n'est plus le bonheur sur terre, par une plénitude de vie, qui devient le but à atteindre; il s'agit de s'élever en pratiquant des vertus afin de mériter l'être pur et aimé.

Alissa était pareille à cette perle de grand prix dont m'avait parlé l'Évangile; j'étais celui qui vend tout ce qu'il a pour l'avoir. (...) lorsque je devins d'âge à souffrir des plus précises inquiétudes de la chair, mon sentiment ne changea pas beaucoup de nature: je ne cherchai pas plus directement à posséder celle que, tout enfant, je prétendais seulement mériter. Travail, efforts, actions pies, mystiquement j'offrais tout à Alissa (...). 2

Idéaliser l'être aimé jusqu'à la vénération, c'est aussi le rendre inaccessible. Chez Jérôme, la dissociation entre l'affectif et le sensuel, consacrée lors de la découverte du drame qui bouleversait Alissa, est ainsi renforcée par la pratique d'une morale étroite et par un mysticisme naïf et aveugle. Ce même processus semble exister chez Alissa, car elle aussi est en train d'idéaliser Jérôme en le voyant comme quelqu'un qui peut devenir «remarquable aux yeux de Dieu». 3 Cette conception de l'amour ne tient pas compte de l'entière nature humaine de l'être aimé, et n'envisage pas en termes réels une future union du coeur et des sens. C'est tout le contraire de la formule qui englobait le message libérateur des Nourritures terrestres: «ASSUMER LE PLUS POSSIBLE D'HUMANITÉ». 4 Puisque pour Jérôme

1. A. Gide, La Porte étroite, p. 506.

2. Ibid., p. 507.

3. Ibid., p. 509.

4. A. Gide, Les Nourritures terrestres, p. 158.

et Alissa, l'amour ne peut se développer en englobant tout l'aspect humain, ce sentiment se déguise, et, par la sublimation, il se désincarne. Il tend à devenir une communion d'âme à âme. La pudeur devient telle que Jérôme ne peut exprimer personnellement ses sentiments à Alissa et utilise Juliette comme messagère. Ainsi lorsqu'arrive le temps de se fiancer avec Alissa, Jérôme se trouve tout inhibé, fait face à des hésitations, et n'ose la demander en mariage. Il en parle à Juliette: «la vie avec elle m'apparaît tellement belle que je n'ose pas... comprends-tu cela? que je n'ose pas lui en parler.»¹ L'exigence de la pureté, dans les sentiments, semble inhiber toute tentative de réaliser son projet d'une union réelle. Lorsqu'enfin Jérôme fait sa déclaration, cela cause une gêne troublante:

Le mot: fiançailles me paraissait trop nu, trop brutal, j'employai je ne sais quelle périphrase à la place. Dès qu'Alissa me comprit, il me parut qu'elle chancela, s'appuya contre la cheminée... mais j'étais moi-même si tremblant que craintivement j'évitais de regarder vers elle. 2

Le puritanisme jusqu'à la pudibonderie, le respect extrême, le besoin de perfection, expriment une morale «contre-nature» qui tend à nier la vie, en causant une gêne angoissante devant tout ce qui de près ou de loin évoque une union charnelle.³

Ces deux personnages ne se rendent pas compte du déterminisme que le passé exerce en eux. Cette morale puritaine étroite, qui les pousse à la contrainte et au mysticisme, provoque une méfiance envers la vie et un rejet d'une partie de

1. A. Gide, La Porte étroite, p. 519.

2. Ibid., p. 521.

3. La condamnation gidienne de la morale établie qui tend à supprimer les instincts, s'apparente à celle qu'en fait F. Nietzsche: «La prédication de la chasteté est une incitation publique à la contre-nature. Le mépris de la vie sexuelle, toute souillure de celle-ci par l'idée d'«impureté», est un véritable crime contre la vie (...). Ecce Homo, p. 80. Voir aussi Le Crépuscule des idoles, p. 50.

leur nature et de leur humanité. C'est un mouvement inverse de celui de la libération annoncée par le Ménalque des Nourritures terrestres qui, en rejetant le passé, la morale et les conventions établies, prône une croyance qui déculpabilise l'homme. Pour Ménalque, la vie est attirante et il la goûte dans la totalité de sa nature humaine. Au contraire, Jérôme et Alissa intériorisent tout le contenu inhibitoire de leur puritanisme étroit.

Chez Jérôme domine la même « première morale d'enfant » de Michel de l'Immoraliste. Cependant, le protagoniste de la Porte étroite semble être parvenu à mâter la chair en établissant un divorce irréconciliable entre l'affectif et le sensuel. Pour lui, la sexualité ne peut se tourner que vers ce genre de femme sensuelle incarnée par Lucile Bucolin, la belle créole, la mère d'Alissa. Mais cette femme qui a commis l'adultère, a abandonné sa famille, et a bouleversé la vie de sa fille, n'évoque en lui que l'horreur du péché. Le côté affectif, l'amour de coeur de Jérôme se tourne vers Alissa qui symbolise l'image d'un être parfait, mais qui lui rappelle sa propre mère,¹ et il ne peut imaginer un instant que sa mère ait eu le moindre désir charnel. C'est pour cette raison que lors d'une promenade à pied, tandis qu'ils avancent en se tenant la main, Jérôme regarde Alissa et il éprouve une répulsion:

L'émotion, l'essoufflement de la marche et le malaise de notre silence nous chassaient le sang au visage; j'entendais battre mes tempes; Alissa était déplaisamment colorée; et bientôt la gêne de sentir accrochées l'une à l'autre nos mains moites nous les fit laisser se déprendre et retomber chacune tristement. 2

En étant « déplaisamment colorée » Alissa a pu lui rappeler Lucile

1. A. Gide, La Porte étroite, p. 515.

2. Ibid., p. 557.

Bucolin, la femme coupable, et c'est cela qui cause la gêne¹ et le retrait de la main. Jérôme n'est pas capable d'accepter dans la même femme l'être aimé et celle qui éprouve des désirs physiques. De son côté, Alissa porte en elle les séquelles du drame de son adolescence (la découverte de l'inconduite de sa propre mère) et considère tout désir charnel comme quelque chose qu'il faut combattre et cacher.² Le fait d'éprouver des désirs charnels lui rappelle l'image de sa mère coupable, et Alissa en est bouleversée comme si elle avait commis un crime abominable.

J'ai très mal dormi cette nuit, inquiète,
oppressée, misérable, obsédée par le
souvenir du passé qui remontait en moi
comme un remords. Seigneur, enseignez-moi
l'horreur de tout ce qui a quelque
apparence de mal. 3

Au lieu de se révolter contre une telle morale, contre un puritanisme qui les empêche de vivre pleinement, Alissa y puise un idéal mystique qui exalte en elle un sentiment de supériorité et remercie Dieu d'avoir placé près d'elle un compagnon qui la seconde dans la poursuite d'un tel idéal:

Merci, mon Dieu, d'avoir élu Jérôme pour
cette gloire céleste auprès de laquelle
l'autre n'est rien. 4

Le bonheur que sa soeur Juliette trouve dans le mariage lui paraît insatisfaisant. Dans son journal Alissa écrit:

• D'où me vient à présent, auprès d'elle, ce
sentiment d'insatisfaction, de malaise? —

-
1. L'analyse de ce détail a été faite par Henri Freyburger, L'évolution de la disponibilité gidienne, Editions A.-G. Nizet, Paris, 1970, p. 127.
 2. A. Gide, La Porte étroite, pp. 585-586.
 3. Ibid., p. 586.
 4. Ibid., p. 552.

Peut-être à sentir cette félicité si pratique, si facilement obtenue, si parfaitement «sur mesure» qu'il semble qu'elle enserre l'âme et l'étouffe... 1

Ceci rappelle le bonheur à sa «taille» dont voulait se débarrasser Michel. Ce sentiment de malaise d'Alissa révèle un égoïsme, car lorsqu'elle avait renoncé à Jérôme, pour l'offrir à Juliette, elle l'avait fait pour en tirer une exaltation du sacrifice.² Le renoncement au bonheur terrestre ne se fait pas seulement à cause de la détresse³ éprouvée face à l'évocation d'une union dans le mariage, mais aussi par la préférence d'un idéal de sainteté.⁴ Alissa cherche même à pousser Jérôme dans cette voie.

Mais, mon ami, la sainteté n'est pas un choix: c'est une OBLIGATION(...). Si tu es celui que j'ai cru, toi non plus tu ne pourras pas t'y soustraire. 5

Le renoncement au bonheur est un sentiment héroïque peu religieux qui comporte de l'orgueil. «Combien se rétrécit dans le bonheur tout ce qui pourrait être héroïque!...»⁶ Alissa ment à elle-même lorsqu'elle se considère comme l'obstacle qui retient Jérôme d'atteindre Dieu. Ainsi se révèle la parenté de la Porte étroite avec l'Immoraliste. À la question: «Qu'est-ce que l'homme peut encore?» Michel croyait répondre par un idéal égoïste par lequel il se développerait selon ses capacités. À cette question fait écho celle d'Alissa qui, reniant Jérôme, cherche à mesurer ses capacités par un idéal d'abnégation de soi. En parlant de Jérôme et de la volonté de l'offrir à

1. A. Gide, La Porte étroite, p. 583.

2. Ibid., p. 582.

3. Ibid., p. 565.

4. Ibid., pp. 563-564.

5. Ibid., p. 565.

6. Ibid., p. 587.

Juliette, Alissa écrit:

(...) ce sacrifice était-il réellement consommé dans mon coeur? Je suis comme humiliée que Dieu ne l'exige plus de moi. N'en étais-je donc point capable? 1

Elle va mesurer sa force morale en entretenant un idéal de sacrifice inutile qui exalte son besoin de triomphes. Mais elle ne réussit pas à vaincre son amour pour Jérôme.

Ce matin j'ai pu croire que Dieu me donnerait la force de vaincre, et que me dérober sans cesse à la lutte n'allait pas sans lâcheté. Ai-je triomphé? Jérôme m'aime-t-il un peu moins? ... Hélas! c'est ce que j'espère, et que je crains tout à la fois... Je ne l'ai jamais aimé davantage. 2

Ce triomphe s'apparente à celui que Michel éprouvait lorsqu'il se croyait délivré. Alissa se rend compte de l'impossibilité d'un tel triomphe et de l'erreur d'un tel élan mystique.

Dieu jaloux, qui m'avez dépossédée, emparez-vous donc de mon coeur. Toute chaleur désormais l'abandonne et rien ne l'intéressera plus. Aidez-moi donc à triompher de ce triste restant de moi-même. Cette maison, ce jardin encouragent intolérablement mon amour. Je veux fuir en un lieu où je ne verrai plus que Vous. 3

Le bonheur absolu qu'elle voudrait atteindre par l'âme, est impossible à réaliser sur terre. Ici résonne la leçon du disciple des Nourritures terrestres: «Tu chercherais encore longtemps, me dit Ménalque, le bonheur impossible des âmes.»⁴ Et comme pour rappeler cet autre ouvrage, Alissa écrit dans son

1. A. Gide, La Porte étroite, p. 582.

2. Ibid., p. 590.

3. Ibid., p. 593.

4. A. Gide, Les Nourritures terrestres, p. 159.

journal: «Jérôme, je voudrais t'enseigner la joie parfaite.»¹
Ces mots évoquent ceux du narrateur des Nourritures terrestres:

Nathanaël, j'aimerais te donner une joie que
ne t'aurait donnée encore aucun autre. Je ne
sais comment te la donner, et pourtant, cette
joie, je la possède: 2

Cette joie, Alissa ne peut véritablement l'offrir puisqu'elle
ne l'a pas atteinte. Dans son attente de la mort, elle
constate l'erreur de son idéal et l'échec de sa vie.

(...) puis une angoisse s'est emparée de moi,
un frisson de la chair et de l'âme; c'était
comme l'éclaircissement brusque et désenchanté
de ma vie. (...) O Seigneur! puisse-je atteindre
jusqu'au bout sans blasphème. (...)

Je voudrais mourir à présent, vite, avant
d'avoir compris de nouveau que je suis seule. 3

Cet idéal de l'absolu, du bonheur parfait, de la joie parfaite,
est irréalisable et devient aussi inhumain que l'égoïsme aveu-
gle de Michel, car cela mutile l'être, en rejetant une partie
intégrante de la nature humaine.

Dans l'Immoraliste et dans la Porte étroite, il y a
une critique au sein du livre même, cependant avec une diffé-
rence non négligeable. Dans le premier ouvrage, en opposant
deux représentants de l'individualisme, l'auteur en avait con-
damné un et glorifié l'autre. Ainsi, ce n'est nullement l'indi-
vidualisme qui est condamné mais cet aspect faux et extrémiste
incarné par celui qui utilisait un tel idéal pour des fins
égoïstes. Dans la Porte étroite, les deux fiancés qui culti-
vent un idéal mystique, contrastent avec les personnages plus

1. A. Gide, La Porte étroite, p. 595.

2. A. Gide, Les Nourritures terrestres, pp. 156-157.

3. A. Gide, La Porte étroite, p. 595.

réalistes tels que la tante Felicie Plantier, Juliette, et le jeune Abel. Pour les deux fiancés la ruine sera presque totale, pour les autres le succès sera plus ou moins médiocre. Les personnages réalistes apportent une vivacité et une fraîcheur dans le récit, ils connaissent un certain succès, mais aucun n'est présenté d'une façon supérieure, ni sans être entaché de quelque manque, ou de quelque échec: la tante Plantier est une personne pratique et terre-à-terre; le jeune Abel écrit des «pièces à succès» et surtout se trompe ridiculement sur l'amour qu'il pourrait inspirer à Juliette, car elle ne le prend même pas en considération. Quant à celle-ci, vers la fin du récit, elle commence de plus en plus à prendre l'aspect de la tante Plantier, et la dernière scène laisse percer un doute sur le bonheur qu'elle semblait avoir atteint. Ainsi, dans la Porte étroite, contrairement à l'Immoraliste, aucun personnage n'échappe à la critique de l'auteur. Malgré une certaine admiration pour l'idéal mystique de Jérôme et Alissa, Gide condamne intégralement cet idéal puisqu'il s'oppose à la vie et ne permet pas un épanouissement complet de l'individu.

Le seul personnage des deux récits à recevoir l'admiration de l'auteur est bien Ménalque. Par sa lucidité, il se libère du déterminisme du passé, crée sa liberté et ouvre la porte de l'épanouissement de l'être. Tandis que Michel et Alissa cherchent à s'élever par un idéal qui les déshumanise, Ménalque affirme sa nature supérieure par une adhésion lucide à la vie.

Le personnage de Ménalque ne semble jouer un rôle important dans le déroulement de l'action que dans les Nourritures terrestres et dans l'Immoraliste. Cependant on ne peut mesurer son influence simplement par le rôle exercé dans l'action même de certains ouvrages, car la portée du personnage ressort surtout de l'importance qu'il occupe dans

la pensée d'André Gide. Même s'il n'apparaît pas dans la Porte étroite, c'est pourtant par rapport à l'idéal de vie qu'il incarne, que s'établit la critique au sein de ce livre. La portée de ce personnage prend l'aspect d'un fil conducteur, d'une «fidélité»¹ de pensée, qui relie certains ouvrages en apparence très différents mais à travers lesquels on retrouve certaines préoccupations majeures que l'écrivain expose de diverses façons et selon d'autres perspectives.

c. L'Acte Gratuit: Ménalque, Lafcadio et Protos

Un des thèmes déjà présentés à propos de Ménalque, c'est celui de l'acte gratuit. Ce thème comporte des ramifications complexes puisque dans le «Fragment», et dans les Nourritures terrestres, l'acte gratuit semble un geste représentatif, une sorte de «mise en abyme» qui évoque des thèmes de la révolte, de la table rase, du défi, de la complète disponibilité, et de l'imprévisibilité du personnage de Ménalque. C'est dans la continuation d'une telle perspective que l'acte gratuit est repris dans la sotie des Caves du Vatican. Dans cet ouvrage l'acte gratuit est inséré dans la satire de la société contemporaine, et acquiert une portée sociale beaucoup plus évidente que dans les Nourritures terrestres ou dans le Prométhée mal enchaîné.

Dans l'univers de cet ouvrage où il ne semble y avoir que des êtres fantômes, des conformistes qui se font une carapace des valeurs établies et de leur soumission aveugle à tout dogme et à tout objet d'idolâtrie, l'acte gratuit est

1. Dans la «Préface de l'édition de 1927» des Nourritures terrestres, Gide écrit: «si j'examine ma vie, le trait dominant que j'y remarque, bien loin d'être l'inconstance, c'est au contraire la fidélité. Cette fidélité profonde du cœur et de la pensée, je la crois infiniment rare». Les Nourritures terrestres, suivi de Les Nouvelles Nourritures, p. 12.

une technique de personnification. Un tel acte montre la nature supérieure de Lafcadio, et sa capacité d'agir librement et même héroïquement. Dans le Prométhée mal enchaîné le Garçon du restaurant déclare:

Une action gratuite! ça ne vous dit rien,
à vous? Moi ça me paraît extraordinaire.
J'ai longtemps pensé que c'était là ce qui
distinguait l'homme des animaux. (...) Et puis
après j'ai pensé le contraire: que c'était
le seul être incapable d'agir gratuitement.
Gratuitement! songez donc: sans raison
(...) mettons sans motif; incapable! 1

Or tandis que tous les autres personnages agissent par intérêt, Lafcadio prend des risques, se définit comme un être inconséquent et affirme sa liberté intérieure et son individualité. Reprenant les propos qui rappellent ceux de Ménalque au sujet des gens conformistes,² le personnage de Julius constate:

(...) une éthique erronée empêche le libre
développement de la faculté créatrice. (...)
Nous vivons contrefaits, plutôt que de ne pas
ressembler au portrait que nous avons tracé
de nous d'abord: c'est absurde; ce faisant,
nous risquons de fausser le meilleur. 3

Par l'acte gratuit, Lafcadio témoigne cette liberté par rapport à tout déterminisme, à toute logique imposée du dehors, et fonde sa propre identité et sa valeur en tant qu'individu.

Tout comme le nomadisme et la destruction du palais de Vendée manifestaient la table rase des valeurs établies de Ménalque, de même les origines de bâtard de Lafcadio évoquent cette table rase, condition première à toute liberté. L'acte

1. A. Gide, Le Prométhée mal enchaîné, p. 305.

2. A. Gide, L'Immoraliste, pp. 431-432.

3. A. Gide, Les Caves du Vatican, dans Romans, récits et soties, oeuvres lyriques, p. 836.

gratuit s'inscrit dans le refus de tout déterminisme psychologique, social et moral. C'est ce que fait ressortir Julius de Baraglioul qui, au contact de Lafcadio, se révolte contre son ancienne logique et analyse la possibilité d'une action désintéressée.

M'est avis que, depuis La Rochefoucauld, et à sa suite, nous nous sommes fourrés dedans; que le profit n'est pas toujours ce qui mène l'homme; qu'il y a des actions désintéressées... 1

Poursuivant son raisonnement Julius précise la portée d'un tel acte désintéressé:

Par désintéressé, j'entends: gratuit. Et que le mal, ce que l'on appelle: le mal, peut être aussi gratuit que le bien. 2

Cette notion de gratuité réfute ainsi tout fondement divin des notions du bien et du mal. C'est le résultat du thème nietzschéen de la «mort de Dieu» évoqué par l'affabulation de la disparition du Pape, emprisonné dans les prisons du Vatican et remplacé par un sosie. Dans une lettre à une correspondante, Gide écrit:

Je ne veux point surfaire l'importance des Caves du Vatican; je crois pourtant, sous une forme funambulesque, y avoir abordé un très grave problème. Il suffit, pour s'en rendre compte, de substituer à l'idée du vrai pape, celle du vrai Dieu, le passage de l'une à l'autre est facile et déjà le dialogue y glisse parfois. 3

Dans les Nourritures Terrestres, il y avait l'emploi

1. A. Gide, Les Caves du Vatican, p. 816.

2. Ibid.

3. Passage d'une lettre de Gide à une destinataire non identifiée, présenté par Y. Davet in «Notice», Les Caves du Vatican, dans Romans, recits et soties, oeuvres lyriques, p. 1571.

de l'éthique de la table rase, mais c'était surtout pour en arriver à l'affirmation de la vie et à une libération intérieure obtenue par le rejet de la notion établie du péché. Dans cet ouvrage, il y avait quand même une quête panthéiste d'un Dieu se trouvant «partout». Dans Les Caves du Vatican cette table rase tend à nier toute possibilité d'ascèse.¹ L'acte gratuit prend la portée d'une technique de déification en élevant l'homme à la puissance d'un Dieu. Lafcadio s'établit en comparaison avec Dieu par le sentiment d'avoir le pouvoir de vie ou de mort sur l'humanité entière: «Je me sentais d'étreinte assez large pour embrasser l'entière humanité; ou l'étrangler peut-être...»² Ensuite il évoque le suicide du personnage de Dostoïevski, Kirilloff, qui, dans les Possédés, affirmait:

Si Dieu existe, tout dépend de lui, et je ne peux rien en dehors de sa volonté. S'il n'existe pas, tout dépend de moi, et je suis tenu d'affirmer mon indépendance.(...)
C'est en me tuant que j'affirmerai mon indépendance de la façon la plus complète. 3

Or Lafcadio reprend cette affirmation de Kirilloff, par ce pouvoir de disposer de sa vie ou de sa mort.

Que peu de chose la vie humaine! Et que je risquerais la mienne agilement, si seulement s'offrait quelque belle prouesse un peu joliment téméraire à oser!... 4

Lafcadio parodie l'acte de la Création, lui donnant la signification d'un geste gratuit, et d'un jeu supérieur.

1. La portée de l'éthique de la table rase a été analysée par Alain Goulet, Les Caves du Vatican d'André Gide. Étude méthodologique, Paris, Librairie Larousse, 1972, p. 77.
2. A. Gide, Les Caves du Vatican, pp. 822-823.
3. Cité par Gide dans la «Lettre à Angèle» du 10 décembre 1898. Présenté par Alain Goulet, Les Caves du Vatican d'André Gide. Étude méthodologique, p. 113.
4. A. Gide, Les Caves du Vatican, p. 823.

«Que tout ce qui peut être soit!»
 c'est comme ça que je m'explique la
 Création... Amoureux de ce qui
 pourrait être... 1

La conséquence d'une telle liberté qui égale l'homme à Dieu amène Lafcadio à commettre gratuitement le meurtre d'Amédée Fleurissoire. Reprenant la leçon déjà exprimée dans le Prométhée mal enchaîné, Gide montre que seul un Dieu peut commettre des actes gratuits sur des êtres humains et échapper à toute responsabilité morale et aux conséquences de ses actes, et Lafcadio l'apprend à ses dépens:

Quand bien même j'échapperais à la police,
 je n'échapperais pas à moi-même... (...)
 Je vivais inconscient; j'ai tué comme
 dans un rêve; un cauchemar où, depuis,
 je me débats... 2

À travers l'acte gratuit de Ménalque, Gide montrait cette libération intérieure de toute morale étroite, de l'idéologie religieuse contraignante, et apportait cette vision de l'homme déculpabilisé, vivant dans un univers proche d'un paradis. Avec le crime gratuit de Lafcadio, et la mise en question des dogmes et des institutions exigeant un respect et un conformisme, Gide manifeste une volonté de briser le mode de perception des valeurs établies. Par le thème de la «mort de Dieu» et son évocation par cet acte gratuit qui fait de l'homme un égal de Dieu, Gide semble vouloir causer un ébranlement dans la conscience, une inquiétude, afin de secouer un «confort»³ passif et provoquer une remise en question des

1. A. Gide, Les Caves du Vatican, p. 823.

2. Ibid., p. 871.

3. Dans son Journal du 14 juillet 1914, Gide parle des raisons de son refus de se convertir au catholicisme: «Il m'ont cru révolté (C Claudel et Jammes) parce que je n'ai pu obtenir — ou voulu exiger — de moi cette lâche soumission qui m'eût assuré le confort», Journal 1889-1939, p. 438.

idéologies dominantes. C'est le désir d'amorcer un progrès vers une éthique plus libre et une société plus tolérante envers les êtres sur lesquels pèse une réprobation morale et sociale qu'ils n'ont pas méritée, comme c'est le cas pour le bâtard et l'homosexuel.

Dans la présentation de Lafcadio, Gide montre que ce personnage doit à ses origines de bâtard de véritables avantages et diverses qualités. La condition de bâtard ainsi présentée n'implique, en soi, aucune souillure sociale ou morale,¹ et permet au personnage d'être véritablement un homme libre. Il échappe au déterminisme du passé, aux contraintes de la famille, et ne subit aucune influence d'une morale étroite. Il est aussi libre, indépendant, et disponible que Ménalque. Cependant l'influence négative de la morale établie se fait sentir par ce qui transparaît des préjugés sociaux à travers la famille. Et cela se voit dans les déclarations du vieux comte Juste-Agénor de Baraglioul à son fils illégitime, Lafcadio: «Mon enfant, la famille est une grande chose fermée; vous ne serez jamais qu'un bâtard.»² Il fait promettre à Lafcadio de ne pas porter le nom de Baraglioul et de ne pas troubler la famille de Julius, son demi-frère. Bien que ces exigences traduisent le désir du vieux comte de vouloir garder Lafcadio libre, il y a néanmoins la constatation de la présence négative de ce que Gide avait déjà dénoncé comme «l'hypocrisie des mœurs».³

La nudité de Lafcadio dans la photographie, et le fait qu'il vivait nu autour du château dans les Karpates, constituent une évocation de l'homme vivant libre dans la nature. Ceci nous rappelle le thème de l'homme naturel qui n'a pas subi

1. D.A. Steel, «Gide and the Conception of the Bastard», French Studies, Vol. XVII, juillet 1963, No. 3, Oxford, 1963, p. 243.

2. A. Gide, Les Caves du Vatican, p. 728.

3. A. Gide, «L'Évolution du Théâtre», Prétextes, pp. 151-153.

les «surcharges» de la culture. Chez Lafcadio, cet aspect de l'homme naturel contraste avec le désir de s'intégrer à la société et surtout à la famille Baraglioul. Dans le train qui l'amène à Brindisi d'où il pense s'embarquer pour Java, Lafcadio s'identifie: «je suis Baraglioul».¹ Ainsi, il y a en lui une tension entre une vie impulsive, celle des instincts, et celle d'un homme civilisé.² Cette oscillation ressort aussi de ses souvenirs. Dans le train Lafcadio pense à son demi-frère, Julius, le romancier conformiste et père de famille, et il pense aussi à Protos, le criminel. La portée du voyage qu'entreprend Lafcadio semble être celle de révéler la nature de l'homme, car Lafcadio quitte la civilisation pour aller visiter un monde plus primitif et sauvage.

Allons! plions bagage; il est temps! En fuite vers un nouveau monde; quittons l'Europe en imprimant notre talon sur le sol!... S'il est encore à Bornéo, au profond des forêts, quelque anthropithèque attardé, là-bas, nous irons supputer les ressources d'une possible humanité!... 3

L'acte gratuit sera commis dans une table rase intérieure, pour révéler des impulsions, des instincts. La situation de Lafcadio, dans le train qui avance dans la nuit, seul dans son compartiment, loin de toute ville, évoque une vacuité, une situation où le personnage échappe à tout regard, à tout ce qui peut rappeler une censure sociale. C'est une situation libre de toute inhibition. Or, les souvenirs que Lafcadio se remémore semblent résulter d'une situation qui échappe à toute censure. Lafcadio se rappelle la vieille femme qu'il avait aidée à

1. A. Gide, Les Caves du Vatican, p. 822.

2. Alain Goulet, Les Caves du Vatican d'André Gide. Étude méthodologique, p. 82.

3. A. Gide, Les Caves du Vatican, p. 823.

traverser les Apennins et qu'il avait embrassée, mais qu'il aurait aussi bien pu tuer. Il se souvient aussi avec nostalgie de deux épisodes plaisants marqués par une sensualité homosexuelle. Le premier, c'est celui du jeune adolescent rencontré à Covigliaio qui cherchait de ses beaux yeux le regard de Lafcadio, mais ce jeune homme était retenu par le curé qui en avait la garde. Le second implique l'«oncle» Faby, qui vivait avec la mère de Lafcadio, et qui éprouvait de la confusion à se sentir épris du jeune Lafcadio. Dans ces deux souvenirs, le désir était réprimé à cause des interdits sociaux¹ évoqués par deux figures inhibitrices: celle de la mère par rapport à l'oncle Faby, et celle du curé par rapport au jeune adolescent de Covigliaio. Ces souvenirs sensuels sont interrompus par l'entrée d'Amédée Fleurissoire dans le compartiment de Lafcadio. Pour ce dernier, cette entrée joue le rôle de l'irruption du monde extérieur et de la censure sociale. Cela met fin aux souvenirs homosexuels. En voyant Amédée le regarder, Lafcadio éprouve une forte réaction:

Entre ce sale magot et moi, quoi de commun? (...)
On dirait qu'il se croit malin. Qu'a-t-il
à me sourire ainsi? Pense-t-il que je
vais l'embrasser! Se peut-il qu'il y ait
des femmes pour caresser encore les
vieillards!... 2

La réaction de Lafcadio envers l'intrus est significative. Avec la présence d'Amédée dans le même compartiment, les souvenirs changent et surgit ainsi l'évocation du goût du clandestin, comme ces sorties nocturnes avec la lanterne en compagnie de l'«oncle» Wladimir Bielkowski. Ce goût associé à l'irritation ressentie par le regard d'Amédée, fait que Lafcadio recommence à penser au crime gratuit. Auparavant, il avait

1. Alain Goulet, Les Caves du Vatican d'André Gide. Étude méthodologique, p. 84.

2. A. Gide, Les Caves du Vatican, p. 825.

eu l'occasion de tuer gratuitement la vieille femme, mais il ne l'avait pas fait; cette fois-ci il contemple l'idée de tuer le «vieil» Amédée.

Un crime immotivé (...): quel embarras pour la police! (...) Ce n'est pas tant des événements que j'ai curiosité, que de moi-même. Tel se croit capable de tout, qui, devant que d'agir, recule... Qu'il y a loin, entre l'imagination et le fait!... Et pas plus le droit de reprendre son coup qu'aux échecs. Bah! qui prévoirait tous les risques, le jeu perdrait tout intérêt!... 1

Lafcadio soumet son action à la chance: s'il peut compter jusqu'à douze sans voir de feu au loin, il laissera la vie sauve à ce vieux, autrement, il le projettera hors du train en marche. C'est ce qu'il fera. Ce crime n'est pas tout à fait immotivé, et Julius, sans savoir qu'un tel acte serait commis, formule les conditions d'un crime gratuit:

Je ne veux pas de motif au crime; il me suffit de motiver le criminel. Oui; je prétends l'amener à commettre gratuitement le crime; à désirer commettre un crime parfaitement immotivé. 2

Ainsi le crime n'a pas de motifs connus, mais le criminel est motivé par d'autres raisons. Il s'agit pour Lafcadio de mesurer ses capacités. Mais, nous sommes en présence d'une motivation secondaire, cachée. En parlant de l'«inconséquence» d'un tel acte, Julius déclare: «sans doute cette apparente inconséquence cache-t-elle une séquence plus subtile et

1. A. Gide, Les Caves du Vatican, p. 829.

2. Ibid., p. 837.

cachée (...)).¹ Cette séquence «subtile et cachée» ressort de la répression de la sexualité. L'acte gratuit révèle ainsi la nature humaine: les instincts, ne pouvant se défouler d'une façon permise et acceptée, mènent souvent à une agressivité inconsciente, et au crime gratuit.

Mais le crime n'est pas acceptable, et à ce sujet Gide avait déjà écrit:

Les plus grandes intelligences sont, aussi les plus capables des grands crimes, que d'ordinaire elle ne commettent pas, par sagesse, par amour, et parce qu'elle s'y limiteraient.²

Le crime de Lafcadio limite l'expression de son humanité à celle du criminel. L'acte gratuit poussé aux conséquences extrêmes, loin de fonder l'essence de l'individu, l'authenticité de son être, découvre les dangers de l'inconscience. Encore une fois, Gide démontre ce qui devrait être à la base de tout idéal humain. C'est le message exprimé dans les Nourritures terrestres: «ASSUMER LE PLUS POSSIBLE D'HUMANITÉ». L'aspiration de l'homme ne doit être ni la morale du troupeau, ni même le désir de s'égalér à Dieu. L'homme doit s'élever par la conscience morale; par la liberté qui permet le développement de cette «faculté créatrice» dont parlait le personnage de Julius; et par la maîtrise de soi, et de son destin, dont le Ménalque de l'Immoraliste donnait l'exemple.

1. A. Gide, Les Caves du Vatican, p. 813. (Cette réflexion du personnage Julius exprime la pensée de l'auteur. Dans une lettre de 1929, Gide parle de l'acte gratuit en ces termes: «un acte qui n'est pas accompli en vue de tel profit ou récompense, mais qui répond à une impulsion secrète, dans lequel ce que l'individu a de plus particulier se révèle, se trahit». Passage cité par Y. Davet dans la «Notice» pour Les Caves du Vatican dans Romans, recits et soties, oeuvres lyriques, p. 1571.

2. A. Gide, Journal 1889-1939, p. 88.

Dans les Caves du Vatican, à travers le personnage de Protos, on retrouve, par une sorte de dégradation caricaturale et diabolique, la figure de Ménalque. Rappelant l'expérience de la palingénésie ressentie par le disciple à la suite de l'enseignement de Ménalque, Lafcadio cherche, lui aussi, une influence libératrice à la suite de Protos.

Je languissais; je n'avais pas précisément de l'amitié pour Protos, mais je me tournais vers lui comme s'il avait dû m'apporter la délivrance. 1

Cependant l'enseignement de Protos n'est pas une ouverture vers la vie par l'apport d'une vision libératrice, c'est plutôt le goût du clandestin, celui de cacher ses dons, ses qualités et à mettre ainsi un écran entre lui et le reste de la société. Le nomadisme désintéressé de Ménalque devient chez Protos une suite de voyages d'où il rapporte le fruit de ses escroqueries. Cette dimension protéenne de la complète disponibilité, qui permettait à Ménalque un renouvellement perpétuel de son être, devient chez Protos une sorte de manie du déguisement; il est protéen mais d'une manière diabolique. Par ses ruses il peut disparaître et apparaître partout sous de nouvelles identités, pour suivre et détrousser ses proies par l'affabulation de l'emprisonnement du Pape. Ménalque exerçait un rôle de démoralisateur en remplaçant la morale traditionnelle par une morale émancipatrice. Protos, lui, est le démoralisateur, le pervers, le satanique qui profite de l'avalissement qu'il produit chez Carola Venitequa. Il est le manipulateur sans scrupule:

Non, non, Lafcadio, mon ami, non ce n'est pas de l'argent que j'attends de vous; mais de l'obéissance. 2

Au fait, à travers Lafcadio, Protos veut dominer. Il propose un

-
1. A. Gide, Les Caves du Vatican, p. 742.
 2. Ibid., p. 857.

marché satanique pour impliquer et corrompre Lafcadio: «Vous ferez chanter Julius». Protos veut exercer un chantage sur Lafcadio et, à travers ce dernier, sur Julius. Protos est le contraire de l'être désintéressé, comme Lafcadio ou Ménalque. C'est un faux-monnayeur par excellence, qui utilise tout pour parvenir à ses fins. Protos est un être énergique et puissant, qui transforme la réalité jusqu'à créer une confusion entre le vrai et le faux, entre la réalité et la fiction, entre le bien et le mal. Il secoue l'apathie et la conscience endormie des crédules aveugles. L'importance de ce rôle ressort de ce que Gide écrit dans le Journal.

Cette idée de progrès de l'humanité qui maintenant domine ma vie (...) nous amène à comprendre que l'idée du bien, confortable, rassurante et telle que la chérit la bourgeoisie, invite à la stagnation, au sommeil. Je crois que, souvent, le mal (certain mal qui n'est pas le fait d'une simple carence, mais bien une manifestation d'énergie) est d'une plus grande vertu éducative et initiatrice — que ce que vous appelez le bien. 1

Lafcadio et Protos illustrent le thème de l'homme fort et supérieur qui devient un inadapté dans une société où leur énergie ne trouve pas d'emploi. C'est le thème qui avait tenté Gide lorsqu'il écrivait l'Immoraliste.² Par leur nature intelligente, énergique et individualiste, ces deux personnages n'ont pu s'adapter à une société où règnent le conformisme et une soumission béate. Ainsi, chacun à sa façon, ils devien-

1. A. Gide, Journal 1889-1939, p. 953.

2. Dans un passage supprimé du manuscrit autographe de L'Immoraliste, l'ami de Michel, écrivait à son propre frère: «Il m'est dur de voir sans emploi tant d'intelligence et de force. Sous notre triste république, notre France appauvrie, lassée, pleurerait moins ses pertes d'énergie, si de chaque homme de valeur elle faisait directement son redevable.» Variante présentée par J.-J. Thierry, «Notice», Romans, récits et soties, oeuvres lyriques, p. 1519. Ce thème avait déjà été exprimé à travers le personnage de Ménalque, dans la «Lettre à Angèle» de juillet 1898. L'Ermitage, Vol. XVII, p. 56.

nent tous deux criminels. Cela rappelle ce que Nietzsche avait écrit dans le Crépuscule des idoles.

Le criminel et ceux qui lui ressemblent.
Le type du criminel, c'est le type de l'homme fort, placé dans des conditions défavorables, c'est un homme fort que l'on a rendu malade. Ce qui lui manque, c'est la jungle, une nature et un mode de vie plus libres et plus dangereux, qui légitime tout ce qui, dans l'instinct de l'homme fort, est arme d'attaque et de défense. Ses vertus sont mises au ban de la société. 1

Protos et Lafcadio secouent la tranquillité de ces «crustacés», de ces dupes des fausses idoles. Leur rôle s'inscrit dans une remise en question des valeurs établies. L'acte gratuit, devenu le crime gratuit, est un acte «désintéressé» qui exprime une curiosité, un désir d'apprendre des choses nouvelles, et c'est là une source possible du progrès.

J'ai simplement voulu dire que l'acte désintéressé pouvait bien n'être pas toujours charitable; (...) ce que vous appelez les forces mauvaises ne sont pas toutes égoïstes. (...) j'écris au courant de la plume, et me propose d'insister bientôt là-dessus — à propos de la curiosité peut-être; perdition de l'individu, mais sans laquelle aucun progrès ne serait possible. 2

d. La recherche de l'authenticité

Pendant que l'oeuvre gidiennne s'ouvre aux relations complexes de l'individu avec la société, en apportant une attention particulière à la famille, la préoccupation constante

1. F. Nietzsche, Crépuscule des idoles, p. 134.

2. A. Gide, Journal 1889-1939, p. 835.

de l'écrivain porte sur l'individu vis-à-vis de lui-même. Dès Paludes, dans le personnage de Valentin Knox, Gide soulignait l'importance de l'originalité comme qualité morale et individuelle.

Par la juxtaposition des personnages de Ménalque et de Michel dans l'Immoraliste, Gide montrait la grandeur et les dangers de l'individualisme comme moyen de recherche de l'authenticité. Tandis que la quête de Michel reste bloquée par sa morale étroite, Ménalque cultive sa différence en assumant même ce qui pourrait le mettre au ban de la société, par exemple son homosexualité. Toutefois, son exemple montre que cette particularité doit être assumée et dépassée pour établir sa propre valeur, par des qualités supérieures qui le projettent vers la vie et vers autrui. Comme le témoigne l'exemple de Ménalque, pour Gide, le salut appartient à l'individu qui cherche en lui une signification profonde, qui ne se contente pas des apparences, mais qui assume son authenticité, même s'il lui faut braver les lois établies.

Cette quête de l'authenticité de l'individu, se retrouve comme pensée dominante dans les Faux-Monnayeurs. Ce roman foisonne de personnages en quête de liberté et d'un anticonformisme qui devient à la mode. Il y a notamment deux figures de maîtres: le comte Robert de Passavant, et Édouard, l'oncle d'Olivier. Tous deux sont des romanciers. Le premier se veut le propagateur séduisant mais superficiel des idées individualistes, et le second joue le rôle du maître qui éclaire la quête entreprise par le disciple. Les deux amis et adolescents, Bernard Profitendieu et Olivier Molinier débutent leur quête en quittant la famille, et prêts à vivre en nomade à l'instar de Ménalque. Avec le personnage de Bernard, la recherche se fait lucide. Il quitte sa famille lorsqu'il

découvre être un enfant bâtard. Il tire de cette découverte un sentiment de délivrance.¹ Sa quête débute par une démarche cartésienne, par la pratique provisoire du doute, qui est un aspect de l'éthique de la table rase de Ménalque. En observant les êtres autour de lui, Bernard opte pour une éthique individualiste favorisant le développement personnel. La formulation théorique de cette réflexion rappelle le message du Ménalque de l'Immoraliste et traduit le manque d'assurance du jeune Bernard.

Je me disais que rien n'est bon pour tous, mais seulement par rapport à certains; (...) qu'il n'est méthode ni théorie qui soit applicable indifféremment à chacun; que si, pour agir, il nous faut choisir, du moins nous avons libre choix; que si nous n'avons pas libre choix, la chose est plus simple encore; mais que ceci me devient vrai (non d'une manière absolue sans doute, mais par rapport à moi) qui me permet le meilleur emploi de mes forces, la mise en oeuvre de mes vertus. 2

La «mise en oeuvre» des vertus était précisément ce à quoi était parvenu le Ménalque de l'Immoraliste, et qui le différenciait de Michel, et du Ménalque des Nourritures terrestres. C'est ce qui permet à ce personnage une insertion complète dans la société et à laquelle ne parvient aucun autre protagoniste avant Corydon.

Au contact de Laura, cette jeune femme enceinte et abandonnée par son amant, Bernard se rend compte des responsabilités qui limitent la liberté individuelle. Ainsi il établit une distance vis-à-vis de sa propre révolte.

1. A. Gide, Les Faux-Monnayeurs, dans Romans, récits et soties, oeuvres lyriques, p. 933.

2. Ibid., p. 1089.

Je me prenais pour un révolté, un outlaw,
qui foule aux pieds tout ce qui fait
obstacle à son désir (...). J'aspirais
~~à~~ la liberté comme à un bien suprême(...). 1

Il devient lucide envers sa propre quête d'authenticité.

Tenez, on me demanderait aujourd'hui quelle
vertu me paraît la plus belle, je répondrais
sans hésiter: la probité. (...) Je voudrais,
tout le long de ma vie, au moindre choc,
rendre un son pur, probe, authentique.
Presque tous les gens que j'ai connus
sonnent faux. Valoir exactement ce qu'on
paraît; ne pas chercher à paraître plus
qu'on ne vaut... 2

Cependant, établir son indépendance, et aspirer à son authenticité, n'est pas suffisant; à ce sujet Michel déclarait:
«Savoir se libérer n'est rien; l'ardu, c'est savoir être libre.»³ De cela Bernard en devient conscient. Le problème, c'est de rester indépendant et d'être sûr de bien assumer sa propre authenticité face aux choix qu'il faut faire dans la vie. C'est à ce moment qu'il lui semble qu'un ange se présente pour lui faire visiter deux endroits: une église et une réunion politique. Dans cette réunion, un des orateurs indique un moyen de ne jamais se tromper et qui est de «renoncer à jamais juger par soi-même, mais bien de s'en remettre toujours aux jugements de ses supérieurs.»⁴ Tandis que d'autres signent des bulletins d'adhésion, trouvent une cause à laquelle se dévouer, Bernard garde son indépendance. Cependant, il se demande à quoi faire servir cette force qu'il sent en lui. Il voudrait se donner un but et ordonner sa vie, mais il se

1. A. Gide, Les Faux-Monnayeurs, p. 1091.

2. Ibid., pp. 1093-1094.

3. A. Gide, L'Immoraliste, p. 372.

4. A. Gide, Les Faux-Monnayeurs, p. 1211.

rend compte que cela doit provenir de lui-même:

Quand Colomb découvrit l'Amérique, savait-il vers quoi il voguait? Son but était d'aller devant, tout droit. Son but, c'était lui, et qui le projetait devant lui-même... 1

(...) je me suis demandé comment établir une règle, puisque je n'acceptais pas de vivre sans règle, et que cette règle je ne l'acceptais pas d'autrui. 2

À cela Édouard réplique:

La réponse me paraît simple: c'est de trouver cette règle en soi-même; d'avoir pour but le développement de soi. 3

Cet échange de répliques fait écho à ce qu'avait déjà exprimé le Ménalque de la «Lettre à Angèle» de 1898:

Une vie sans but, a-t-on dit parfois de la mienne — sans but! Évidemment ma vie n'a d'autre but qu'elle-même; c'est un simple développement. Le but ne peut être extérieur: on risquerait de ne l'atteindre point (...). Certains croient suivre une étoile. Nous sommes dans la vie comme des gens qui suivent une lumière qu'eux-mêmes tiennent dans leurs mains. 4

Édouard répond aux questions de Bernard, en ajoutant que la quête doit être personnelle, mais sans être un abandon facile à un penchant quelconque.

1. A. Gide, Les Faux-Monnayeurs, p. 1214.

2. Ibid., p. 1215.

3. Ibid.

4. A. Gide, «Lettres à Angèle», L'Ermitage, Vol. XVII, juillet-décembre 1898, Slatkin Reprints, Genève, p. 55. Passage non repris dans les «Lettres à Angèle» dans Prétextes.

Vous ne pouvez trouver ce conseil qu'en vous-même, ni apprendre comment vous devez vivre, qu'en vivant. (...) Il est bon de suivre sa pente, pourvu que ce soit en montant. ¹

Bernard comprend le caractère vague d'une telle réponse, mais il sait que personne ne peut tracer le chemin de sa vie. Il doit suivre la route qu'il préfère, sa «pente», mais avec un esprit lucide et critique. Bernard choisit ainsi de retourner à la maison paternelle tout en demeurant libre puisqu'il a trouvé en lui-même son but, sa raison d'être, et le chemin conduisant à son propre développement.

Ce thème de la quête, de l'authenticité, traduit l'évolution de la pensée gidienne, cette ouverture au monde et à la société. La révolte est nécessaire à l'individu supérieur qui veut affirmer sa différence et sa propre valeur; cependant, la quête ne se fait plus en solitaire; l'aide des autres est désirée et sollicitée. Le protagoniste comprend que le dialogue et l'échange enrichissent plus que ne ferait l'isolement. Il y a une acceptation de la vie, sans faire de l'individualisme le seul idéal acceptable. La société a besoin d'êtres qui désirent s'engager dans une cause qui les dépasse. Cependant, l'affirmation de la valeur individuelle reste l'idéal des êtres supérieurs et c'est cette ligne dominante qui va de Ménalque à Thésée. Le message qu'Egée donne à son fils Thésée fait ressortir cet idéal supérieur: «Sache montrer aux hommes ce qu'il peut être et se propose de devenir l'un d'entre eux. (...) Obtiens-toi».²

1. A. Gide, Les Faux-Monnayeurs, p. 1215.

2. A. Gide, Thésée, dans Romans, récits et soties, oeuvres lyriques, p. 1416.

e. L'engagement social: de Ménalque à Thésée

L'évolution de la pensée gidienne dans l'oeuvre romanesque part d'une prise de conscience d'un conflit intérieur déchirant, celui d'André Walter, passe par l'expérience de la révolte et de l'affranchissement, pour aboutir à la recherche d'une libération collective et d'une participation à la vie de la communauté humaine. Dans cette évolution, le personnage de Ménalque joue un rôle de pivot essentiel à la pensée gidienne. À travers lui, Gide personnifie une morale et une croyance qui apportent une nouvelle interprétation de l'homme et de l'univers qui l'entoure. Avec Ménalque, l'auteur manifeste son rôle de «réformateur», de critique de l'idéologie établie; il propose un idéal qui met en valeur une certaine plénitude de vie et la réalité de l'individu. C'est à partir de cette morale que s'établit la critique, dans la Porte étroite, de l'idéalisme religieux et de la formation puritaine étroite qui empêchent Jérôme et Alissa de pouvoir vivre pleinement et de pouvoir s'épanouir. Avec le Ménalque de l'Immoraliste, l'individu ne reste pas enfermé dans ses problèmes en tournant le dos au monde, mais vit au sein de la société en dénonçant l'oppression et en lui opposant la vérité de l'individu. Ainsi, l'engagement gidien part du désir de légitimation d'une particularité sexuelle, mais la visée touche une réforme qui englobe l'homme et la société en général.

Dès Paludes, Gide avait relevé le rôle de la «maladie» par rapport à la transformation des valeurs: «l'idiosyncrasie est notre maladie de valeur».¹ Cette idée réapparaît dans les Feuilletts du Journal, entre 1896 et 1902.

1. A. Gide, Paludes, p. 120.

La maladie propose à l'homme une inquiétude nouvelle, qu'il s'agit de légitimer. La valeur de Rousseau, de même que celle de Nietzsche vient de là. 1

Cette idée sera reprise et développée plus tard dans le Journal:

Il est naturel que toute réforme morale, ce que Nietzsche appellerait toute transformation de valeurs, soit due à un déséquilibre physiologique. Dans le bien-être, la pensée se repose (...). À l'origine d'une réforme il y a toujours un malaise; le malaise dont souffre le réformateur est celui d'un déséquilibre intérieur. Les densités, les positions, les valeurs morales lui sont proposées différentes, et le réformateur travaille à les réaccorder; il aspire à un nouvel équilibre; son œuvre n'est qu'un essai de réorganisation selon sa raison, sa logique, du désordre qu'il sent en lui; car l'état d'inordination lui est intolérable. Et je ne dis pas, naturellement, qu'il suffise d'être déséquilibré pour devenir réformateur — mais bien que tout réformateur est d'abord un déséquilibré. 2

Ce réformateur qui souffre d'un «déséquilibre physiologique», «intérieur», c'est Gide, et c'est à travers le personnage de Ménalque qu'il a proposé pour la première fois cette réforme. Ménalque symbolise l'idéal individualiste et le «martyr» de la cause de l'homosexualité.

(...) je souhaite à cette cause des martyrs.
(...) Quelqu'un qui irait au-devant de l'attaque; qui, sans forfanterie, sans bravade, supporterait la réprobation, l'insulte; ou mieux, qui serait de valeur, de probité, de droiture si reconnues que la réprobation hésiterait d'abord... 3

Cet homme serait Gide. Cependant, avant même de publier Corydon, il a présenté son idéal à travers le Ménalque de l'Immoraliste

1. A. Gide, Journal 1889-1939, p. 98.
2. Ibid., pp. 665-666.
3. A. Gide, Corydon, Gallimard, 1925, p. 21.

qui est un «martyr» puisqu'il a fait face à la réprobation publique, a subi un procès pour «moeurs décriées», a été attaqué par des journaux, mais la «réprobation» a «hésité» puisque l'opinion a dû reconnaître la droiture des vertus supérieures de Ménalque. L'apparition du nom de Ménalque dans Corydon¹ semble plus qu'une simple évocation des moeurs pédérastiques virgiliennes, car les revendications de Corydon sous-entendent celles du Ménalque gidien tel qu'il apparaît dans les Nourritures terrestres et l'Immoraliste.

L'évolution de Gide vers des questions sociales et économiques l'éloigne de la contestation individualiste de Ménalque, qui est dépassée par une visée plus large impliquant une intervention dans le fonctionnement de la société, et de la communauté humaine en général.

Dans Corydon Gide conteste le fondement des lois concernant les moeurs établies et souligne la nécessité de ne plus considérer l'homosexualité comme une monstruosité,² d'apporter une alternative au suicide³ et à une existence malade. Il montre que l'homosexualité se trouve dans la nature, et qu'elle existait librement dans d'autres civilisations. Gide maintient que c'est la civilisation moderne qui impose des cadres étroits, et qui n'accepte que l'hétérosexualité. Il dresse aussi l'apologie de la pédérastie. La valeur de cet ouvrage ne réside pas pour Gide dans l'érudition démontrée, mais dans le service qu'il rend à l'humanité.⁴ C'est dans cet esprit que Gide publie aussi le Voyage au Congo et le Retour du Tchad où il dénonce les abus du «scandaleux

1. A. Gide, Corydon, Gallimard, 1925, p. 108.

2. Ibid., p. 29.

3. Ibid., p. 22.

4. A. Gide, Journal 1939-1949, Souvenirs, p. 287.

régime des Grandes Concessions»¹ du système colonialiste français. Et c'est à la suite de ces publications qu'il y a un débat en Chambre et une révision de la politique concernant ces compagnies concessionnaires.² Lorsque Gide s'engage dans le communisme, c'est encore par le désir de libérer l'individu d'une idéologie religieuse qui enseigne la soumission, et d'une société qui exploite les démunis.³ Dans les Nouvelles Nourritures⁴ Gide exprime l'idéal du progrès auquel il aspire par son engagement.

Ce n'est pas seulement le monde qu'il s'agit de changer; mais l'homme. D'où surgira-t-il, cet homme neuf? Non du dehors. Camarade, sache le découvrir en toi-même, et, comme du minerai l'on extrait un pur métal sans scories, exige-le de toi, cet homme attendu. Obtiens-le de toi. Ose devenir qui tu es. Ne te tiens pas quitte à bon compte. Il y a d'admirables possibilités dans chaque être. Persuade-toi de ta force et de ta jeunesse. Sache te redire sans cesse: « Il ne tient qu'à moi ». 5

Selon Gide, c'est le progrès individuel qui est à la base du progrès de la société. Pour que l'individu apporte une contribution sociale significative, il doit découvrir ce qui fait son originalité et réaliser le potentiel de ses capacités.⁶ Le dernier message que l'écrivain écrit dans les

1. A. Gide, «Appendice» au Retour du Tchad, dans Journal 1939-1949. Souvenirs, p. 1040.
2. Ibid., p. 1041
3. A. Gide, Journal 1889-1939, p. 1125.
4. Jef Last indique que Les Nouvelles Nourritures étaient le présent que Gide «se proposait d'apporter à la jeunesse soviétique», lors du voyage de 1936. «D'Oscar Wilde aux Nouvelles Nourritures», p. 122.
5. A. Gide, Les Nouvelles Nourritures, dans Romans, récits et soties, oeuvres lyriques, p. 292.
6. A. Gide, Journal 1889-1939, pp. 1116-1117.

Nouvelles Nourritures est: «Ne sacrifie pas aux idoles.»¹

L'engagement gidien comme homme et comme artiste est résumé dans le personnage de Thésée qui apporte la réforme et l'organisation d'Athènes. Cette ville évoque à la fois le monde idyllique de l'art, et la communauté humaine. Parmi les actes accomplis par ce personnage, on relève la libération des hommes de plusieurs influences néfastes.

(...) j'ai définitivement purgé la terre de maints tyrans, bandits et monstres; balayé certaines pistes aventureuses où l'esprit le plus téméraire ne s'engageait encore qu'en tremblant; (...) Tout paraissait divin, qui demeurait inexplicable, et la terreur s'épandait sur la religion, au point que l'héroïsme souvent semblait impie. Les premières et les plus importantes victoires que devait remporter l'homme, c'est sur les dieux. 2

Chez Thésée, on retrouve certains traits de Ménélaque, comme le rejet de tout attachement à une demeure, et la volonté d'indépendance et d'affirmation de soi. En lui s'achèvent avec perfection cet équilibre et cette maîtrise de soi de Ménélaque, qui lui permettent de vaincre le minotaure, sortir du labyrinthe, faire face aux triomphes tout comme aux adversités, et d'être maître de son destin. C'est par cette indépendance d'esprit et cette maîtrise de soi que Thésée apporte une réforme de l'Attique, fonde Athènes sur des bases nouvelles et accomplit son engagement pour le bien des hommes qui se reconnaîtront ainsi plus libres et plus heureux. 3

1. A. Gide, Les Nouvelles Nourritures, p. 300. L'auteur change d'opinion envers le régime régnant en U.R.S.S. dès 1936, comme on peut le constater dans le Journal 1889-1939, pp. 1252, 1254-1255, 1259.

2. A. Gide, Thésée, dans Romans, récits et soties, oeuvres lyriques, p. 1417.

3. Ibid., p. 1453.

C O N C L U S I O N

CONCLUSION

Lorsque Gide rédige le fragment «Ménalque», pendant le voyage de nocces, il laisse transparaître beaucoup plus qu'un éveil vers la beauté de la nature, l'exaltation de la vie et des désirs, dans une évocation d'un paradis terrestre. L'appel effréné aux jouissances, le regimbement contre toute contrainte et soumission, la soif inapaisable de liberté du personnage de Ménalque traduisent l'exaspération de Gide-même contre la contrainte que lui impose le mariage, et le déchirement intérieur ressenti à cause de l'incompatibilité entre ses désirs et l'amour quasi mystique qu'il voue à Madeleine.

L'invitation de Ducôté, demandant un texte pour la nouvelle revue de l'Ermitage, permet à Gide de donner libre cours à sa nostalgie de l'Orient et à sa soif de liberté. Mais en rédigeant ce texte, Gide dépasse certaines inhibitions et obligations morales et exprime ses inclinations pédérastiques. Après avoir publié le «Fragment», Gide ressent de l'apprehension face à l'accueil qu'en font ses amis et la critique. Cependant, il se remet des craintes initiales, accepte la nature de ses impulsions sexuelles, et inclut le fragment «Ménalque», avec d'autres pages fort révélatrices, dans les Nourritures terrestres. À travers cet ouvrage et le personnage de Ménalque, Gide revendique une éthique et une croyance qui affirment la valeur de la vie, justifient et légitiment l'assouvissement des désirs, tout en revendiquant la valorisation de l'individu différent. Comme résultat de cette nouvelle croyance, il présente l'image de l'homme se découvrant libéré du signe du péché et n'ayant comme but premier que la volonté de cultiver toutes ses facultés afin de parvenir à s'accomplir et à s'épanouir. Le plein épanouissement de l'être ne consiste plus à suivre cet attrait de l'angélisme comme en témoigne le personnage d'André Walter,

ni à se soumettre à des principes établis ou à un idéal extérieur. C'est avant tout d'assumer ce que l'individu possède de plus authentique et de plus sincère en lui. Et c'est dans l'épanouissement sans entraves de l'individu que se trouve la raison d'être de l'individualisme d'André Gide.

La création du personnage de Ménalque marque un tournant décisif dans l'orientation de la vie et l'évolution de la pensée d'André Gide. Le personnage est une transposition en littérature de l'évolution à la fois psychologique, morale, et religieuse, qui s'opérait chez l'écrivain depuis plusieurs années mais qui devient décisive à la publication des Nourritures terrestres. La décision de publier cet ouvrage, malgré le scandale qu'il pouvait causer dans sa famille,¹ démontre l'importance qu'avait à ses yeux cette expérience de libération et son désir de l'exalter en l'exprimant dans son oeuvre. Tel qu'il apparaît dans le « Fragment » et les Nourritures terrestres, Ménalque est un être de défi, affranchi de tout ce qui enfermerait la pensée de l'individu dans un moule quelconque. C'est le « nouvel être » que Gide souhaitait devenir, en pouvant goûter aux désirs non pas clandestinement, comme il est obligé de vivre pour ne pas blesser les sentiments de Madeleine, mais comme il le désirait lorsqu'en 1893 il avait écrit dans son Journal:

(...) je sais bien que lorsque je voudrais goûter à ces choses, que je m'étais défendues comme trop belles, ce ne sera pas comme un pêcheur, en cachette, avec l'amertume déjà du repentir; non, mais sans remords, avec force et joyeusement.

Sortir enfin du rêve et vivre d'une vie puissante et remplie. 2

-
1. Lettre de Gide à A. Mockel datée du 25 février 1896. Correspondance (1891-1938). Éditions annotée et établie par Gustave-Vanwelkenhuyzen, Librairie Droz, Genève, 1975, pp. 166-169.
 2. A. Gide, Journal 1889-1939, p. 35.

Par l'entremise du personnage de Ménalque, Gide exprime la volonté de se défaire de l'emprise de sa conscience puritaine, de dépasser le sentiment de culpabilité et de surmonter ses inhibitions sexuelles. Or il ne parvient pas à résoudre complètement le problème de la sexualité et cela est évident vis-à-vis de son épouse et de la femme en général. La solution précaire¹ qu'il adopte est une conséquence de la dissociation entre l'affectif et le sensuel qui demeure malgré son expérience de libération. Cependant, la possibilité de parvenir à accepter ses impulsions sexuelles sans être déchiré par les remords et le sentiment de faute, avait été, à ses yeux, une véritable libération psychologique, une étape de plus vers sa propre émancipation. La revendication de l'homosexualité et la décision de l'exprimer dans son oeuvre, constituaient, pour Gide, un effort pour s'accepter entièrement, et assumer une partie intégrante de sa personnalité, pour atteindre une sincérité qu'il ne pouvait satisfaire entièrement dans sa vie.² Exprimer par l'oeuvre ce qu'il était obligé de dissimuler dans sa vie conventionnelle rétablissait un certain équilibre. Ainsi la création de Ménalque contribue pour Gide à l'expérience de la catharsis: apaiser une crise intérieure en exprimant ses préoccupations morales par l'oeuvre d'art, tout en devenant encore plus conscient et critique vis-à-vis des différentes facettes du drame qu'il vivait.

La création de ce personnage et son insertion dans les Nourritures terrestres, témoigne aussi du renouvellement esthétique gidien par l'abandon du symbolisme, d'un art loin

-
1. Très tard dans sa vie, Gide admet avoir fait dans son premier séjour en Afrique «une terrible erreur d'aiguillage». Déclaration recueillie par Denis de Rougemont dans «Un complot de protestants», Hommage à André Gide, Paris, La Nouvelle Revue Française, 1951, p. 283.
 2. Cette «nécessité intérieure», ce besoin de dissiper «le mensonge» Gide l'exprime surtout lorsqu'il décide de publier Corydon. Propos recueillis par Roger Martin du Gard dans: Notes sur André Gide (1913-1951), Gallimard, sixième édition, 1951, pp. 44-45.

de la vie pour célébrer une intégration dans le monde et l'exaltation des désirs. L'affranchissement de l'emprise de la morale puritaine permet à Gide d'élargir le champ d'expression littéraire et de dépasser l'idéologie religieuse et de renoncement qui dominait les ouvrages précédents jusqu'à Paludes. La plupart des protagonistes ultérieurs à la création de Ménalque, ne sont plus des être frêles, ou soumis, qui reculent devant la vie avec une crainte particulière face à toute manifestation de la chair.

Ménalque se distingue nettement des personnages antérieurs car il est le premier exemple gidien de l'individu qui affirme la valeur de la vie, poursuit la satisfaction des désirs et parvient à son propre accomplissement. Il constitue l'archétype des personnages ultérieurs qui se révoltent, lancent un défi et aspirent à vivre libres et selon leurs désirs.

L'influence exercée par la création de ce personnage dans l'oeuvre gidienne ressort des thèmes qu'il présente et qui illustrent des préoccupations constantes dans la pensée d'André Gide. Le personnage de Ménalque constitue une sorte de fil conducteur qui parcourt toute l'oeuvre, car à travers ce personnage Gide présente des thèmes qui seront repris et développés en profondeur, et selon d'autres perspectives, dans les ouvrages ultérieurs. Dès les Nourritures terrestres, avec Ménalque et Hylas, Gide expose les dangers de cette poursuite effrénée de la volupté et cela constitue le sujet même de Saül. Les conséquences d'une interprétation trop libre des Écritures, pouvant conduire à l'aveuglement, constitue le ressort du drame de la Symphonie pastorale. L'immoralisme, le rejet d'un idéal mystique exigeant le renoncement à la vie, l'acte gratuit, la quête de l'authenticité, le

besoin d'affirmation de soi et l'accomplissement de son destin, sont autant de thèmes qui jalonnent l'oeuvre, où se dessine la dialectique gidiennne, mais qui avaient déjà été exprimés à travers le personnage de Ménalque.

Ce personnage marque un moment capital et un tournant dans la vie et l'oeuvre d'André Gide, mais sa portée ressort surtout de l'importance qu'il occupe dans la pensée de l'écrivain. Ce héros incarne l'idéal individualiste de Gide lui-même, et c'est par rapport à cet idéal qu'on peut mieux comprendre le succès et l'accomplissement de certains personnages et la médiocrité et la démesure de l'idéal de quelques autres. L'évolution de Ménalque, du «Fragment» à l'Immoraliste, témoigne de l'évolution de l'idéal individualiste de l'écrivain, l'ouverture aux rapports entre l'individu et la société et l'affirmation de l'altruisme. Dans les Nourritures terrestres, avec le besoin d'affranchissement, la nouvelle morale et la nouvelle croyance de Ménalque, il y avait un rêve de libération collective¹ et le fondement d'un désir de «réforme» vers lequel s'achemine Gide en tant qu'homme et artiste. Cet engagement gidien s'exprime dans l'oeuvre d'abord par un enthousiasme lyrique, mais acquiert ensuite le ton d'une contestation de l'idéologie établie et manifeste la revendication d'une «réforme» dont la visée englobe l'homme et la société.

Gide a traité en artiste des sujets inspirés par des préoccupations morales.² Ces préoccupations ressortent d'une prise de conscience d'un antagonisme intérieur et de la prise en charge de moeurs réprouvées par la société. À travers son oeuvre, Gide a réexaminé les normes de conduite découlant de la morale et de la croyance établies afin de dégager ce qui lui semblait essentiel pour que l'homme vive pleinement et en

1. A. Gide, Les Nourritures terrestres, p. 227.

2. R.-M. Albères, «Gide considéré comme esthète», Hommage à André Gide, p. 96.

harmonie avec lui-même et la société. Dans ce lent acheminement vers son propre affranchissement, l'écrivain a formulé une pensée individualiste pour dénoncer l'oppression de l'individu, tout en gardant un esprit critique faisant de la lucidité une valeur suprême, et dénoncer aussi les dangers de l'individualisme outrancier. L'individualisme gidien prend son essor d'un désir de justification et de légitimation de moeurs particulières, en revendiquant le droit à la différence et à l'originalité, mais ces préoccupations morales rejoignent néanmoins des thèmes universels qui traitent de l'individu aux prises avec lui-même, ses désirs, sa croyance et ses rapports avec le monde qui l'entoure. Cette revendication de la différence et de l'originalité tellement présente dans l'oeuvre d'André Gide, dépasse le problème intime de l'écrivain puisqu'elle découle aussi de sa conception de l'art et de l'artiste. Pour Gide, le véritable artiste est un être unique, «une exception à toutes règles»¹ et son oeuvre doit exprimer ce que l'artiste éprouve de plus authentiquement et qui ne peut être dit par aucun autre.² S'appuyant sur la raison critique et les revendications des instincts, Gide a apporté ainsi un courant nouveau en littérature au moment où elle «sentait furieusement le factice et le renfermé».³

À travers son oeuvre, Gide pose une interrogation constante sur le destin de l'homme, le but et le sens de la vie, les problèmes de l'opposition entre l'instinct et la culture, l'étendue et les limites de la liberté individuelle.

-
1. Lettre de Gide à sa mère, datée du 29 novembre 1894, présentée par Jean Delay, La Jeunesse d'André Gide, tome II, pp. 385-386.
 2. Ibid. Voir aussi: Les Nourritures terrestres, p. 248; et L'Immoraliste, p. 424.
 3. A. Gide, «'Préface' de l'édition de 1927» Les Nourritures terrestres, suivi de Les Nouvelles Nourritures, p. 11.

Le personnage de Ménalque incarne cette interrogation gidiennne et présente cette volonté de démystification de toute idole et tabou établis afin d'affranchir l'homme de toute soumission aveugle et de toute peur pour qu'il jouisse lucidement de la vie. L'exemple de Ménalque suggère la nécessité de reconnaître la force vitale des instincts pour que l'homme vive pleinement et aspire, par une conscience critique et rationnelle, à atteindre un équilibre intérieur et une harmonie avec l'univers qui l'entoure.

L'évolution de la pensée d'André Gide montre la nécessité de ne pas faire fond sur l'existence pour seulement en jouir et s'en contenter, mais pour tenter un dépassement de soi par un acte généreux, désintéressé et altruiste. Malgré la revendication de la révolte, le refus des normes et de la croyance établies, la pensée de cet écrivain ne débouche pas vers le nihilisme, mais vers une attitude positive et optimiste et même vers une profession de foi à sa guise. S'opposant à Roger Martin du Gard qui avait déclaré: «Nous vivons dans un monde où rien ne rime à rien...», Gide écrit:

(...) je voudrais dire aux jeunes gens que l'absence de foi désoriente: pour que ce monde rime à quelque chose, il ne tient qu'à vous.

Il ne tient qu'à l'homme, et c'est de l'homme qu'il faut partir. Le monde, ce monde absurde, cessera d'être absurde: il ne tient qu'à vous. Le monde sera ce que vous le ferez.

Plus vous me direz et persuaderez qu'il n'y a rien d'absolu dans ce monde et dans notre ciel, que vérité, justice et beauté sont des créations de l'homme, d'autant plus me persuaderez-vous qu'il importe donc à l'homme de les maintenir et qu'il y va de son honneur. L'homme est responsable de Dieu. 1

1. A. Gide, Feuillets d'automne, Mercure de France, Paris, 1949, p. 203.

L'humanisme gidien s'illustre par l'affirmation de la primauté de l'individu; la confiance en l'homme et sa capacité d'atteindre un progrès par une intégrité morale et intellectuelle; mais aussi et surtout, par une constante aspiration à contribuer à une meilleure compréhension de l'homme et de la vie.

Devant l'incompréhension à laquelle se heurtaient ses ouvrages, Gide avait espéré gagner son «procès» en appel.¹ Cependant, les nombreuses éditions des Nourritures terrestres et le succès de la Porte étroite, des Caves du Vatican, de la Symphonie pastorale, avaient attiré l'attention sur l'oeuvre entière et lui avaient conféré une notoriété et un prestige qui démontrent que Gide avait gagné son «procès» de son vivant. Il est certain que quelques-uns de ses ouvrages avaient irrité et scandalisé des amis tels que F. Jammes et P. Claudel, des critiques tels que Massis et Béraud, et des gens bien-pensants et conformistes. Mais, en sortant des sentiers battus, en se dégageant de toute orthodoxie, en présentant le singulier au lieu du commun, l'exception plutôt que la règle, Gide a fait preuve d'audace et de courage et a apporté, à sa manière, une contribution indéniable à la connaissance de l'homme et à son émancipation de certains préjugés. Il a permis, selon les mots de F. Mauriac, de «jeter des torches dans nos abîmes, de collaborer à notre examen de conscience.»²

Pendant toute sa vie, Gide avait témoigné de son admiration pour l'oeuvre et la vie de Goethe et avait souligné l'influence émancipatrice qu'il y avait puisée. Lui-même avait exercé ce rôle de «réformateur» et de libérateur

-
1. Lettre de A. Gide à A. Mockel, datée du 5 juillet 1914, Correspondance, p. 259.
 2. Témoignage de François Mauriac sur la mort d'André Gide, dans Correspondance André Gide - François Mauriac, édit. Jacqueline Morton, Cahiers André Gide 2, Gallimard, 1971, p. 191.

dans son oeuvre et sa vie. Et c'est ce rôle d'«émancipateur» que l'Académie royale de Suède avait souligné lorsqu'elle lui décerna le Prix Nobel en déclarant :

«...On a souvent reproché à Gide de dépraver et de désorienter la jeunesse; la grande influence qu'on est bien forcé de lui reconnaître est considérée par beaucoup comme néfaste. C'est l'ancienne accusation que l'on porte contre tous les émancipateurs de l'esprit. Il n'y a pas lieu de protester: il suffit de considérer la valeur de ses vrais disciples ... C'est sans doute par là, autant et plus encore que par son oeuvre littéraire, qu'il a bien mérité l'insigne honneur que vient de lui accorder la Suède. 1

Cette déclaration semble répondre au souhait de Gide, car dans les dernières lignes de Thésée, l'oeuvre considérée comme son testament littéraire, il avait résumé l'engagement manifesté à partir de la création de Ménalque et la rédaction des Nourritures terrestres.

C'est consentant que j'approche la mort solitaire. J'ai goûté des biens de la terre. Il m'est doux de penser qu'après moi, grâce à moi, les hommes se reconnaîtront plus heureux, meilleurs et plus libres. Pour le bien de l'humanité future, j'ai fait mon oeuvre. J'ai vécu. 2

1. Extrait présenté par Roger Martin du Gard dans Notes sur André Gide, pp. 145-146.
2. A. Gide, Thésée, p. 1453.

B I B L I O G R A P H I E

OUVRAGES D'ANDRÉ GIDE

1. Oeuvre littéraires

Les Cahiers et les Poésies d'André Walter. Paris, Gallimard, 1952.

Les Caves du Vatican, dans Romans, récits et soties, oeuvres lyriques. Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, 1958.

Corydon. Gallimard, 1925.

L'École des femmes, dans Romans, récits et soties, oeuvres lyriques. Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, 1958.

Les Faux-Monnayeurs, dans Romans, récits et soties, oeuvres lyriques. Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, 1958.

Feuillets d'automne. Mercure de France, Paris, 1949.

Geneviève, dans Romans, récits et soties, oeuvres lyriques. Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, 1958.

Incidences. Paris, N.R.F., Gallimard, 1924, 18e édition.

Isabelle, dans Romans, récits et soties, oeuvres lyriques. Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, 1958.

Le Journal des Faux-Monnayeurs, Oeuvres Complètes, t. XIII, Édition L. Martin-Chauffier, N.R.F. 1937.

Les Nourritures terrestres, dans Romans, récits et soties, oeuvres lyriques. Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, 1958.

Les Nouvelles nourritures, dans Romans, récits et soties, oeuvres lyriques. Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, 1958.

Oeuvres Complètes. 15 volumes. Paris: N.R.F., 1932-1939.

Paludes, dans Romans, récits et soties, oeuvres lyriques.
Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, 1958.

La Porte étroite, dans Romans, récits et soties, oeuvres lyriques, Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, 1958.

Prétextes, suivi de Nouveaux Prétextes, Mercure de France, 1963.

Le Prométhée mal enchaîné, dans Romans, récits et soties, oeuvres lyriques. Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, 1958.

Le Retour de l'enfant prodigue, dans Romans, récits et soties, oeuvres lyriques. Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, 1958.

Robert, dans Romans, récits et soties, oeuvres lyriques. Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, 1958.

La Symphonie pastorale, dans Romans, récits et soties, oeuvres lyriques. Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, 1958.

La Tentative amoureuse, dans Romans, récits et soties, oeuvres lyriques. Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, 1958.

Thésée, dans Romans, récits et soties, oeuvres lyriques. Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, 1958.

Le Traité du Narcisse, dans Romans, récits et soties, oeuvres lyriques. Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, 1958.

Le Voyage d'Urien, dans Romans, récits et soties, oeuvres lyriques. Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, 1958.

2. Oeuvres autobiographiques

Ainsi soit-il dans Journal 1939-1949, Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, 1954.

Et nunc manet in te, dans Journal 1939-1949, Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, 1954.

Journal 1889-1939. Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, 1951.

Journal 1939-1949. Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, 1954.

Si le grain ne meurt, dans Journal 1939-1949, Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, 1954.

Souvenirs de la Cour d'Assises, dans Journal 1939-1949, Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, 1954.

3. Récits de voyage

Retour du Tchad, dans Journal 1939-1949, Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, 1954.

Retouches à mon Retour de l'U.R.S.S., Paris, Gallimard, 1937.

Retour de l'U.R.S.S., Paris, Gallimard, 1936.

Voyage au Congo, dans Journal 1939-1949, Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, 1954.

4. Correspondances

Gide, André, et Jacques-Émile Blanche, Correspondance 1892-1939, éd. Georges-Paul Collet, Cahiers André Gide 8, Gallimard, 1979.

— et Paul Claudel, Correspondance 1899-1926, éd. Robert Mallet, Paris, Gallimard, 1949.

— et Roger Martin du Gard, Correspondance 1913-1951, éd. Jean Delay, Gallimard, 1968.

— et Francis Jammes, Correspondance 1893-1938, éd. Robert Mallet, Gallimard, 1948.

— et Henri Ghéon, Correspondance 1897-1944, 2 tomes, éd. Jean Tipy, Gallimard, 1976.

Gide, André et François Mauriac, Correspondance 1912-1950, éd. Jacqueline Morton, Cahiers André Gide, 2, Gallimard, 1971.

— et Albert Mockel, Correspondance (1891-1938), éd. Gustave Vanwelkenhuyzen, Genève, Librairie Droz, 1975.

— et Paul Valéry, Correspondance 1890-1942, éd. Robert Mallet, Paris, Gallimard, 1955.

ÉTUDES BIOGRAPHIQUES, LITTÉRAIRES, ET PSYCHANALYTIQUES

1. Ouvrages critiques sur André Gide et son oeuvre

Albérès, René Marill. L'Odyssée d'André Gide, Paris, La Nouvelle Édition, 1951.

Archambault, Paul. Humanité d'André Gide, Blaud et Gay, 1946.

Bastide, Roger. Anatomie d'André Gide, Presses Universitaires de France, 1972.

Brée, Germaine. André Gide, l'insaisissable Protée, Paris, Les Belles Lettres, (1953), deuxième tirage, 1970.

Canclon, Elaine Davis. Techniques et personnages dans les récits d'André Gide, Paris, Lettres Modernes, 1970.

Davet, Yvonne. Autour des «Nourritures terrestres», Paris, Gallimard, 1948.

Davies, John Charles. Gide: «L'Immoraliste» and «La Porte étroite», Londres, Edward Arnolds, 1968.

Delay, Jean. La Jeunesse d'André Gide, 2 tomes, Paris, Gallimard, 1956-1957.

Drain, Henri. Nietzsche et Gide, Paris, Éditions de la Madeleine, 1932.

Du Bos, Charles. Le dialogue avec André Gide, Paris, Corrêa, 1947.

Fayer, Misha Harry. Gide, Freedom and Dostoevsky, Burlington, Vermont: The Lane Press, 1946.

- Feyburger, Henri. L'Évolution de la disponibilité gidienne, Paris, Nizet, 1970.
- Gavillet, Marcel. Étude sur la morale d'André Gide, Lausanne, Éditions du Revenandray, 1977.
- Goulet, Alain. «Les Caves du Vatican» d'André Gide. Étude méthodologique, Paris, Larousse, 1972.
- Guérard, Albert. André Gide, Cambridge, Mass., Harvard Univ. Press, (1951), deuxième édition, 1969.
- Hytier, Jean. André Gide, Alger, Charlot, 1946.
- Ireland, George William. André Gide. A Study of His Creative Writings, Oxford, Clarendon Press, 1970.
- Keypour, N. David. André Gide. Écriture et réversibilité dans Les Faux-Monnayeurs, Montréal: Les Presses de l'Université de Montréal, Paris: Didier Érudition, 1980.
- Lang, Renée. André Gide et la pensée allemande, Paris, Egloff, 1949.
- Lindegger, Max. L'hésitation chez André Gide, (Thèse de doctorat), Zurich, Juris Druck et Verlag, 1972.
- Maeder, Lilian. Les premières apparitions du thème de la libération dans l'oeuvre d'André Gide, (Thèse de doctorat), Zurich, Juris Druck et Verlag, 1972.
- Maisani-Léonard, Martine. André Gide ou l'ironie de l'écriture, Montréal: Les Presses de l'Université de Montréal, 1976.
- Marsalet, Maurice. André Gide l'enchaîné, Raymond Picquot éd., 1955.
- Martin, Claude. Gide, Écrivains de toujours, Seuil, 1963.
- La Maturité d'André Gide de «Paludes» à «L'Immoraliste», Paris, Klincksieck, 1977.
- Martin du Gard, Roger. Notes sur André Gide (1913-1951), Gallimard, 1951.
- Moutote, Daniel. Le Journal de Gide et les problèmes du moi, Paris, Presses Universitaires de France, 1968.

O'Brien, Justin. Les Nourritures terrestres d'André Gide et les Bucoliques de Virgile, trad. Elisabeth Van Rysselberghe, Les Ed. de la Revue Prétextes, 1953.

— Portrait of André Gide, Nes York, Alfred A. Knopf, 1953.

Planche, Henri docteur. Le Problème de Gide, Ed. Tequi, 1952.

Sartre, Jean-Paul. Baudelaire, Coll. Idées, Gallimard, 1963.

Savage, Catharine. André Gide. L'évolution de sa pensée religieuse, Paris, Nizet, 1962.

Schlumberger, Jean. Madeleine et André Gide, Paris, Gallimard, 1956, 9e édition.

Thierry, Jean-Jacques. Gide, Gallimard, 1962.

Trahard, Pierre, «La Porte étroite» d'André Gide, Paris: Edition de la Pensée Moderne, 1968.

Van Rysselberghe, Maria. Les Cahiers de la Petite Dame, 4 tomes, Cahiers André Gide, Gallimard, 1973-1977.

2. Études Littéraires générales

Boisdeffre, Pierre de. Histoire vivante de la littérature d'aujourd'hui, Paris: Le Livre Contemporain, 1959.

Clouard, Henri. Histoire de la Littérature Française: du symbolisme à nos jours, de 1915 à 1940, Paris, Editions Albin Michel, 1969.

Folk, Eugene H. Types of Thematic Structure, Chicago, University of Chicago Press, 1967.

Nathan, Jacques. Histoire de la Littérature Contemporaine, Fernand Nathan, 1954.

Tison-Brown, Micheline. La Crise de l'Humanisme, tome I, Paris: Nizet, 1958.

3. Études psychologiques et psychanalytiques générales

Adler, Alfred. Les Névroses, Trad. O. Chabas, Paris: Aubier-Montaigne, Collection la Chair et l'Esprit, 1969.

Corkville Briggs, Dorothy. Être soi-même, trad, Y. Steenhaut, Montréal, Les Éditions de l'Homme, 1979.

Freud, Sigmund, Introduction à la psychanalyse, Paris, Petite Bibliothèque Payot, 1975.

Horney, Karen. La Personnalité névrotique de notre temps, trad. Jean Paris, Paris, L'Arche, 1953.

Saada, Denise. L'Héritage de Freud, Coll. La Chair et L'Esprit, Aubier, Éditions Montaigne, 1966.

Valinieff, Pierre. Complexes et psychanalyse, Montréal, Les Éditions de l'Homme, 1967.

4. Oeuvres de F. Nietzsche

Ainsi parlait Zarathoustra. Textes et variantes établis par G. Colli et M. Montinari, trad. Maurice de Gandillac, Coll. Idées, Gallimard, 1971.

L'Antéchrist. Texte établi par G. Colli et M. Montinari, trad. Jean-Claude Hémery, Coll. Idées, Gallimard, 1974.

Le Crépuscule des idoles. Texte établi par G. Colli et M. Montinari, Trad. J.-C. Hémery, Coll. Idées, Gallimard, 1974.

Ecce Homo. Trad. Henri Albert, Bibliothèque Médiations Dénoël/Gonthier, Mercure de France, 1909.

Humain, trop humain, 2 tomes. Trad. A.-M. Desrousseaux, Bibl. Médiations, Dénoël/Gonthier, Mercure de France, 1910.

La Naissance de la tragédie. Trad. Geneviève Bianquis, Coll. Idées, Gallimard, 1949.

Par-delà bien et mal. Texte établi par G. Colli et M. Montinari, trad. Cornélius Heim, Coll. Idées, Gallimard, 1971.

5. Articles et comptes rendus
critiques sur Gide et son oeuvre

- Albérès, René M. «Gide considéré comme esthète», Hommage à André Gide, Paris, Gallimard, 1951, pp. 96-100.
- Balmas, Enea. «À propos d'Oedipe: notes sur le théâtre de Gide», Revue de l'Histoire Littéraire de la France, mars-avril 1970, No 2, numéro consacré à Gide, pp. 244-254.
- Brée, Germaine. «Lectures de Gide, 1973», La Revue des Lettres Modernes, Nos. 374-377, André Gide, 4, Paris, Ménard, pp. 9-29.
- Brigaud, J. «La cité gidienne: de tityre à Thésée», L'Information Littéraire, mars-avril 1971, Paris, pp. 114-123.
- Brown, Frieda S. «L'Immoraliste: Prelude to the Gidean Problem of the Individual and Society», The French Review, Vol. 43, No 1, hiver, 1970, pp. 65-76.
- Camus, Albert. «Rencontres avec André Gide», Hommage à André Gide, Gallimard, 1951, pp. 223-228.
- Collet, Georges-Paul. «André Gide, épistolier», Entretiens sur André Gide, sous la direction de M. Arland et J. Mouton, Mouton & Cie, Paris La-Haye, 1967, pp. 69-80.
- «Pour Gide 'religieux', peut-on croire sans aliéner sa pensée?...», Le Devoir, (Supplément Littéraire), 14 novembre 1969, p. XXIX.
- Decaudin, Michel. «Sur trois récits d'André Gide», L'Information Littéraire, Vol. 16, No. 3, mai-juin 1964, pp. 130-137.
- Dessalles, Claude. «Ménalque», La Revue des Lettres Modernes, Nos. 280-284, 1971, André Gide, 2, pp. 39-61.
- Duchatelet, B. «Alissa, soeur de Juliette», Neophilologus, Vol. 52, 1968, pp. 366-376.
- Geerts, Walter. «Sur L'Immoraliste d'André Gide: titre; unités de signification, discours d'auteur, mise en abyme», Revue Romane, Vol. XI, No. 1, 1976, Institut d'Études Romanes, Univ. de Copenhague, pp. 99-115.

- Honarmandi, Hassan. «André Gide et la littérature persane», Entretiens sur André Gide, sous la direction de M. Arland et J. Mouton, Mouton & Cie, Paris-La Haye, 1967, pp. 175-179.
- Holdheim, William W. «The Young Gide's Reaction to Nietzsche», Publications of Modern Language Association of America, Vol. 72, 1957, pp. 534-544.
- Hytier, Jean. «André Gide et l'esthétique de la personnalité», Revue d'Histoire Littéraire de la France, mars-avril 1970, No. 2, Armand Colin, Paris, pp. 230-243.
- Lang, Bluma Renée. «André Gide et Nietzsche: étude chronologique», Romanic Review, Vol. XXIX, No. 34, 1943, Columbia University Press, pp. 139-149.
- Last, Jef. «D'Oscar Wilde aux Nouvelles Nourritures», La Revue des Lettres Modernes, André Gide, 1, Nos. 223-227, 1970, pp. 122-135.
- Lioure, Michel. «Le Journal d'Alissa dans La Porte étroite», L'Information Littéraire, Vol. 16, No 1, janvier-février 1964, pp. 39-45.
- Mac Laren, James C. «Art and Moral Synthesis: Gide's Central Focus», L'Esprit Créateur, (Numéro Spécial sur Gide) Vol. 1, No. 1, Printemps 1961, Univ. of Minneapolis, Minnesota, pp. 3-8.
- Mouret, François J.-L. «À la recherche d'Oscar Wilde dans la vie et l'oeuvre d'André Gide», Cahiers André Gide, 1, Gallimard, 1969, pp. 165-184.
- «Quatorze lettres et billets inédits de Lord Alfred Douglas à André Gide, 1895-1929», Revue de Littérature Comparée, No. 3, juillet-septembre 1975, Paris, Librairie Marcel Didier, pp. 483-502.
- Pollard, Patrick, «André Gide et le Latin», Entretiens sur André Gide, sous la direction de M. Arland et J. Mouton, Mouton & Cie, Paris-La Haye, 1967, pp. 167-170.
- «Gide's Thésée: The Diary of a Moralizer», French Studies, Vol. XXVI, 1972, pp. 166-176.
- Rimbaud, Henri. «André Gide et l'art du clair-obscur», Entretiens sur André Gide, sous la direction de M. Arland et J. Mouton, Mouton & Cie, Paris-La Haye, 1967, pp. 271-289.

- «La phrase de Madeleine», Cahiers André Gide 1, Gallimard, 1969, pp. 319-370.
- Rhodes, S.A. «Marcel Schwob and André Gide: a literary affinity», Romanic Review, Tome 22, (1931), pp. 28-37.
- Rougemont, Denis de. «Un complot de protestants», Hommage à André Gide, Gallimard, 1951, pp. 281-288.
- Sartre, Jean-Paul. «Gide Vivant», Les Temps Modernes, Vol. 6, No. 65, mars 1951, pp. 1537-1541.
- Savage, Catharine. «The Ideology of André Walter», L'Esprit Créateur, Vol. I, No. 1, printemps 1961, pp. 14-35.
- Shackleton, M. «The dichotomy of Art and Life in André Gide», Australian Journal of French Studies, Vol. VII, Nos. 1-2, janvier-août 1970, Hawthorn Press, pp. 204-223.
- Steel, David A. «Deux textes du 'Récit de Ménalque'», La Revue des Lettres Modernes, Nos. 280-284, André Gide 2, 1971, pp. 25-34.
- «Gide and the Conception of the Bastard», French Studies, Vol. XVII, juillet 1963, No. 3, Oxford, pp. 238-248.
- «Gide et Freud», Revue Littéraire de la France, janv.-février 1977, No. 1, Paris, Armand Colin, pp. 48-74.
- «Le Prodigue chez Gide: essai de critique économique de l'acte gratuit», Revue d'Histoire Littéraire de la France, Vol. 70, No. 2, mars-avril 1970, pp. 209-229.
- Strauss, George. «Le thème des soeurs dans l'oeuvre d'André Gide», Cahiers André Gide, 1, Gallimard, 1969, pp. 241-264.
- «The Original Juste-Agénor: an unpublished fragment of Les Caves du Vatican», Australian Journal of French Studies, Vol. VII, Nos. 1-21, janvier-août 1970, Melbourne, The Hawthorne Press, pp. 9-15.
- Turnell, Martin. «André Gide and the Disintegration of the Protestant Cell», Yale French Studies, Numéro spécial sur André Gide, No. 7, 1951, pp. 21-31.
- Van Rutten, Pierre. «Une querelle littéraire: Les Nourritures terrestres et Le Livre de Monelle», Revue de l'Université d'Ottawa, avril-juin 1967, pp. 359-375.

Walker, David H. «L'Inspiration Orientale des Nourritures terrestres», Comparative Literature, Vol. 26, été 1974, pp. 203-219.

— «The Dual Composition of Les Nourritures Terrestres», French Studies, Vol. 29, octobre 1975, pp. 421-433.